ADOLPHE DE LA GARDIE.

IMPRIMERIE DE MOQUET ET COMPe,
RUE DE LA HARPE, 90.

ADOLPHE

DE LA GARDIE,

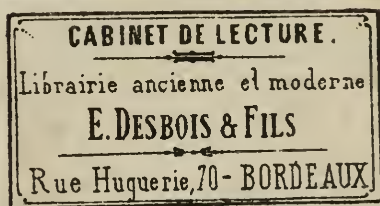
PAR

Jules A. David,

Auteur de

ARTHUR RAIMBAULT. — ÉMILE DE GOURNAY — DUCHESSE PRESLES, ETC., ETC.

II.



PARIS.

CHEZ TOUS LES MARCHANDS DE NOUVEAUTÉS.

WERDET, LIBRAIRE-ÉDITEUR.

—

1840.

ADOLPHE

DE LA GARDIE.

(Suite.)

ADOLPHE DE LA GARDIE

A ACHILLE DE REYNAC.

X

« Mon cher Achille,

« Vous connaissez le Hâvre, sans doute; vous avez fait une fois au moins le classique pélerinage de Paris à la mer; vous avez attendu le flot sur le Perey, et respiré l'odeur du varèch de la Hève. Et maintenant, l'ami qui vous arrive de Calcutta ou de Valparaiso, le marin goudronné qui vient de faire autour du monde un voyage de quatre ans, le hardi

spéculateur qui prétend amener au pont Royal des navires de trois cents tonneaux, tous vous parlent comme à un homme du métier, tous écoutent vos objections avec la déférence due au Parisien qui a vu la mer. Corbière vous estime, Eugène Sue vous craint, et les éditeurs de la *France maritime* vous envoient des prospectus. C'est pourquoi, ô courageux passager du *Théodore* et de la *Normandie*, j'ai résolu de vous conter, sous la réserve expresse de vos droits de critique, l'épisode le plus marquant d'une traversée que j'ai faite du Hâvre à la Nouvelle-Orléans. Si mon style n'est pas assez technique au gré de votre science, veuillez me le pardonner, non parce que je suis Parisien comme vous, car vous avez prouvé que ce n'était pas une raison pour ignorer les choses nautiques, mais parce que je sais à peine assez d'anglais pour faire la conversation avec un Américain du Nord,

et que précisément les manœuvres se commandent en anglais à bord des paquebots de l'Union. Et d'ailleurs, comment devenir marins sur de pareils navires ?

« Vous savez, en effet, combien la vie est peu maritime dans ces palais flottans, où des colonnes de marbre soutiennent le poids du pont, où des poignées de cristal servent à soulever les panneaux, où des tresses d'or et de soie retiennent les mantelets des sabords, où l'on foule aux pieds des tapis d'Orient, où l'horison est borné de tous côtés par des glaces de Venise. Tant pis, me dites-vous, on ne s'engrave pas à Quillebœuf, on n'affronte pas les lames qui déferlent sur le banc des Neiges, on ne vient pas au Hâvre, enfin, pour admirer un luxe de boudoir, et une décoration de café. Soit, mon intrépide loup de mer; libre à vous de préférer la beauté robuste d'un trois mâts suédois à ces formes élégantes et gra-

cieuses du paquebot, la minutieuse propreté d'une galiotte hollandaise à cette vaniteuse recherche de coquetterie, et le pittoresque négligé du chasse-marée breton à cette parure brillante d'acajou et de cuivre poli. Mais quand on doit s'emprisonner pour quelques semaines dans les parois d'un navire, on ne pense plus guère qu'à y vivre le mieux possible, et à s'y défendre de l'ennui par tous les moyens permis aux navigateurs. Venez donc avec moi, embarquez-vous pour vingt jours seulement, et vous apprécierez à sa valeur cette portion du bien-être terrestre que l'on aura embarquée avec vous. Bientôt, vos yeux, fatigués de suivre à l'horizon quelque voile incertaine, se reporteront avec plaisir sur la chaloupe guindée en porte-manteau à l'arrière du navire, dans laquelle le cuisinier du bord conserve pour vous, avec tant de prévoyance, des fruits et des légumes frais : dans quelques jours,

vous examinerez les cages à poules avec autant d'intérêt que le cordage le plus goudronné du gréement ; enfin, quand vous aurez épuisé votre ardeur nautique à grimper dans les enfléchures de haubans, vous ne serez pas fâché de trouver dans votre cabine en citronnier, non pas un hamac de matelot, mais un vrai lit bien chaud, de bonnes couvertures bien moëlleuses, et les mille petites aises que vous aviez l'autre jour à l'hôtel de New-Yorck, ou à celui de l'Amirauté. Je suppose toutefois, qu'au Hâvre, votre enthousiasme pour le genre maritime n'a pas été jusqu'à vous faire choisir un logement dans ces bruyantes maisons de matelots où *l'on fait chaudière*. Mais il ne faut pas songer à faire pénitence à bord d'un paquebot américain : en payant le prix de votre passage, vous vous êtes condamné au luxe, et au bien-être pour tout le temps de la traversée ; sous la dunette, le plus

pauvre voyageur a vingt mille francs de rentes.

« Après tout, un navire est fait pour naviguer; aussi ne vous parlerais-je pas de ce clinquant de dorures, de ces emménagemens somptueux, si le constructeur et le voilier n'avaient donné à leur ouvrage de plus précieux avantages. Le paquebot américain a toutes les qualités d'un cheval de course, dont il a peut-être aussi les nobles défauts. Il est fin de forme et rempli de distinction; ses fonds délicats ne résisteraient pas aux vases de l'avant-port; il veut une plus douce litière, l'eau des bassins à flot; d'ailleurs, il demande à être soigné; il lui faut une robe brillante et lisse, un gréement bien peigné, une voilure légère et maniable, et des espars fins et nerveux comme le garot d'un *racer*. Mais lancez-le dans la carrière, donnez-lui l'espace à dévorer, et la machine intelligente

va s'animer à la mer et prendre de la vie en respirant la brise, de la passion en luttant contre les vagues. Sous la roue de cuivre et de palissandre qui fait mouvoir le gouvernail, vous le trouverez généreux et docile, plein d'ardeur et d'obéissance, comme un vainqueur de New-Mark sous son frein d'or. Ses mats se balancent avec grâce sous l'effort du vent qui gonfle les voiles, sa proue coupe et divise sans peine la lame qui grondait à l'avant, l'écume court furieuse le long des préceintes étincelantes, et la terre disparaît à l'horizon. De temps en temps, vous rencontrez un lourd dogue flamand qui se perd dans votre sillage, un petit kof prussien que vous éclaboussez en passant; et vous jetez sur ces pauvres navires un regard de compassion méprisante, comme vous faites au bois de Boulogne, si d'aventure un cavalier novice ose lancer son vieux cheval de louage dans l'allée

que parcourt votre fougueux *pur-sang*.

« C'est donc à bord du *Mozart*, l'un des meilleurs paquebots et des mieux installés de la Nouvelle-Orléans, que j'avais arrêté mon passage pour cette ville. Retenu à Rouen pour des affaires indispensables, je ne pus arriver au Hâvre que le jour même où le bâtiment devait en partir, de sorte qu'à la première marée, je me trouvai en route avant de savoir seulement quels étaient mes compagnons de voyage. Il faisait nuit noire, et je remis au lendemain le soin de lier connaissance avec eux. D'ailleurs, la mer était assez houleuse, et le temps assez humide pour m'ôter toute envie de sortir de ma cabine, et de mesurer le pont de l'avant à l'arrière; je réservai aussi, pour le lendemain cet autre passe-temps, et je ne tardai pas à m'endormir, malgré le bruit confus des lames qui couraient le long de la carène, des paquets de mer qui sau-

taient à bord, et des matelots qui trépignaient au-dessus de ma tête.

« A mon réveil, le temps était plus calme. Je montai sur le pont pour fumer mon premier cigare, et jouir du spectacle d'une mer sans bornes et sans rivages. Mais j'avoue à ma honte que ce dernier plaisir dura moins long-temps que l'autre. En suivant des regards une de ces joyeuses bouffées de fumée blanchâtre qui se jouaient en sortant de mes lèvres, je fus frappé d'une apparition presque fantastique, à laquelle firent place, en se dissipant, les tourbillons légers que le vent emportait loin de moi. Au pied du mât de misaine était assis un vieillard singulièrement vêtu, dont les cheveux blancs, rejetés en arrière par la brise échappée aux voiles d'étai, laissaient à découvert une face tout-à-fait digne et patriarcale. Son costume ressemblait assez à celui de nos paysans d'O-

péra-Comique : un énorme chapeau à trois cornes, un long habit de drap brun, à collet droit, à basques carrées et à larges paremens, un gilet tombant jusqu'aux genoux et orné de grands boutons d'acier, telles étaient les pièces les plus caractéristiques de cet habillement, dont l'ensemble se trouvait complété par des bas rouges et des souliers à boucles dorées. Près de lui, une petite fille d'environ six ans jouait avec un dogue de la noble race du Saint-Bernard, et lui passait autour du col ses longues nattes blondes qui s'échappaient de sa coiffe à l'alsacienne. De l'autre côté du vieillard, une jeune femme, rayonnante de fraîcheur et de beauté, allaitait son dernier né, sans perdre du regard la petite fille, qui trébuchait à chaque coup de roulis. Enfin, pour achever ce tableau, que Greuze eût voulu fixer sur la toile, si le fonds et les plans intermédiaires eussent moins durement

contrasté avec son genre habituel, un homme dans la fleur de l'âge, grand et vigoureux, plein de force et de santé, regardait en souriant les traits calmes du vieillard, les jeux de l'enfant et les signes d'inquiétude maternelle de la jeune femme. Le bras négligemment passé dans une manœuvre, il essuyait de temps en temps ses moustaches blondes, que l'air humide de la mer imprégnait de sel pour la première fois, ou passait la manche de sa blouse grise sur la garniture en cuivre d'une grosse pipe de Nuremberg. Puis ses grands yeux parcouraient, avec une expression de curieuse impatience, cette éternelle ligne bleue qui se déroulait autour de nous, et ce cercle immuable dont la rapidité de notre course ne pouvait nous faire quitter le centre. Mais bientôt le regard du jeune homme semblait se voiler de crainte, lorsqu'il retombait sur le groupe harmonieux

que j'ai essayé d'esquisser, et le jeu énergique et varié de ses traits disait assez par quels liens son existence était attachée à celle de ces enfans, de cette femme et de ce vieillard.

« Quant à la présence, à bord d'un navire de l'Union, d'une famille si évidemment venue de l'intérieur des terres, elle ne paraissait point extraordinaire aux matelots eux-mêmes, qui passaient devant ces braves gens en leur jetant un coup d'œil de supériorité et de protection, mais sans manifester le moindre étonnement de leur langage et de leurs étranges costumes. J'avais entendu la jeune femme adresser en allemand quelques paroles à sa fille, et j'allais lui demander, dans cette langue, quel motif avait pu la déterminer à braver les dangers de l'Atlantique, lorsqu'en passant près du grand panneau, que l'on venait d'ouvrir, j'aperçus une

réponse muette et matérielle à ma question. Parmi les caisses et les colis de toutes sortes qui encombraient l'entrepont et la cale, je reconnus les différentes pièces démontées d'une charrue de Wurtemberg, d'un charriot Comtois et une cargaison complète d'instrumens aratoires, dont j'ignore encore le nom et l'usage. Je pensai alors à ces colonies allemandes que chaque paquebot de l'Union transporte en Amérique, toutes montées et fournies de matériaux et d'outils, de fer et de bras, prêtes à défricher le sol vierge, à exploiter les terres et les bois, prêtes à s'implanter, à prendre racine, à s'étendre, à devenir riches et florissantes par leurs seules forces et sans secours étrangers. D'ailleurs, je ne pouvais plus m'y tromper. La famille allemande que j'avais rencontrée sur le pont n'était pas la seule, à notre bord, qui eût quitté les provinces Rhénanes pour les rivages

inconnus de l'Alatamaha ou du Meschacébé; un bruit sourd et confus, comme celui d'une ruche, montait jusqu'à moi par l'écoutille. En m'approchant, je distinguai les éclats de voix de plusieurs enfans, au milieu de ce murmure monotone et grave qui s'échappe de toutes les réunions de paysans allemands, avec une odeur de tabac et un nuage de fumée. Le *Mozart* portait dans ses flancs vingt familles comme celles dont je viens de parler, c'est-à-dire une ville entière pour les terres de l'Ouest.

« Le cours de mes observations fut interrompu par un nègre en grande livrée, qui vint me prévenir, de la part du capitaine, que le thé était prêt. J'allais donc avoir affaire à des compagnons de voyage d'une autre espèce, aux habitans de la dunette, créatures privilégiées, à coup sûr, et dont je ne pouvais contester les prérogatives sans nuire à mes

propres intérêts. Je descendis aussitôt au salon, et je me trouvai au milieu d'une brillante compagnie, dont l'aspect me fit bien vite oublier le spectacle de l'entrepont.

« Deux ou trois dames anglaises, assez jolies, s'occupaient spécialement de faire le thé, tandis que leurs maris ou leurs frères se promenaient silencieusement dans le salon. Plus loin, deux autres dames, que je n'eus pas de peine à reconnaître pour des Françaises, à leur négligé plein d'élégance et de coquetterie, demandaient au capitaine si nous avions déjà fait beaucoup de chemin, et quel jour nous devrions arriver. Ici, un commis-voyageur à gants jaunes, à moustaches noires, entamait avec le plus superbe aplomb une conversation artistique à laquelle une jeune prima donna, destinée à charmer les dilettanti de la Louisiane, donnait la réplique d'un air assez complaisant. Là, une paire de dandys disser-

tait par monosyllabes sur le mérite des chevaux et des femmes les plus connus au bois de Boulogne; pendant que le reste de la compagnie échangeait, de voisin à voisin, ce premier coup-d'œil qui décide des intimités de la traversée. En somme, cette entrevue générale se passa fort convenablement; le capitaine, homme aimable et qui sait son monde, dirigea très habilement la conversation et le déjeûner. Tout le monde paraissait content, et le voyage s'annonçait sous les meilleurs auspices.

« Je n'entrerai pas dans les détails de notre vie intérieure, à partir de ce jour, je ne soulèverai pas le voile qui cache encore quelques petites intrigues, je ne raconterai pas les petites querelles, les humiliations, les accès de jalousie, les pertes de jeu, les commérages de toute espèce qui occupaient nos loisirs pendant que le navire courait sur ses longues bordées. J'aime mieux laisser à votre

imagination le soin de tirer le parti qu'elle voudra des passions d'une vingtaine de gens du monde secoués par le roulis, exaltés par l'orage, et fermentant sous la dunette à faire sauter le navire.

« Un jour, cependant, ce petit monde se trouva en communauté presque complète d'intérêts et de pensées. Nous étions par le travers des Açores, la mer était belle, la brise forte et réglée, le *Mozart* avait mis ses bottes de sept lieues : tout à coup, un navire que l'on venait de signaler par le bossoir sous le vent, s'avisa de changer sa route en nous voyant, et de faire je ne sais quelles manœuvres suspectes, dont on accourut prévenir le capitaine. C'était là un événement, et huit grands jours de mer nous avaient appris ce que valent les moindres distractions étrangères. Dès que l'on put espérer de cette rencontre quelque chose d'extraordinaire et d'imprévu, la bouillotte

s'arrêta, et l'écarté fut abandonné; les dames et les échecs résistèrent quelques instans de plus, mais bientôt tous les joueurs eurent cédé à l'entraînement général, et l'on sortit en toute hâte sur le pont. A la vérité, il y eut bien des déceptions pour ceux qui s'attendaient à un spectacle menaçant. A peine pouvait-on apercevoir à l'œil nu le navire qui nous barrait le chemin, et le secours des lunettes d'approche ne faisait pas deviner aux gens sans expérience ce qu'il y avait d'étrange dans les manœuvres de ces voiles, grandes comme l'aile d'une mouette, et de ces cordages gros comme des fils d'araignée. Mais le capitaine, malgré tout son sang-froid, avait laissé percer quelques signes d'inquiétude, et il n'en fallait pas tant pour donner beau jeu aux imaginations les plus paresseuses, et mettre en émoi toutes les terreurs féminines. On se prit donc à rêver de pirates, chacun à sa manière,

sauf les honnêtes Allemands de l'entrepont, qui ne se doutaient pas encore d'un danger de cette nature; tous les passagers épièrent avec anxiété les moindres mouvemens du capitaine.

« Pour ma part, je ne voyais pas trop ce que nous pouvions avoir à craindre du navire inconnu. En mettant les choses au pis, et en supposant qu'il eût des intentions hostiles, nous étions assez nombreux, à bort du paquebot, pour repousser un abordage. D'ailleurs, nous avions toujours la ressource de fuir, et la supériorité reconnue des voiliers américains me rassurait complètement. C'est donc avec la plus parfaite tranquillité d'esprit que je suivis la marche du bâtiment signalé comme suspect. A l'aide de la longue-vue, on distinguait facilement la forme et le gréement du navire; c'était un chebeck assez fort, noir comme de l'encre, élancé comme un serpent

et qui, sous ses deux voiles latines, d'une largeur démesurée, courait avec la vitesse d'un aigle. Dès l'instant où il nous avait aperçus, les deux lourdes antennes que supportaient les mâts avaient été brassées plus d'une fois de façon à serrer le vent au plus près ; souvent même on avait vu fasseyer les voiles, et le timonier, qui tenait la barre à notre bord, prétendait qu'il y avait plus de malice que de maladresse dans le fait de son confrère du chebeck. En effet, notre capitaine n'avait pas voulu s'écarter de sa route, ni changer rien à sa voilure, en sorte que chaque seconde de marche diminuait d'une manière effrayante l'espace qui nous séparait de l'inconnu, tandis que celui-ci, avec son allure incertaine en apparence, s'arrangeait de façon à nous laisser arriver dans ses eaux.

« Depuis quelques instans les matelots semblaient attendre un ordre; l'équipage tout

entier regardait le capitaine, comme s'il eût été possible de deviner son intention; les passagers ne parlaient plus, et, dans cette angoisse générale, on n'entendait que le sifflement du vent dans les poulies et dans les cordages, le choc mesuré des vagues sur le côté du vent, et le grondement sourd du gouvernail sur ses gonds. Mais le capitaine restait impassible, et continuait lentement sa promenade sur le pont, comme si les planches qu'il foulait aux pieds n'eussent pas été animées d'une vitesse de huit à dix milles à l'heure. Tout à coup, un commandement bref, prononcé d'un son de voix qui annonçait dan notre capitaine un dépit concentré, remua les groupes impatiens des matelots; un tour de roue du timonier effaça le gouvernail qui, dès-lors, n'opposa plus de résistance aux efforts de l'eau; le navire, plein d'ardeur, se releva dans le vent, et pendant que les voiles s'orien-

taient à perdre le moins d'air possible, le taille-mer présenta son tranchant aux lames qui défilaient tout à l'heure sur le flanc du paquebot. Ce mouvement nous tenait au vent du chebeck, et nous permettait de le laisser à distance pour le reste de la journée, fût-il meilleur voilier que le *Mozart*, et une fois la nuit tombée, il ne serait pas difficile de reprendre la bonne route sans avoir rien à craindre. Nous attendîmes la nuit en courant toutes nos bordées au plus près, et le chebeck en fit autant, sans nous gagner d'une manière sensible.

« Or, pendant cette lutte entre le paquebot et le chebeck, l'attitude des passagers changea plusieurs fois de caractère. D'abord, la surprise avait été mêlée de crainte et d'anxiété, et le sang-froid du capitaine avait eu bien de la peine à triompher des terreurs bruyantes des femmes, et surtout de la frayeur des hommes, laquelle s'épanchait au dehors en

conseils de toute espèce, les plus incohérens et les plus ridicules du monde. Puis, le premier moment passé, on avait pris à la situation un autre genre d'intérêt. Les femmes s'abandonnaient déjà à des projets de captivité plus ou moins romanesques, et s'occupaient à dorer de toute leur imagination les chaînes de l'esclavage qui les menaçait. Quant aux hommes, ils en étaient encore à méditer leur plan de défense. Mais les marins recommencèrent bientôt à se promener ou à dormir avec leur tranquillité accoutumée, et ne parurent plus accorder au chebeck qu'une médiocre attention. Au bout de la journée on avait presque oublié que nous étions chassés par un pirate, et les occupations de la dunette avaient repris leur cours, à peine interrompu par la phrase: — Rien de nouveau, que jetait de temps en temps aux oisifs du

salon quelque promeneur plus craintif ou plus curieux que les autres.

« Cependant, le capitaine n'avait pas quitté le pont, et ne perdait pas de vue le chebeck qui nous donnait la chasse, non qu'il parût bien soucieux de l'issue de cette lutte : il était trop sûr de lui-même et de son navire pour redouter un bâtiment dont la supériorité, comme marcheur, était au moins problématique ; mais son orgueil américain se pliait avec peine aux nécessités d'une course en arrière et d'un voyage pacifique. Fuir devant un misérable chebeck, lorsqu'avec un peu de poudre on eût si facilement pu s'en débarrasser ! changer sa route, perdre un jour de traversée pour recevoir la chasse d'un pirate, tandis qu'en courant sur lui le dernier bâtiment de guerre lui eût passé sur le corps ! Cette idée bouillonnait dans le cerveau du capitaine, non sans quelques

jurons intraduisibles. Pour moi, que ce combat de vitesse intéressait précisément comme une course de chevaux, j'épiais curieusement les plus légers mouvemens de roue de notre timonnier, les moindres ondulations de la voile qui menaçait de fasseyer; puis, je m'animais au jeu, et comme si mon poids eût dû retarder la marche du Mozart, je me surprenais par instans à me faire moins lourd, ou bien encore à appuyer de mon élan les oscillations du tangage. Je ne songeais plus à la valeur des enjeux, je ne calculais pas le moins du monde ce que les chances favorables pouvaient me faire gagner, ce que le sort contraire devait me faire perdre; je suivais ce jeu en amateur, et pour le jeu même; j'appelais la brise de tous mes vœux; la tempête fût venue que j'aurais dit merci; je voulais courir, je voulais laisser derrière nous ce chebeck du

diable, et je le voulais si bien, que je ne songeais plus à le fuir, ce qui eût été raisonnable, mais seulement à gagner la partie, ce qui n'avait pas le sens commun.

« Ainsi préoccupé, je parcourais le pont dans tous les sens, incapable de voir un autre objet que le chebeck, de comprendre autre chose que l'action du vent sur les voiles, et la résistance de l'eau sur la quille, lorsque je fus brusquement distrait du soin de ma partie par un enfant qui s'embarrassa étourdiment dans mes jambes, en jouant avec un gros dogue. Je reconnus aussitôt le chien du Saint-Bernard et la petite Allemande que j'avais déjà remarqués le premier jour de la traversée. L'enfant se releva toute honteuse, et courut se cacher dans le sein de sa mère, assise à quelques pas de moi. Comme au premier jour, la jeune femme avait près d'elle son père et son mari, et je retrouvais

comme par enchantement ce groupe qui avait d'abord frappé mes yeux. Rien n'était changé en eux; leurs visages exprimaient toujours ce bonheur rustique dont je n'avais pas oublié l'image, et qui contrastait si étrangement avec l'aspect agité du navire.

« L'intérêt passionné que je venais de prendre à la lutte des deux navires, m'avait fort agacé les nerfs, et la tranquillité d'esprit de ces bonnes gens me faisait mal à voir. Je m'approchai en leur demandant s'ils n'avaient pas peur du pirate. D'abord, ils ne comprirent pas ce dont il s'agissait; les terreurs de la dunette n'avaient pas encore pénétré jusqu'à eux, abrités qu'ils étaient par leur ignorance de la langue anglaise et leur inexpérience maritime. Mais à peine eus-je le temps de leur expliquer le danger dont nous étions menacés, que la jeune mère, tout effrayée, saisit ses enfans dans ses bras, et se

précipita dans l'entrepont, comme si les flancs du navire eussent été pour eux un refuge plus assuré que le tillac. Un instant après, toute la colonie allemande savait à son tour que nous étions poursuivis par un navire ennemi, et chacun faisait ses préparatifs en conséquence.

« D'un mouvement unanime et spontané, les hommes avaient couru à leurs armes et faisaient déjà briller au soleil leurs lourdes carabines tyroliennes ; puis ils s'étaient réunis au pied du mât de misaine, autour du vieillard dont j'ai déjà parlé, et leur attitude décidée, leur aspect froid et impassible, disaient assez qu'ils étaient disposés à combattre pour leurs femmes et leurs enfans. Le vieillard leur parla avec une énergie dont je ne l'aurais pas cru capable, et vint ensuite trouver à l'arrière du navire le capitaine, auquel il offrit les services de ses compatrio-

tes. Les passagers de la dunette, électrisés par l'exemple, s'emparèrent aussi des armes qui se trouvaient à bord, et le paquebot, dont toute la gloire avait consisté jusque-là dans ses brillantes dorures et sa parure gracieuse, prit tout à coup un aspect guerrier. Le capitaine, enchanté, remercia tout son monde, fit distribuer aux matelots une ration de rhum, et, au milieu des hourras de l'équipage, on attendit gaîment la nuit.»

UN BAL EN PLEINE MER.

XI

« Déjà l'obscurité commençait à ranimer l'espérance des plus timides, et permettait de voir qu'il n'y aurait pas besoin de recourir à la force pour reprendre notre course. Encore quelques heures au plus près, et nous allions virer de bord, faire fausse route, et nous mettre sous le vent de notre ennemi, dont nous avions assez bien pu apprécier la vitesse pendant la journée, pour ne plus le craindre une fois qu'il aurait cessé de nous barrer le

passage ; mais la brise, qui s'était maintenue assez forte jusqu'au soir, s'apaisa subitement et nous laissa dans un repos absolu. Les voiles s'affaissèrent le long des mâts, l'erre du vaisseau s'amortit peu à peu, et le gouvernail joua librement et sans effet utile ; puis, la houle balotta encore quelque temps le navire, et bientôt la mer s'endormit dans un calme plat. Cependant le chebeck profitait encore du reste de la brise, qui lui durait plus longtemps qu'à notre paquebot, pour se rapprocher de nous autant que possible. On distinguait déjà, dans la ligne rougeâtre de l'horizon, les pointes menaçantes de ses deux énormes voiles, qui s'élevaient et grandissaient de moment en moment; mais à son tour le pirate ne tarda pas à se trouver pris par le calme, et les deux navires restèrent comme cloués sur la surface immobile de l'Océan, à trois quarts de lieue l'un de l'autre. Enfin, la nuit

la plus obscure et la plus silencieuse vint dérober à nos regards le chebeck ennemi, et nous laissa comme seuls au milieu de cet impénétrable horizon de ténèbres.

« A notre bord, les préparatifs de défense avaient été continués avec activité : on avait disposé sur le pont deux petites pièces de quatre, embarquées seulement pour faire des signaux ; on avait dérouillé quelques fusils de chasse, et préparé au pied du grand mât toutes les haches des charpentiers; en un mot, le capitaine avait apprêté tous ses moyens de résistance, lorsqu'un vertige subit et inexplicable s'empara de tous les êtres pensans qui se trouvaient à notre bord. Quelqu'un s'avisa, je ne sais à quel propos, de parler de bal et de danse, et ce seul mot produisit un effet magique; on eût dit que toutes nos dames étaient piquées de la tarentule; ce n'était plus un désir de danser, c'était un besoin, c'était

une rage; la présence du pirate fut encore une fois oubliée, et l'on se prit à discuter sérieusement la possibilité d'utiliser le calme absolu de la mer et l'immobilité du vaisseau pour improviser à bord une soirée dansante. Je ne connais pas l'auteur de cette gasconnade, mais il dut être bien fier du succès qu'elle obtint. Les uns, pour s'étourdir sur les dangers qui nous menaçaient, les autres, par amour pour les situations excentriques, tout le monde, enfin, pour un motif ou pour un autre, se prêta volontiers au bizarre caprice qui tournait toutes les cervelles. Le capitaine approuva fort cette idée ; il lui semblait qu'en donnant une fête en face et à la barbe du pirate, il se vengeait de la fuite humiliante qui avait usé sa journée. L'équipage qui voyait dans ces préparatifs de bal une occasion de puiser encore une fois à la barrique de rhum, s'empressa d'exécuter les nouveaux ordres de

ses officiers, avec autant de zèle et de précision que s'il se fût agi de la plus importante manœuvre. Les vergues furent illuminées, on hissa des lanternes jusqu'à la pointe des mâts, on amarra des pavillons à toutes les drisses, et en un instant, le navire se trouva pavoisé comme aux grands jours. Les matelots et les officiers avaient revêtu leurs plus beaux costumes, les dames avaient bouleversé toutes leurs malles pour y trouver une toilette convenable, et nos graves Allemands eux-mêmes, cédant à la nouvelle impulsion, préparaient aussi à l'avant une place pour leurs danses nationales.

« Bientôt, une demi-douzaine de musiciens se plaça au centre du navire, et le bal commença. C'était un étrange spectacle : les dernières ondulations de la mer reflétaient, en les multipliant, les feux de nos lanternes; les pavillons se jouaient au-dessus de nos têtes en

déployant leurs vives couleurs au milieu de la nuit, et le fond noir du ciel, brillamment parsemé d'étoiles, semblait une large draperie soutenue par des clous d'argent : jamais plus magnifique salle de bal n'avait réuni de plus jeunes danseuses, jamais les vives mesures de la valse n'avaient fait vibrer les couches d'un air plus pur, et animé un silence plus majestueux. Sans doute aussi l'arrière-pensée qui agitait intérieurement tous ces esprits, si ardens, en apparence, aux plaisirs du bal, ajoutait un charme inconnu à ces danses en pleine mer. Ces planches, qui tremblaient sous nos pas, ne pouvaient-elles pas s'entr'ouvrir bientôt à la tempête, et nous manquer sous les pieds? ces parois si brillantes, ces tapisseries somptueuses ne pouvaient-elles pas bientôt livrer passage à la mitraille d'un pirate? ces mâts si élégamment pavoisés ne pouvaient-ils pas enfin nous écraser

sous leurs poids, si les boulets venaient à briser les étais ou les haubans? Et cependant nos danses empruntaient à cette position bizarre un emportement presque effréné, comme s'il eût fallu s'étourdir sur le danger, ou le narguer jusqu'au dernier moment. Ce soir-là, toutes nos dames furent vraiment gracieuses et charmantes, et les hommes, à leur exemple, mirent de côté cette taciturnité à la mode, que l'on aurait pu attribuer à la peur, pour faire bonne contenance d'amabilité et de galanterie.

« Les derniers accords de notre seconde contredanse flottaient encore sur la surface immobile de la mer, et s'étendaient autour du navire en ondulations harmonieuses, lorsqu'une vive lueur, perçant tout à coup l'obscurité qui nous enveloppait, vint jeter sur l'espace une lumière brillante et argentine. C'était notre pirate qui, pour compléter la

fête, sans doute, nous donnait un feu d'artifice sur l'eau, et lançait des fusées à étoiles. L'arc prodigieux que cette première fusée décrivit sur nos têtes, nous apprit que le chebeck avait changé de place et s'était rapproché de nous. D'ailleurs, nous avions suffisamment entrevu, pendant cette demi-minute de clarté, sa coque noire et ses noirs agrès : aussi, à notre bord, la surprise et la confusion furent extrêmes ; mais une seconde lueur ne nous donna pas le temps de la réflexion ; cette fois, nous découvrîmes, à l'avant du chebeck, un énorme drapeau blanc qui s'élevait majestueusement dans les airs. Puis, les dernières étincelles de l'artifice retombèrent lentement et comme à regret dans les flots frémissans, et chacun épuisa de nouveau ses yeux à percer le voile d'obscurité qui nous séparait encore du chebeck, en attendant avec anxiété quelque nouveau signal, ou l'explication de celui qu'on

semblait nous faire. Cependant, on entendait comme le bruit de lourds avirons qui frappaient l'eau en cadence, et le murmure du flot que divisait la proue. Déjà les matelots prétendaient distinguer des voix d'hommes et des bruits de pas, mais aucun mouvement hostile ne paraissait encore nous menacer. Quelques instans après on rentra les avirons, et tout retomba dans le silence.

« Nous attendions depuis cinq mortelles minutes, inquiets comme on peut bien le croire ; sauf l'apparition d'un fanal, hissé au-dessus du pavillon blanc, rien de nouveau n'était venu alimenter notre curiosité : tout à coup, cinq ou six torches enflammées projetèrent sur le pont du chebeck une clarté vraiment diabolique, et le corps de ce navire se dessina nettement sur les reflets de la mer. En ce moment, le pirate nous présentait le travers comme pour nous lâcher sa bordée,

et déjà notre capitaine ouvrait la bouche pour faire coucher tout le monde sur le pont et renvoyer les dames à fond de cale, lorsqu'on vit le pavillon blanc s'incliner d'une façon toute particulière ; puis, au milieu des noires figures de nos ennemis, apparut une sorte de fantôme blanc qui se glissa légèrement le long du bord et s'évanouit dans les flots. Alors les torches enflammées qui éclairaient le chebeck s'abaissèrent aussi jusqu'au niveau de la mer, et s'avancèrent vers nous avec rapidité. Bientôt le bruit de quatre vigoureux avirons se fit entendre, et au bout de quelques instans, ces torches fantastiques firent briller les dorures de nos sabords d'arcasse. C'était la yole du pirate qui nous rejoignait ainsi, montée par quatre rameurs, un homme à la barre et le fantôme blanc tranquillement assis dans la chambre. Un pareil abordage ne pouvait avoir rien que de très pacifique, aussi ne

prit-on pas la peine de hêler l'embarcation, qui accosta l'escalier sans obstacle. Notre capitaine fit jeter les tire-veilles, et aussitôt, un homme s'élança sur le pont avec une audace et une agilité merveilleuses. C'était l'homme qui avait tenu la barre. Les quatre rameurs restèrent à leur poste, les avirons mâtés; et le fantôme blanc, dont nous pouvions apprécier alors les formes sveltes et délicates, demeura pareillement à sa place.

« J'examinai curieusement le nouveau venu: c'était un homme de bonne mine, dont les traits nobles, le teint olivâtre et les yeux noirs reproduisaient le type espagnol. Son costume, d'ailleurs, ne démentait pas cette origine; et quoique le caractère sévère et martial de ses vêtemens fût en harmonie avec l'existence aventureuse de celui qu'ils couvraient, on reconnaissait pourtant, aux bagatelles luxueuses qui en relevaient la simplicité,

le goût et la coquetterie d'un habitant de la Péninsule. Un élégant béret, semblable pour la forme à ceux de quelques marins de la Biscaye, laissait échapper des boucles de cheveux aussi noirs que les houppes de soie qui se balançaient sur la joue brunie de l'inconnu ; une lourde écharpe de Venise entourait sa taille gracieuse, et soutenait un riche poignard rattaché par une chaîne d'or ; une veste et un large pantalon de velours brun, où brillait une multitude de boutons ciselés en forme de grelots, complétaient l'ensemble de ce costume.

« Notre capitaine s'avança vers l'étranger, et lui demanda en anglais ce qui nous procurait l'honneur de sa visite ; mais ce dernier ne parut pas comprendre la question qu'on lui faisait, et prononça quelques mots en espagnol, sans doute pour s'enquérir si quelqu'un de l'équipage connaissait cette langue ;

personne ne put lui répondre. Alors, s'exprimant en allemand, avec beaucoup de difficulté :

« — Y a-t-il quelqu'un, dit-il, qui sache assez d'allemand pour me comprendre? je ferai de mon mieux pour donner le moins de mal possible à mon interprète.

« J'allais me proposer pour remplir cet office, mais je pensai qu'un de nos Wurtembergeois de l'entrepont s'en acquitterait plus facilement que moi, et je fis venir le vieil émigrant, qui paraissait le chef de la colonie allemande. Par malheur, ce brave homme, à son tour, ne savait pas un mot d'anglais ni de français, et tout ce qu'il put faire, ce fut de m'aider à saisir le sens des phrases les plus décousues de notre hôte.

« — Je vous ai fait peur, dit celui-ci, et, sans le calme qui nous a surpris, vous seriez encore occupés à serrer le vent et à fuir mon

pauvre chebeck. Je dois croire que votre cargaison est bien précieuse, à en juger par le mal que vous prenez pour éviter l'approche d'un aussi petit bâtiment que le mien.

« Quand ma traduction fut faite, notre capitaine, qui se mordait les lèvres de colère, s'élança vers l'audacieux pirate, et lui cria, comme si ce dernier avait pu le comprendre:

« — Qui êtes-vous donc, monsieur, pour vous inquiéter si insolemment de ce que contient un navire américain, et de quel droit osez-vous promener votre impudence sur le pont du *Mozart*?

« Le pirate n'était nullement ému de cette apostrophe, et lorsque je la lui eus rendue avec un peu plus de ménagement qu'il n'y en avait dans l'original, il nous répondit d'un ton calme, et avec une certaine ironie :

« — Vous demandez qui je suis? j'avais lieu de croire que vous le saviez depuis ce matin ;

le timonier qui a mis votre barre sous le vent, les matelots qui ont bordé vos écoutes si serrées, les hommes qui ont disposé ces armes et ces méchans canons, tous le savent, et si vous attachez quelque fâcheuse idée au mot de pirate, votre délicatesse aurait pu m'épargner la peine de décliner mes qualités. Quant à mon nom, que vous ne me demandez pas, je n'ai pas de raison pour vous le cacher : je m'appelle José Fernando de Riberas y Cantaflores y Alcantara. Peut-être serais-je plus embarrassé de vous expliquer de quel droit j'ai pris la liberté de venir vous rendre visite ; jusqu'à présent, je ne m'en reconnais aucun. Je pourrais sans doute invoquer le droit du plus fort, qu'il faut bien reconnaître sur mer comme à terre ; mais pour le moment, je me contente de vous demander la permission de passer quelques heures avec vous ; si vous me refusez, tout est dit ; si vous le voulez bien,

je vous rendrai compte des motifs de ma démarche.

« Cette tirade fut débitée avec un aplomb imperturbable, et je parvins à la traduire avec assez de fidélité. A mesure que je parlais, notre capitaine américain sentait redoubler sa colère ; mais faute de savoir comment l'exprimer d'une façon à peu près logique, il parut se calmer un peu, et répondit en haussant les épaules :

« — Je ne suis pas surpris de voir ce gentilhomme essayer de prendre à lui seul un paquebot de l'Union à l'abordage : il n'y a pas d'acte de folie et de forfanterie dont ces créatures ne soient capables ; et d'ailleurs, celui-ci se croit assez bien soutenu par la batterie de son chebeck pour penser que je n'oserai pas le hisser à la grande vergue, solidement amarré au bout d'un cartahut, Mais voyons : puisqu'il nous méprise tant, demandez-lui donc un peu

ce qui l'empêche d'agir en maître, et comment l'homme qui peut invoquer le droit du plus fort s'abaisse jusqu'à demander humblement une permission dont il n'a pas besoin. Tant de politesse m'étonne singulièrement.

« — Je viens vous proposer un traité, continua le forban ; ou si ce mot révolte votre orgueil, je viens vous proposer une trêve. Vous voyez que mon navire est à portée de vous couler bas en dix minutes ; et par le temps qu'il fait, le joli paquebot se laisserait faire sans difficulté : il n'y a pas une once de brise, en sorte que votre trois-mâts, si bien doré, ne ferait pas plus de résistance qu'une tortue de l'Assomption retournée sur le dos. D'ailleurs, si nos canons ne suffisaient pas, nous avons des avirons de galère, au moyen desquels un honnête chebeck peut faire demi-quart de lieue en un quart-d'heure. Je laisse à votre sagesse le soin d'apprécier votre

position et la mienne. Or, voici ce que je vous propose : le bal que j'ai si brusquement interrompu, ce dont je demande pardon aux dames, va continuer tranquillement et le plus joyeusement possible. Le chebeck ne donnera pas un coup d'aviron, tant que le son des contredanses lui parviendra. De plus, je m'engage, sur l'honneur, à ne recommencer la chasse, si le vent s'élève, qu'après vous avoir rendu l'avance dont nos avirons vous ont privés ; mais, en retour, j'attends de vous, comme une faveur dont je serai personnellement reconnaissant envers toutes vos dames, deux invitations à votre bal, l'une pour moi, qui n'ai point assisté depuis dix ans à d'autres danses que celle des nègres de Gorée ; l'autre pour une jeune personne qui se trouve en ce moment à mon bord, et qui se meurt d'envie de revoir des dames d'Europe. Je crois, en vérité, que le son de vos instru-

mens l'a rendue folle, et c'est pour lui complaire que je me suis déterminé à cette démarche insolite. Je n'ai pas douté de votre gracieuse hospitalité. Vous accueillerez l'étrangère avec bonté, j'en suis sûr, car les petites convenances du monde ne doivent pas trouver de place au milieu de l'Océan.

« Cette harangue fut accueillie par les passagers avec une satisfaction marquée. Les dames surtout, complètement rassurées, excitées d'ailleurs par un sentiment de curiosité bien naturel, séduites, peut-être, par la bonne mine et les manières distinguées du terrible forban, passèrent volontiers par-dessus les lois de l'étiquette, et promirent de faire un bon accueil à l'inconnue. De son côté, le capitaine, en acceptant la trève qui lui était offerte d'une façon si bizarre, et à des conditions si inusitées, cédait sans doute aux circonstances impérieuses qui lui commandaient

la prudence, bien plus qu'au désir de ses passagers, et à la curiosité des dames de son bord ; mais, enfin, son amour-propre se trouvait à couvert, et cette considération lui permit de faire bonne contenance. Il s'avança gracieusement jusqu'aux chandeliers qui [illegible]-tiennent les tire-veilles, et présenta la main à l'étrangère avec une parfaite galanterie.

— *Bien esta* ! dit le forban. Puis s'approchant du bastingage : *Maria*, poursuivit-il, *venga vuesa merced con migo.*

« A cette prière, la figure blanche, qui se tenait blottie à l'arrière du canot, se glissa lestement sur notre pont. Chacun alors put deviner une femme jeune et belle sous la mantille de satin blanc qui protégeait l'inconnue contre l'humidité de la mer. En dépit de ce vêtement jaloux, sa taille se dessinait dans l'ombre d'une manière si élégante, que notre curiosité devint tout à coup muette et

respectueuse : on eût dit que nous recevions à bord quelque noble princesse, et à voir l'empressement qui s'attachait à ses pas, personne n'eût jamais pensé que l'objet de tant de déférences fût tout simplement la souveraine d'un chebeck pirate. Les deux nouveaux venus furent donc introduits avec toute l'étiquette convenable dans le grand salon, où le beau monde se trouva bientôt réuni, pendant que les gens de l'avant retournaient à leur poste et recommençaient leurs danses.

« Je n'essaierai pas de décrire l'effet que produisit notre inconnue lorsqu'elle écarta le capuchon de sa mantille, et parut au milieu de toutes les dames de notre bord, dans tout l'éclat d'une riche toilette et d'une beauté remarquable. Un murmure de surprise, d'admiration et de jalousie suivit le geste gracieux que fit la jeune Maria pour se débarrasser du vêtement qui couvrait sa robe de bal. En la

voyant, la plus jolie de nos compagnes de voyage se sentit éclipsée ; la moins coquette éprouva un sentiment d'envie. Mais le terrible pirate était là, et sa présence eut pour effet de comprimer la révolte de tous ces orgueils féminins qui ne manquaient ni de raisons ni de prétextes pour engager les hostilités. Maria fut donc admirée et enviée dès le premier abord, et, néanmoins, elle fut accueillie avec une exquise politesse. Puis, quand l'attention générale fut devenue un peu plus discrète, quand la jeune femme fut placée parmi les autres femmes, le pirate, dont l'assurance ne s'était pas démentie un seul instant, s'éloigna en souriant d'un air de triomphe et livra complètement sa belle compagne à la galanterie française, pour ne paraître plus s'occuper que des tables de jeu, où l'or commençait à ruisseler sous les doigts d'un banquier de Bordeaux et de quelques Anglais.

« Cependant, mes yeux ne pouvaient se détacher de la jeune femme qui se trouvait jetée au milieu de nous par de si bizarres circonstances. Il me semblait avoir déjà vu ces grands yeux bleus, ces joues fraîches et roses; l'ensemble de ces traits ne m'était pas inconnu, et pourtant je ne pouvais fixer le vague souvenir qui me tourmentait à la vue de l'étrangère. Maria devait avoir environ 22 ans ; elle était plus blanche que nos Anglaises, et blonde comme elles; ses yeux bleus, son teint vif et coloré, sa démarche un peu raide, quoique pourtant gracieuse, ne permettaient pas de supposer qu'elle fût née dans quelque colonie espagnole ou sous le ciel du tropique : on reconnaissait au contraire, en elle, tous les signes distinctifs de la race tyrolienne. Et pourtant ce n'était pas là une Anglaise, car elle n'entendait pas mieux que don José le pirate la langue officielle du paquebot américain. Mais

bientôt, à la manière dont elle répondait en français assez dur aux politesses dont elle était accablée, je reconnus une véritable Allemande dans cette mystérieuse divinité nautique, et je compris alors pourquoi don José connaissait un peu la langue fort peu maritime de Goëthe et de Schiller.

« Le bal avait repris avec un redoublement d'énergie ; la blanche figure de Maria s'était colorée de reflets roses, et les boucles soyeuses de sa chevelure jouaient capricieusement autour de son cou. La danse de Maria était à la fois souple et mélancolique, ardente et abandonnée ; chacun de ses mouvemens, chacune de ses poses réalisait ce mélange de grâce et de noblesse, d'énergie contenue, d'amour voilé, qui caractérise les femmes du Nord ; c'était la naïveté de l'enfance unie aux charmes de la puberté. Pour don José, assis à une table de jeu, il affectait l'insouciance d'un

grand seigneur qui veut bien autoriser les plaisirs de sa maîtresse, et attend sans trop d'impatience que l'aube soit venue pour entrer en possession de toutes ses richesses. Quelquefois seulement, malgré le calme étudié de sa contenance, il se laissait aller à un mouvement d'inquiétude vague et de jalousie, lorsque l'écharpe de la jeune femme frôlait en passant son épaule.

« La contredanse finissait; haletantes et enivrées, les danseuses quittèrent un instant le bras de leurs cavaliers pour se reposer et reprendre haleine. L'orchestre s'arrêta, et l'on n'entendit plus qu'un chuchottement confus et un murmure de paroles échangées à voix basse, se mêlant au murmure du flot qui venait expirer contre les flancs du navire. Debout au milieu du salon, Maria était devenue pensive; sa figure, colorée un instant, avait repris sa blancheur première, les soulè-

vemens de son sein s'étaient apaisés peu à peu ; son petit pied qui, pendant quelque temps, avait agacé le parquet d'acajou, y semblait attaché maintenant; ses deux jolies mains tombaient immobiles des deux côtés de son corps, comme les mains de marbre d'une statue. On eût dit que sa vie s'était envolée avec les dernières mesures de la contredanse.

« Tout-à-coup, un bruit singulier, qui semblait venir de la mer, arriva jusqu'à elle : ce fut d'abord comme une longue note traînante et mélancolique, frappée sur un diapazon de cristal; puis, peu à peu, la note changea de timbre, et au lieu d'une seule voix on put en distinguer plusieurs; peu à peu, aussi, les voix s'élevèrent, tantôt contrastant harmonieusement entre elles, et développant diversement les phrases d'un même thême, tantôt se confondant dans un *tutti* général; puis encore la mesure devint plus vive; sur le fond harmo-

nique, toujours grave et lent, coururent en sautillant des cadences brisées, des trilles joyeux; et enfin, le mouvement à trois temps domina tout l'ensemble, et la walse éclata dans toute sa verve : c'était une de ces walses du Tyrol, avec ses continuels contrastes d'accens aigus et de demi-tons qui semblent perpétuellement rouler du sommet des rochers au creux des vallées, et reproduisent dans leur dessin bizarre toutes les inégalités d'un pays de montagnes. Il y avait à la fois dans ce chant, avec son début monotone et sa péroraison brillante et passionnée, de la tristesse et de la joie, de l'espérance et des regrets; il était empreint de cette gaîté allemande, toujours calme même au milieu des plus grands écarts, et surtout de ce vague sentiment de bonheur idéal qui nous saisit pendant les belles nuits d'été, et nous fait pleurer nos plus douces larmes.

« En entendant cet étrange et charmant concert, tout le monde s'était tû dans le salon ; après l'enivrement de la danse, ce chant, si suave et si pur, était comme une halte bienheureuse, comme un moment de repos et de *far niente* délicieux après les fatigues et les agitations du plaisir. Tous les cavaliers cessèrent pour un instant de parler à l'oreille de leurs danseuses, et de presser discrètement des mains tremblantes ; tous les esprits étaient émus, toutes les oreilles attentives.

« Pour moi, je regardais Maria ; dès les premières notes que j'avais entendues, il m'avait semblé qu'entre ce chant du Tyrol, mystérieux et doux, et cette jeune femme immobile et silencieuse, il existait un secret accord et comme une sympathie cachée ; c'étaient deux harmonies qui se complétaient l'une par l'autre, et que je ne pouvais déjà plus séparer. L'émotion de Maria était visible : d'abord,

sa figure s'était empreinte d'une indicible expression de foi religieuse ; à la voir pâle et les yeux levés au ciel ; on eût dit une novice écoutant dans quelque vieux temple un chant luthérien ; puis successivement, et à mesure que le chant devenait plus distinct, ses joues se colorèrent d'un léger vermillon, ses lèvres tremblèrent, les veines de son col se gonflèrent, et une larme furtive mouilla sa paupière. Je m'approchai d'elle. En me voyant, elle fit un mouvement comme pour fuir, et me dérober l'émotion qu'elle éprouvait ; mais ses forces la trahirent, et ses pieds restèrent immobiles : elle posa seulement la main sur son cœur, et je l'entendis murmurer avec l'inexprimable accent d'un exilé qui pleure la patrie absente :

« — Oh ! mon Tyrol !

« J'étais attendri ; j'étais près de mêler mes larmes aux siennes ; car, dans l'exclamation

qui venait de lui échapper, j'entrevoyais vaguement un de ces drames tendres et douloureux qui se nouent et se dénouent dans les profondeurs du cœur humain. Mais, par un mouvement impétueux, elle se détacha subitement du parquet, et passa devant moi avec la rapidité d'une ombre. Don José s'était levé : sa figure était sombre et menaçante, sa bouche souriait amèrement, et il avait la main sur son poignard. Par un instinct machinal, je portai la main à mon côté comme pour y chercher une arme; j'étais sans défense, et à la colère du pirate, je ne pouvais opposer qu'un courage inutile. Don José traversa la salle du bal d'un pas grave : je le suivis. Arrivé sur le pont, à l'avant du navire, un singulier spectacle s'offrit à ma vue; Maria était au milieu des colons allemands, à genoux devant le vieillard à cheveux blancs, dont la

figure digne et grave avait déjà attiré plus d'une fois mon attention.

« — Grâce, grâce, mon père! disait-elle; ayez pitié de moi!

« Don José s'avança.

« — Grâce, grâce! continua Maria; emmenez-moi avec vous, mon père, emmenez-moi!

« Le vieillard était attendri. L'autre jeune femme, que j'avais toujours remarquée à ses côtés depuis le commencement du voyage, se jeta à son tour devant lui :

« — Mon père, dit-elle, grâce pour ma sœur, pour votre fille!

« Je compris alors pourquoi, en voyant Maria pour la première fois, j'avais cru la reconnaître : mes pressentimens ne m'avaient point trompé; en voyant l'une j'avais deviné l'autre.

« L'émotion du vieil Allemand était au comble, il ouvrit les bras pour y recevoir sa fille repentante.

« — Maria! dit-il d'une voix forte.

« La jeune fille se précipita dans les bras du vieillard comme pour s'y cacher toute entière.

« — Que voulez-vous? dit le père avec l'accent intrépide et fier d'un montagnard, à don José qui s'avançait pour lui arracher sa fille.

« — Je veux Maria, je veux ma femme! dit don José la main sur son poignard.

« Maria pleurait.

« — Emmenez-moi, emmenez-moi! murmura-t-elle.

« Le pirate tira son poignard pour l'en frapper; je me jetai entre elle et lui. En même temps, des hommes de l'équipage accoururent et opposèrent le rempart de leur corps à la fureur de don José. Celui-ci recula en frémissant, et appelant d'un coup de sifflet ses rameurs, descendit dans la chaloupe qui l'avait amené et regagna rapidement son chebeck.

« — Branle-bas de combat! cria le capitaine

du paquebot, qui devinait que la fureur du pirate n'en resterait pas aux menaces.

« En un instant, l'artillerie du paquebot fut prête; passagers et matelots montrèrent le même zèle; chacun s'arma comme il put.

« — Hissez le pavillon de l'Union! cria le capitaine; il ne sera pas dit qu'une mauvaise coquille de noix aura désemparé sans combat un navire des Etats-Unis.

« Le capitaine pensait juste, et nos préparatifs n'étaient pas inutiles, car au même moment, nous entendîmes la voix de don José qui commandait — Feu! et la bordée du chebeck nous couvrit de fumée et de mitraille.

« — Feu! dit à son tour le capitaine.

« J'apprêtais mon espingole et j'allais tirer, lorsqu'un cri de détresse me fit tourner la tête. A côté de moi, le vieil Allemand soutenait dans ses bras une jeune femme ensanglantée et chancelante,

« C'était Maria, Maria morte : les pointeurs du chebeck avaient visé juste.

« Le combat dura encore quelques instans. A notre bord, on se battait avec rage, mais le calme cessa tout à coup, et la brise commença à soulever les vagues et à balancer l'avant du paquebot.

« — Hissez les voiles! dit le capitaine, quoiqu'à regret peut-être.

« En un instant, les voiles se déployèrent et le paquebot de l'Union eut bientôt laissé derrière lui son opiniâtre ennemi.

« Huit jours après, nous arrivions à la Nouvelle-Orléans. Avant de me séparer de la colonie allemande, je voulus lui faire mes adieux; je m'approchai donc de son chef, et lui tendant la main :

« — Soyez heureux ! lui dis-je.

« — Heureux ! me répondit-il en hochant

douloureusement la tête et me montrant du même regard la mer et le ciel : Le Tyrol est là-bas! et ma fille est là-haut! »

JOSEPH L...

LE FEUILLETONISTE.

I

Il m'arrive rarement de me mettre en scène, et j'avoue que la première personne est celle où je me déplais le plus. Le *moi* est une chose fort ridicule par lui-même, et que certains écrivains de notre temps ont exagéré outre mesure. Je suis convaincu que le public se soucie très peu de savoir si mon tempérament est robuste ou valétudinaire, si ma chambre à coucher est tapissée de bleu ou de rose, si je suis petit ou grand, blond ou brun. N'en déplaise à Montaigne, pour

plaire au public, il faut moins l'entretenir de soi que de lui. Un écrivain doit ressembler au machiniste qui se cache derrière les décorations qu'il fait mouvoir ; l'abnégation est sa vertu principale, et le métier d'homme de lettres n'est qu'un long martyre. Pour ma part, j'ai beaucoup aimé l'incognito; je ne vois pas la nécessité d'informer le public de mes goûts, de mon humeur, de ma manière de procéder quand je travaille, de ne rien faire quand je ne fais rien. J'ai toujours pensé qu'en toute occasion le meilleur moyen d'avoir de l'esprit, c'était de se taire, et qu'il n'y avait que les sots (que Montaigne me pardonne) pour parler d'eux à tout venant et à tous propos. Aussi fais-je bon marché de mon individualité ; si mon *moi* véritable devait vous déplaire, je prendrais immédiatement un autre *moi* pour vous être agréable, un *moi* qui ne serait pas *moi*, comme dit Sosie, et

vous amuserait mieux que *moi*. De cette façon, les commentateurs y perdraient peut-être ; mais à coup sûr, les lecteurs y gagneraient. Notre principale affaire, en écrivant pour le public, est de l'intéresser ou de l'instruire, et non pas de nous poser sur un piédestal, et de solliciter l'admiration ou l'envie. C'est là sans doute une condition assez triste ; seulement, quand on l'a acceptée une fois, il faut la supporter sans murmure.

Donc, ne vous effrayez pas trop si ce récit commence à la première personne, tenez-vous bien pour assuré que celui qui écrit ces lignes n'a pas la prétention d'amuser les lecteurs avec sa très ordinaire individualité. Hélas ! les détails biographiques sont assez prodigués de nos jours pour qu'il ne s'avise pas d'ajouter un chapitre de plus à cette grande histoire de l'amour-propre humain. Maudit soit à jamais Byron, qui a autorisé

par son exemple tous les faiseurs de bout-rimés à nous entretenir de leurs chevaux, de leurs habits, et du très grand nombre de leurs comtesses Guiccioli.

Il y a un an, j'allais de Paris à Caen; il était quatre heures et demie du soir, et la diligence allait partir; les paquets étaient chargés, les voyageurs, en costume de route, arrivaient précipitamment, l'œil hagard et l'air effaré. Il y avait dans la cour des messageries des groupes animés, comme il arrive toujours au moment des départs; on se disait adieu; on s'embrassait en pleurant; c'était une scène de désolation, car les Français sont bien les voyageurs les plus sensibles et aussi les plus bavards qu'on puisse imaginer. Un Anglais voit partir son fils pour les Grandes-Indes, en lui disant bonjour de la main; mais qu'un Parisien aille à Avallon ou à Rouen, sa famille l'accompagne jusqu'au bureau des

diligences; ses amis le serrent sur leur cœur avec effusion; on se presse autour de lui, on le plaint, on le regarde presque comme un homme mort : *Moriturum te salutant.* Et pourtant, ces mêmes Français poussent la bravoure jusqu'à l'imprudence, et se précipiteront les yeux fermés sur une redoute hérissée de bronze : c'est là notre caractère. Nous ressemblons à ces bascules qui ne s'arrêtent jamais, et passent incessamment du haut en bas : aujourd'hui des héros, demain des poltrons.

Comme je n'avais ni parents, ni amis à rassurer, j'entrai tout simplement dans un café voisin pour attendre l'heure du départ et demander un petit-verre d'eau-de-vie. Faut-il vous dire que je ne déteste pas l'eau-de-vie? A côté de moi, était un vieux monsieur en costume de voyageur, et qui paraissait attendre à ma manière, sans trop se soucier du

grand pélerinage qu'il allait entreprendre. Sa figure n'avait rien d'extraordinaire, si ce n'est peut-être sa vulgarité; dans ce temps-ci, où l'on cherche généralement à se faire une allure exceptionnelle, c'est un bonheur inespéré, et presque une merveille de rencontrer un homme qui ressemble à tout le monde.

A la bonne heure, me dis-je; voici un voyageur qui n'a pas l'air d'un héros de roman; les muscles de son visage ne sont pas tordus outre mesure, et son crâne, quoique dégarni de cheveux, n'a pas ce caractère dantesque que la fatalité imprime au front de ses privilégiés. C'est probablement quelque ancien notaire qui retourne dans sa patrie, après avoir goûté à Paris, pendant huit jours, les douceurs de l'exil; ou encore quelque honnête propriétaire qui fait valoir ses terres, et reçoit six mille francs de rente à la Saint-Martin.

Cet homme me plaisait. Il était de moyenne taille, avec ce degré d'embonpoint qui n'accuse ni un tempérament pléthorique, ni une organisation usée, *au contact des illusions détruites et des espérances brisées*. Par-dessus une redingote boutonnée, il portait une blouse grise comme eût fait un commis-voyageur ou un éleveur de bestiaux; sa casquette à visière était attachée sous le menton à l'aide d'une mince courroie de cuir. Plus j'examinais cet homme, plus il me semblait délicieusement ordinaire. Comme moi, il prenait un verre d'eau-de-vie. Du reste, j'aurais cru lui faire injure en essayant de lier conversation avec lui. Je respecte toujours les gens bien organisés, et je suis convaincu que rien n'est plus importun, pour un brave homme qui ne s'occupe guère des autres, que de voir les autres s'occuper de lui. Cet homme devait avoir du

bon sens, manger du bouilli à dîner, et ne pas aimer les bavards.

Pourtant, et cela m'étonne, ce fut lui qui m'adressa la parole, mais sans curiosité, sans malice, et avec une bonhomie toute charmante.

— Monsieur va-t-il à Caen? demanda-t-il.

— Oui, monsieur.

— Vous partez par la voiture de cinq heures?

— Oui, monsieur.

Mon laconisme était la plus grande preuve de considération que je pusse lui donner.

— Quelle place avez-vous?

— Une place d'intérieur.

— Nous ferons route ensemble, dit-il en approchant son petit-verre du mien. A votre santé!

— A la vôtre!

Je remarquai avec plaisir qu'il ne me demandait pas le but de mon voyage. En France,

peu de gens ont l'esprit de n'être pas curieux, et j'augure bien d'un homme qui ne fait pas des questions à la première vue.

— Nous aurons bien le temps d'en boire un second, reprit-il en regardant alternativement son petit-verre vide, et l'horloge qui marquait cinq heures moins cinq minutes.

— Volontiers.

Nous bûmes ensemble, en trinquant de nouveau. J'avais l'intention de répondre à sa *politesse* par une autre *politesse;* le temps me manqua, et j'ajournai mes intentions au premier relai.

On monta en voiture. Je me trouvai vis-à-vis de mon vieux monsieur; il avait la première place, j'avais la troisième. Chacun de nous s'arrangea pour sa commodité; nous croisâmes nos jambes : notre liaison commençait sous d'excellens auspices; nous nous entendions à merveille.

Nos compagnons de voyage ne paraissaient pas disposés à causer ; c'étaient quatre hommes assez sombres et à l'air morose ; de ceux qui dévorent l'espace et voudraient être arrivés avant de partir ; des gens d'affaires ou des négocians. Je ne m'en inquiétais guère, et ne m'amusai même pas à découper leurs silhouettes, selon l'habitude immémoriale de certains observateurs qui ne rencontrent jamais en diligence que des caricatures ou des banqueroutiers. Le voyage promettait donc d'être silencieux, car, toutes les fois que les femmes manquent dans une réunion, vous pouvez être sûr que les hommes parleront peu. Les femmes sont la partie romanesque des grandes routes ; à elles se rattachent toutes les causeries sémillantes, tous les efforts d'esprit, tous les retours de passions. Mettez à ma place une femme en bonnet ou en chapeau, une comédienne ou une cuisinière, et ces quatre

hommes (j'excepte mon vieux monsieur) vont lutter d'amabilité.

Pendant les premiers momens du voyage, mon compagnon (les autres n'étaient pour moi que des accidens, des choses mortes) se tint coi et sans parler; je l'en estimai davantage. Et, en effet, que pouvait-il avoir à me dire d'intéressant? Que pouvais-je lui dire moi-même? Des banalités ou des questions étaient notre seule ressource. Certes, il aurait bien pu me demander si je connaissais la Normandie, et, à ce propos, murmurer entre ses dents : pays des pommes. Ce à quoi j'aurais infailliblement répondu : c'est vrai. Il aurait pu aussi me parler de Paris, que nous connaissions tous deux, et de son bruit de voitures continuel, et de ses nouveaux quais, et de son nouveau système d'éclairage; l'excellent homme ne fit rien de tout cela. Est-il quelque chose de plus insipide au monde que ces con-

versations où chaque demande amène sa réponse, et dont chaque réplique est invariablement prévue comme la marche d'une tour ou d'un cavalier au jeu d'échecs.

— Voici un homme remarquable, me dis-je à moi-même ; il n'a pas besoin de parler.

Si je ne lui avais pas trouvé d'abord un accent bas-normand légèrement marqué, je l'aurais pris pour un Allemand ; je me sentais fier maintenant d'avoir rencontré un compatriote aussi maître de sa langue.

Les quatre hommes, malgré leur air de taciturnité, commencèrent alors entre eux une conversation à bâtons rompus, précisément celle que j'ai indiquée tout à l'heure, et que mon compagnon et moi nous avions évitée avec adresse. Pendant tout ce temps, nous nous tînmes très bien l'un et l'autre ; nous faisions schisme ; nous formions, à nous deux, une petite église de dissidens. Quand les quatre

hommes eurent épuisé leur sujet de conversation, ils se turent, et appuyèrent de nouveau leurs têtes sur les coussins. Si vous les eussiez interrogés sur leur occupation en ce moment, ils vous auraient répondu qu'ils réfléchissaient. A la bonne heure ! quoique ceci me paraisse au moins sujet à contestation.

— Dormez-vous la nuit ? me demanda mon compagnon de voyage.

— Jamais.

Il se tut. Cet homme procédait décidément d'une façon tout elliptique. Sa pensée était dégagée de corollaires; il supprimait les intermédiaires. Son laconisme commençait à epouvanter le mien ; je me sentais moins fort que lui , et j'étais prêt à lui demander grâce. Je roulais donc dans ma tête les différens moyens connus d'entamer une conversation en règle; j'avais horreur des questions et des lieux communs ; et après cinq minutes de réflexion,

je tombai sur la question la plus oiseuse que jamais commis marchand eût pu adresser à son voisin de table d'hôte; ceci me prouvait à la fois l'orgueil et la faiblesse de l'esprit humain.

— Aimez-vous voyager, monsieur? lui dis-je en rougissant de ma niaiserie.

— Aimez-vous dîner? me répondit-il.

Je ne comprenais pas.

— Quand le dîner est bon, oui.

— Quand le voyage est agréable, oui.

— Mais, la *locomotion*, monsieur?

Il inclina la tête comme pour témoigner que ce mot lui était inconnu. Jamais il n'avait lu de revue littéraire; j'eus le bon esprit de ne pas le mépriser à cause de cela.

Au fait, il avait raison. Les voyages, comme toutes les actions humaines, ne sont ni bons ni mauvais en eux-mêmes. Les accessoires seuls les font valoir; le seul

argument qu'on puisse hasarder contre ce système, c'est le plaisir inhérent à la locomotion; et il y a tant de gens qui ne comprennent ni le mot, ni l'idée attachée au mot.

La diligence avait une côte à monter; les quatre hommes de l'intérieur restèrent à leur place, moi et le vieux monsieur nous descendîmes; c'était là le moment de payer ma dette; il accepta de bonne grâce. Quoique ses cheveux commençassent à grisonner, et que son front fût découvert plus que de raison, c'était un homme vigoureux et sec, qui n'avait rien de cette organisation fantasmagorique et nerveuse, que Hoffmann attribue généralement aux artistes; un petit-verre d'eau-de-vie ne lui faisait pas peur, et je m'étonnai même qu'un vieillard de bonne façon, et qui devait être nécessairement plié depuis long-temps au joug des convenances, se montrât d'aussi facile composition sur une

matière si dangereuse. Que s'il avait eu dans sa personne quelques-uns de ces symptômes douloureusement comprimés, qui accusent les souffrances intérieures, j'aurais conclu : cet homme boit pour s'étourdir ; et peut-être a-t-il reconnu la justesse d'un axiome, que j'ai moi-même formulé autrefois, à savoir que la pensée est comme le vautour de Prométhée, et qu'il faut l'enivrer pour s'en défaire. Mais tout au rebours, il avait l'air d'un bon vivant et d'un parfait honnête homme ; point artiste, point musicien, point littérateur, point vaudevilliste (il existe, ceci est bien triste, des vaudevillistes en cheveux blancs). Je fus donc obligé de conclure tout simplement qu'il aimait l'eau-de-vie comme moi, et pour elle.

Nous bûmes ensemble une seconde fois sans oublier de trinquer. Quoiqu'elle ne fût pas bavarde, notre liaison n'en faisait pas moins

de très grands progrès. En sortant du bouchon où nous étions entrés :

— Vous êtes un brave jeune homme, me dit-il ; dans un autre temps, j'aurais fait quelque chose pour vous.

Cette dernière phrase ouvrait à mon imagination une route toute nouvelle : dans un autre temps! il avait donc connu un temps meilleur? Il aurait fait quelque chose pour moi! Et quoi? Etait-ce un puissant d'autrefois? Une de ces fortunes que la révolution de juillet a renversées? Allons, j'avais tout fait au monde pour éviter le roman, et voilà que le roman me venait malgré moi. Tout d'un coup, cet homme qui m'avait semblé si charmant par sa singularité, devint quelque chose de mystérieux, une énigme comme toutes les énigmes; il m'ennuyait déjà. Et, lorsqu'en remontant en voiture, il me dit, avec une effusion affectueuse :

— Au premier relai, ce sera mon tour,

Je me contentai de hocher la tête d'un air d'hésitation et presque de dédain, qui signifiait:

— Je ne bois pas avec un personnage de roman.

La côte que nous venions de monter était celle de Saint-Germain. Mon compagnon se remit de nouveau à sa place, et demeura aussi silencieux qu'auparavant. Seulement, de temps en temps, sa physionomie, franchement naïve jusque-là, se couvrait d'un nuage; ses petits yeux clignotans suivaient d'un air de distraction le ruban de la route qui se déroulait rapidement sous nos yeux. Je pensai que décidément je m'étais trompé sur le compte de mon compagnon de voyage, et mon imagination, comme un échappé de prison, se mit à accumuler les conjectures, et à suivre d'induction en induction le fil presque imperceptible qui lui servait de guide.

— Êtes-vous marié? me demanda le vieillard.

— Pas encore.

— Que faites-vous?

C'était la première question de cette nature qu'il m'adressait, et j'en fus désagréablement affecté. Ainsi, je m'étais fait illusion ; ainsi, cet homme que j'avais façonné à ma guise, que j'avais imaginé prudent, discret, dégagé de cette curiosité, vice caractéristique des Parisiens, cet homme ressemblait exactement à un autre, et il m'était permis de le prendre pour un faiseur de phrases ou un ancien banquier, ou même un militaire en retraite ; mais quant à un philosophe pratique, usant de la vie comme elle lui venait, il n'était plus possible d'y songer. Il avait des regrets et de la curiosité ; mon rêve venait de finir.

— Je vous demande pardon, me dit-il comme s'il se fût aperçu du mauvais effet que sa question venait de produire sur moi,

de vous interroger aussi librement; mais je vous ai témoigné tout à l'heure de l'intérêt, et ma question en est la suite.

Cette dernière phrase me réconcilia un peu avec lui ; mais sa question n'en était pas moins embarrassante. Comment dire à un homme de soixante ans qu'on passe sa vie à écrire des petites drôleries pour amuser les oisifs? Comment lui dire qu'on est feuilletoniste, faiseur de nouvelles? L'incident de la locomotion me revenait en mémoire, et j'avais peur que, cette fois-ci comme l'autre, il ne comprît pas encore ma langue. A la fin, et comme il arrive toujours quand on réfléchit, je choisis la plus sotte réponse de toutes celles qui s'étaient présentées à moi :

— Je me promène, lui dis-je.

Il me regarda d'un air étonné.

— Est-ce tout?

— A peu près.

Il remua la tête doucement en clignotant ses yeux, comme c'était assez son habitude.

— C'est dommage, dit-il.

Je savais moins que jamais où il en voulait venir. Pourquoi est-ce dommage? Que je me promène, ou que je vende des nouveautés, que lui importe?

— C'est-à-dire, reprit-il avec un soupir, c'eût été dommage! car maintenant...

Décidément j'étais en plein roman : mystères, réticences, phrases entrecoupées, souvenirs du temps passé, regrets contenus, souffrances voilées à demi, rien n'y manquait. N'est-il donc pas permis de boire un petit-verre avec le premier venu, sans qu'aussitôt une histoire, probablement ennuyeuse comme toutes les histoires, ne vienne s'interposer entre votre verre et vous? Je pris, du reste, résolument mon parti. Quoi qu'il fît, j'étais bien décidé à ne pas écouter son histoire, dussé-je

me boucher les oreilles et le laisser crier.

Depuis ma dernière réponse, il avait gardé le silence; peu à peu même sa physionomie avait repris sa sérénité un instant troublée. Il était revenu comme avant, un brave homme bien simple, bien sensitif, très-peu analyseur, et pas le moins du monde poète.

— Vous aimez l'eau-de-vie? me dit-il.

— A la bonne heure! pensai-je; voilà une question qu'on peut se permettre d'après la nature des relations que nous avons eues ensemble! Aussi, ce fut avec cordialité que je lui répondis :

— Je ne la déteste pas, surtout quand je voyage. La gourde d'eau-de-vie, ce me semble, devrait remplacer le bâton du pélerin. C'est une amie fidèle qui vous tient lieu de soleil et vous réchauffe; c'est un soutien vigoureux qui vous endurcit à la fatigue, et vous rend l'esprit plus libre en vous rendant

le corps plus ferme. Nous porterons un toast, au prochain relai, à l'eau-de-vie, amie du voyageur, et consolatrice des affligés.

J'avais dit cela moitié riant, moitié sérieux. Les autres voyageurs prêtèrent un instant l'oreille à la bizarrerie de mes paroles, et se renfoncèrent aussitôt, d'un air d'ironique pitié, dans les niches qu'ils s'étaient creusées : probablement ils n'aimaient que le vin. Pour mon compagnon, il parut enchanté de ma tirade, et m'applaudit de la tête, comme si je n'eusse fait que formuler sa pensée.

— Comment dites-vous cela ? reprit-il après un instant de méditation : amie des voyageurs et consolatrice des affligés.

— C'est bien cela.

— Je m'en souviendrai. Croiriez-vous, monsieur, que, dans un temps de ma vie, on a voulu m'empêcher de boire ma goutte le matin ?

Le danger était imminent. L'histoire devenait menaçante, et j'avais résolu de l'éviter à tout prix. Je me renfonçai donc à ma place, et me blottis dans mon coin, avec l'obstination d'un renard qui entend de loin les aboiemens des chiens et la voix des piqueurs.

Mon procédé obtint un plein succès. Le vieux monsieur, ainsi que je l'avais appelé au commencement du voyage, resta silencieux jusqu'à Triel, où la diligence s'arrêta pour relayer. Là, seulement, il reprit la parole :

— Allons, monsieur, dit-il, descendez-vous? j'ai une dette à payer.

Il n'y avait pas moyen de refuser ; j'entrai avec lui dans l'auberge des diligences. J'allais porter un troisième petit-verre à mes lèvres, lorsque le conducteur me poussa légèrement le bras par derrière, avec une affectation de mystère. Je le regardai ; il me fit un léger signe que je compris à l'instant, et, donnant

pour excuse au vieux monsieur le premier prétexte qui me vint à l'esprit, je sortis avec le conducteur dans la cour, où nous nous arrêtâmes tous deux. Celui-ci avait toujours son air de cachotterie narquoise.

— Monsieur, me dit-il à voix basse, ces dames du coupé...

— Il y a des dames dans le coupé ?

— Oui, monsieur ; et elles m'ont chargé de vous supplier de ménager un peu votre compagnon de route ; la boisson, à ce qu'il paraît, lui fait mal ; et vous conviendrez tout de même que vous l'y poussez un peu.

La recommandation était au moins singulière. S'adresser à moi pour ménager la santé de mon compagnon, il y avait là de quoi s'étonner. Quel rapport y avait-il entre ces dames du coupé, dont, pour la première fois, je soupçonnais l'existence, et mon intrépide buveur d'eau-de-vie ?

— Quelles sont ces dames? demandai-je au conducteur. Les connaissez-vous?

Réponse négative.

— Et ce vieux monsieur?

Même réponse.

On conviendra que, pour un homme bien décidé à éviter toute espèce de chose ressemblant à une intrigue, cette recommandation confidentielle, et sans motif apparent, ressemblait fort à une mystification. Peut-être les dames du coupé me connaissaient-elles, et était-ce un moyen ingénieux de me donner une leçon de sobriété. Pour m'en assurer, je m'approchai de la fenêtre du coupé, et j'aperçus, en effet, trois dames qui semblaient sommeiller, chaudement enveloppées dans leurs manteaux; mais pas une d'elles ne m'était connue. Il n'y avait plus moyen d'en douter, c'était bien à mon compagnon de voyage

qu'on en voulait. Fiez-vous donc, après cela, aux apparences! Étudiez la physiologie des romanciers pour distinguer du premier coup-d'œil à qui vous avez affaire! Cet homme si simple, si rond en apparence, si bourgeois, le voilà lancé dans une intrigue à perte de vue, et m'entraînant avec lui, comme une planète entraîne ses satellites. Un autre soupçon me vint; j'avais ouï dire que les conducteurs étaient enclins à la plaisanterie; je retournai vers le nôtre, et, du ton le plus sérieux qu'il me fut possible de prendre :

— Conducteur, lui dis-je, ce que vous m'avez dit était-il la vérité, ou est-ce seulement une mystification?

J'avais mal choisi mon mot, et le conducteur en releva l'impropriété avec une justesse d'esprit très remarquable.

— Monsieur, me répondit-il d'un ton

grave et digne à la fois, l'administration ne mystifie jamais les voyageurs.

A cela, il n'y avait pas de réplique. Je remontai dans la voiture, où mon compagnon était déjà. Les quatre autres voyageurs ne descendaient jamais, et paraissaient fort impatientés quand nous passions devant eux. Enfoncé dans mon coin, je me mis à retourner sous toutes ses faces l'incident qui avait marqué notre dernier relais. Si ces dames du coupé connaissaient ce monsieur, pourquoi ne lui parlaient-elles pas ? Et d'une femme à un homme, quelle étrange attention que celle qui se trouvait renfermée dans la prière qui m'avait été faite : « Ne le faites pas tant boire. » De l'amour là-dessous, cela ne pouvait guère se supposer. Ordinairement, l'amour ne s'exprime pas ainsi, et on rirait beaucoup d'une maîtresse qui dirait à son amant : « Ne buvez pas du vin blanc, le vin blanc vous fait mal. »

D'ailleurs, les cheveux gris de mon compagnon ôtaient toute vraisemblance à une pareille idée.

— A Meulan, me dis-je en concluant, j'éclaircirai ce mystère ; et je me renfonçai dans mon coin, plus décidé que jamais à ne pas rompre le silence. Mais, à mon tour, je n'y tins plus, et je pris le parti de décharger mon cœur. Excepté mon vieux monsieur, tous les voyageurs dormaient.

— Monsieur, dis-je à celui-ci, connaissez-vous les dames qui occupent le coupé, et êtes-vous parti avec elles?

Il me regarda d'un air étonné.

— Je ne sais pas même s'il y a des dames dans le coupé.

— Elles paraissaient pourtant vous porter un très-vif intérêt.

Son étonnement redoubla; et lorsque je lui eus tout raconté, il pencha la tête en silence

comme un homme qui cherche à rassembler ses idées, et à renouer les fils d'une tradition interrompue.

— Cela n'est pas possible, dit-il à plusieurs reprises.

Et à la fin, il ajouta :

— Nous verrons à Meulan.

II

C'était chose assez singulière que cette intrigue se développant pendant l'intervalle d'un relais ; cet imbroglio, dont je ne connaissais pas le nœud, m'offrait une vague ressemblance avec ce divertissement des Anglais, qu'on nomme une course au clocher. Après tout, autant s'amuser à chercher le mot d'une énigme qu'à poursuivre une fortune chimérique ou un bonheur idéal toujours in-

saisissable. Aussi, je désirais, à mon tour, d'arriver à Meulan, si c'était à Meulan que devait se trouver la solution du problème qui m'occupait. J'aime, à peu près comme tout le monde, les courses de chevaux, et les passions ne ressemblent-elles pas à des chevaux échappés, courant, en sens contraire, dans la vie, et se heurtant, de temps en temps, comme des coursiers de bataille dans un tournoi? En voyage, d'ailleurs, mieux vaut l'agitation que l'atonie; il est amusant quelquefois de se créer un but.

Mon compagnon de voyage était devenu pensif; ses traits exprimaient cette sorte d'étonnement que laisse après lui un rêve impossible. Parfois, il penchait la tête en avant par la portière, comme s'il eût voulu plonger son regard dans l'intérieur du coupé, ou saisir, malgré le bruit des roues broyant le pavé, le sens des paroles qu'on y devait prononcer.

Ce ne fut qu'au bout de quelque temps qu'il rompit le silence.

— Je vois ce que c'est, dit-il ; il y a dans le coupé quelque femme qui vous a reconnu ou remarqué, et qui aura pris un moyen indirect d'attirer votre attention. Je ne suis, en tout ceci, qu'un prête-nom, un homme de paille ; on s'est servi de moi comme d'appeau, pour vous amener au trébuchet.

— Pour reconnu, cela n'est pas, car j'ai vu moi-même les personnes du coupé, et je suis certain qu'elles ne me connaissent pas ; pour remarqué, je n'ai pas la fatuité de croire que cela puisse être. Ainsi, monsieur, vous n'avez d'autre moyen, pour débrouiller ce mystère, que de vous en prendre à vous-même, et d'interroger vos souvenirs.

Il parut bien embarrassé de ma réplique.

— Mais pourtant, répéta-t-il, cela n'est pas possible.

C'était la deuxième fois qu'il arguait de cette impossibilité.

J'étais intrigué ; toutes mes pensées de réserve et de discrétion s'évanouirent. Je voulus en finir d'un coup et par une question bien tranchée.

— Monsieur, lui dis-je, puisque le hasard me force à jouer un rôle dans l'intrigue qui commence, je vous engage à user de franchise. Vous pourriez trouver un confident moins discret, et peut-être aussi un confident moins utile ; pour amener un dénouement, on a quelquefois besoin d'un personnage désintéressé : essayez de moi.

— Il n'y a pas de dénouement possible, dit mon compagnon de route en hochant la tête.

Que répondre à cela? Ma curiosité était repoussée dans ses retranchemens. Va te promener le roman, murmurai-je à part moi,

si le dernier chapitre est si long à venir! Mieux vaut un logogryphe de Mathieu Laensberg, dont on trouve le mot à coup sûr en retournant le feuillet. Est-il rien de niais comme une charade impossible à deviner?

En même temps, je m'enfonçai dans mon coin avec la résolution de me renfermer dans un silence absolu, et de ne plus me livrer à la recherche d'un mystère qui, après tout, ne devait m'intéresser que médiocrement. Mon compagnon de voyage était agité et inquiet. Les mécomptes de ma curiosité avaient précédé les mécomptes de la sienne, et, à son tour, son imagination semblait vaciller dans l'espace à la poursuite d'un nuage qui fuyait toujours devant elle. A la fin, et comme pour se débarrasser d'un fardeau qui lui pesait trop lourdement :

— Ecoutez, monsieur, me dit-il, j'ai besoin de parler et de vous dire mon histoire.

Peut-être y trouverons-nous la solution du problème qui nous embarrasse.

J'écoutai. Il regarda autour de lui pour s'assurer que les autres voyageurs ne pouvaient l'entendre, et il reprit ainsi :

— Si vous avez été à Caen, monsieur, un peu au-dessus de Lisieux, dans la vallée d'Auge, vous avez dû voir une grande maison blanche, entourée, de tous côtés, d'herbages qui reluisent sous le soleil par les beaux jours d'été. Il y a vingt ans, c'était là ma demeure; et les gens du pays se souviennent encore de mon nom et des magnifiques bœufs que j'élevais dans mes prairies. Si vous buvez jamais, sur la grande route, un pot de cidre dans un cabaret, demandez au premier venu s'il a connu le père Blanchard, et il vous répondra, en ôtant son bonnet, que le pays a fait une grande perte en le perdant. Ce n'est pas par vanité, monsieur, mais j'ose dire que j'ai

fait un peu de bien dans ma vie, et que j'ai laissé des regrets dans le pays que j'ai quitté.

Ceci, d'ailleurs, et je vous en demande pardon, ne tient pas à mon histoire; mais, entre gens qui ont trinqué ensemble, on se doit de la complaisance, et je compte sur la vôtre. J'étais dans ma vallée d'Auge comme un roi dans son domaine; j'avais trente ans et la réputation d'un richard; or, j'employais bien mes journées. Tout le temps que me laissait le soin de mon commerce, je le consacrais au plaisir; il n'y avait pas, à dix lieues à la ronde, de foire ou d'assemblée que je n'y allasse des premiers; je connaissais tout le monde, et tout le monde me connaissait; je me trouvais au-dehors comme chez moi, sans gêne, sans embarras, prenant le temps comme il venait, et ne songeant jamais au lendemain. Ces habitudes de liberté et de joyeuse humeur étaient peu à peu passées dans mon sang; j'y

tenais comme à ma vie ; essayer d'y renoncer, autant mourir. Si j'avais passé devant un cabaret sans y boire un verre de cidre, je me serais cru sous le coup de quelque grand malheur ; si, à une assemblée de village, on ne m'avait pas vu la badine à la main et la pipe entre les dents, tous les métayers auraient dit : « Blanchard est malade, » et, le lendemain, ma maison aurait été assaillie de visites. Après tout, avais-je tort ? J'étais riche et garçon ; ma maison m'appartenait ; mon commerce allait bien ; l'argent me venait facilement, et je le dépensais de même ; je ne songeais guère alors à enrichir mes héritiers. Vous, monsieur, qui êtes Parisien, vous croyez peut-être qu'on ne s'amuse qu'à Paris ! Si vous m'aviez connu dans ce temps, vous auriez compris le contraire. Dans notre pays, outre les grandes solennités, nous avons deux jours de fête par semaine ; le dimanche d'abord,

et le jour de marché ensuite. Ce jour-là, rien n'est trop cher pour nous. Il m'est arrivé, pour ma part, de boire quatre bouteilles de vin à cinquante sols, et six *gloria*.

Il s'arrêta un instant, comme honteux des aveux qu'il venait de me faire. On sentait que le souffle de la civilisation avait passé sur cet homme, et que, tout en jouissant de ses souvenirs d'autrefois, il en rougissait malgré lui.

— Tenez, monsieur, reprit-il; riez de moi si cela vous plaît; mais vrai, maintenant que j'ai des cheveux gris, je me prends encore à regretter le bon temps d'alors, nos parties de piquet au café, et nos plaisanteries de paysans en goguette. La caque sent toujours le hareng, monsieur; mon père était métayer normand, j'aime les pommes, le café et le tabac.

Il s'arrêta encore une fois comme pour solliciter du regard ma réponse. Je me contentai de tirer doucement de ma poche un étui ren-

fermant une très-belle pipe de terre culottée, et lui en montrai le bout en souriant.

— A la bonne heure! me dit-il en me prenant la main, vous êtes un brave jeune homme.

— Cela veut dire qu'il y a entre nous communauté de défauts.

— Je sais bien, reprit-il en hochant la tête, que de pareilles habitudes sont proscrites dans un certain monde, mais n'est-il pas juste que les proscrits s'aiment et s'aident entre eux? Si jamais vous avez deux jours à me donner, venez me voir, et, quoique je ne sois plus le joyeux Blanchard d'autrefois, nous viderons une bonne bouteille ensemble, en souvenir de ce que je fus.

La bonté de cet homme avait quelque chose d'expansif qui me touchait. Il était naturel et vrai; son langage n'avait rien d'apprêté; on sentait la vérité percer dans ses paroles, et,

sans doute, il n'avait jamais compris le sens du mot *poser*.

— J'accepte votre invitation, lui dis-je en souriant, seulement, vous me permettrez de vous faire observer que, jusqu'à présent, votre histoire n'éclaircit pas le moins du monde le mystère qui nous occupe, et je désire savoir en quoi les dames du coupé peuvent se trouver mêlées à la joyeuse existence que vous me décrivez si amoureusement. Dans votre récit, il n'est pas question de femmes, parlez-m'en donc un peu, si cela vous plait?

Il hocha la tête et soupira à demi.

— C'est là, dit-il, le vilain côté de mon existence. Jusqu'à trente ans, les femmes ne m'ont laissé que d'agréables souvenirs, et je vois encore passer devant mes yeux de fraîches et roses figures comme on n'en trouve qu'en Basse-Normandie : de grosses filles bien joufflues, bien avenantes, toujours le sourire

à la bouche et le nez au vent pour flairer un amoureux. Dans la semaine, les *payses* ne me plaisaient guère avec leurs sabots et leur odieux bonnet de coton, que je n'ai jamais pu souffrir; mais, le dimanche, c'était différent. Quand elles allaient à la messe avec leurs casaquins rouges et leurs bonnets garnis de dentelle à vastes papillons, alors je me plaisais à les suivre de l'œil; j'admirais la vigueur de leurs formes, leur air de bonne humeur et de bonne santé, et surtout leur précieux sourire qui dédommage la Normandie des trop longues absences du soleil.

Je n'étais amoureux que le dimanche; mais, tous les dimanches, j'étais amoureux. Je dansais dans les assemblées avec celle qui m'avait convenu, et, après la danse, je l'embrassais bien fort, sans qu'elle se défendît trop, en lui disant :

— A dimanche!

Le dimanche suivant, même manège et même bonheur ; et j'ai vu bien des messieurs de la ville qui nous enviaient, en passant, ce bonheur là ! Ma danseuse reconduite, ma journée n'était pas finie ; restait le cabaret, et je ne m'en faisais pas faute. Là, on jouait, on criait, on chantait à tue-tête des chansons en l'honneur de l'empereur, ce roi de tous les cabarets, et l'on s'endormait heureux, en songeant au plaisir du dimanche suivant. C'était une belle vie, monsieur, une vie d'insouciance et de laisser-aller, et telle que je la voudrais mener encore, moins les *payses*, peut-être.

Le récit de Blanchard me contrariait sans m'ennuyer, pourtant. Je m'abandonnais, comme lui, au charme de ses souvenirs, et, lorsque le but offert à ma curiosité me revenait en mémoire, je me contentais de penser : Patience, il y reviendra. N'y aurait-il pas eu

cruauté à interrompre de si douces réminiscences pour le ramener durement à l'objet principal de sa narration? Ne m'avait-il pas prévenu qu'entre gens qui ont trinqué ensemble, on se doit de la complaisance? Et d'ailleurs, l'écouter me coûtait si peu de peine, et parler lui causait tant de plaisir!

Pendant que je faisais ces réflexions, sa figure avait pris une teinte grave et presque mélancolique, quoique toujours dans des proportions naturelles et vraies.

— A deux lieues de ma maison, reprit-il, il y avait un petit château à moitié caché par un rideau de pommiers. Pourquoi on appelait cela un château, je l'ignore. C'était plutôt une mauvaise bicoque à moitié en ruine, et dont les murailles noircies faisaient tache au milieu des habitations propres et luisantes de la vallée.

Cette bicoque était habitée, toute l'année,

par un vieux noble qui vivait renfermé dans sa case comme un hibou dans son nid, et ne se mêlait en rien aux plaisirs et aux occupations des gens d'alentour, qu'il nommait des manans. Quels étaient ses titres de noblesse? personne ne le savait; les uns le disaient comte, les autres marquis; les moins crédules, ou les plus méchans, soutenaient que c'était quelqu'ancien chouan à qui le gouvernement d'alors avait donné un abri pour ses vieux jours. Il passait pour un homme susceptible et violent, fort entiché de sa noblesse réelle ou prétendue, et vivant obstinément dans la retraite, moins encore par mépris pour les hommes que pour cacher sa détresse. On le nommait M. de Malaquois.

Cet homme, du reste, ne faisait point de bruit dans le pays; peu de gens le connaissaient. Et, excepté le curé, qui quelquefois allait partager son modeste repas, personne

n'était admis aux honneurs de son intimité. On avait pour lui moins de respect que de crainte; on en parlait avec cette discrétion mystérieuse que commandent les existences solitaires et cachées. Pour ma part, je ne le connaissais pas, et ne me souciais guère de le connaître. Aussi, lorsqu'un soir au cabaret on vint me dire que M. de Malaquois était mort, je n'en continuai pas moins ma partie de triomphe, et je me contentai de lancer une bouffée de tabac plus fournie qu'à l'ordinaire, en signe de deuil et d'oraison funèbre. Au fait, c'était là un événement insignifiant, qui ne pouvait guère avoir d'influence sur mon existence. Comte, marquis ou chouan, M. de Malaquois ne me touchait guère, et il n'était pas croyable que sa mort dût amener dans ma vie une révolution. Pourtant, il en fut ainsi : vous allez voir comment.

Quelquefois, dans la semaine, quand je

n'avais pas de partie montée d'avance, je prenais un fusil et m'en allais chasser dans les environs. Un matin, je me trouvai près de l'ancien château de M. de Malaquois; un lièvre avait traversé la vallée, et s'était enfoncé dans une sepée qui couronnait le plateau dont je vous ai parlé; j'étais à l'affût, mon fusil armé, l'oreille au guet, interrogeant le bruit du vent et le bruissement des feuilles, et ne songeant pas plus à M. de Malaquois qu'à son château : d'ailleurs, toutes les fenêtres en étaient fermées; la bicoque, c'est là son véritable nom, avait un air de silence et de solitude mortelle : on n'aurait pas pu dire si elle était habitée par des hommes ou des esprits, tant son aspect était sombre, tant ses murs étaient noirs; le lierre la couvrait tout entière jusqu'aux pignons. On eût pu penser que la maison portait le deuil de son ancien propriétaire. Il est bien entendu,

d'ailleurs, que j'ai remarqué toutes ces choses-là depuis, car, au moment dont je parle, j'avais bien autre chose en tête, et ne songeais guère à lever le plan d'une maison. Il ne se faisait pas un mouvement dans l'air, ni dans l'herbe, et j'attendais toujours, le doigt placé sur la détente de mon fusil.

Tout à coup, à travers le fourré, j'aperçois deux oreilles qui s'alongeaient en signe de détresse; le coup part, mon lièvre était à bas. Je venais de le ramasser, et j'examinais, avec l'attention triomphante d'un chasseur heureux, la trace du plomb qui avait fait balle dans le crâne, lorsqu'en levant les yeux j'apperçus devant moi une jeune fille belle et pâle qui me regardait d'un air de pitié et presque d'indignation; et je reculai d'un pas, tout surpris, et comme honteux.

Le récit de mon compagnon de voyage, quoique empreint d'une teinte romanesque

assez singulière, m'avait plu jusque-là; mais, à cette dernière phrase qui ressemblait au commencement de tous les romans du monde, au premier mot relatif à cette apparition s'élevant du milieu des broussailles comme toutes les nouvelles dames du lac, je ne pus m'empêcher de sourire. Il le remarqua; et, d'un air moitié fâché, moitié bonhomme :

— Qu'avez-vous? me dit-il.

— Voulez-vous, lui répondis-je, que je vous fasse la description de la jeune fille? Je la sais par cœur.

Il inclina la tête, et dit :

— Faites.

— Sa taille était élancée et svelte. Dans ses traits amaigris et altérés par un sentiment de tristesse intérieure, on sentait cette puissance vague de la beauté qui ne se connaît pas encore, et la souffrance d'une supériorité méconnue et comprimée. Elle était toute

vêtue de noir, et la blancheur de son teint s'en augmentait encore; les mèches de ses blonds cheveux (elle est blonde, je n'en saurais douter), à peine retenus par un fichu de tulle posé sur le haut de la tête et attaché sous le menton, voltigeaient capricieusement au souffle de la brise, et enroulaient leurs anneaux soyeux comme ces fils légers que les enfans appellent les fils de la bonne vierge. Son pied était petit et étroitement chaussé; sa main blanche se découpait harmonieusement sur le fond vert foncé du paysage. Un poète l'eût prise pour quelqu'une de ces évocations magiques, filles des pays du Nord, la Mina de Walter-Scott, ou l'Adda de Byron.

Je m'arrêtai en souriant toujours. J'avais prononcé ces paroles d'un ton emphatique et à la manière d'un acteur de province, qui se défie de l'intelligence de son public.

— Est-ce cela? lui dis-je.

— A peu près, répondit-il naïvement, et sans s'apercevoir de l'intention de moquerie qui perçait dans l'exagération de mon langage; mais je n'aurais jamais trouvé les mots dont vous venez de vous servir. J'ai lu, dans ma jeunesse, de mauvais romans qui parlaient comme vous, et jamais je ne me suis imaginé que je pusse être un héros de roman. La jeune fille m'avait paru belle, et je demeurai interdit devant elle : voilà tout ce dont je me souviens. Je restai ainsi silencieux, elle me regardant toujours; à la fin, avançant le bras, je lui présentai mon lièvre, et lui dis : Le voulez-vous?

—Merci, me répondit-elle. Si vous voulez me faire un plaisir, c'est de m'épargner à l'avenir de pareils spectacles. Je n'ai jamais compris comment des hommes peuvent aimer la chasse, et comment le meurtre d'un pauvre animal sans défense pouvait leur causer tant de plaisir.

Elle avait, en parlant, un petit air dédaigneux qui me rendit tout confus. Par un mouvement machinal, je jetai loin de moi le lièvre que je tenais, et, faisant résonner lourdement sur le sol la crosse de mon fusil :

— Je ne chasserai plus ! lui dis-je.

Elle me fit, de la main, un signe de satisfaction, et s'inclinant légèrement :

— A la bonne heure ! reprit-elle.

Et elle disparut.

Mon compagnon de voyage était ému ; j'avais peine à reconnaître en lui l'intrépide buveur d'eau-de-vie qui m'avait tant plu au commencement de la route.

— Monsieur, lui dis-je, vous m'accuserez peut-être de fatuité, mais je dois vous avouer naïvement que la fin de votre aventure me paraît si évidente, qu'au besoin, vous pourriez vous dispenser de me donner d'autres détails.

Il me regarda encore une fois sans colère, et presque en souriant, malgré la cruauté de mon observation.

— Si mon récit vous ennuie, dit-il, je suis prêt à l'abréger ou même à l'interrompre. Mais raisonnons un peu. En voyage, pendant la nuit, et quand on ne dort pas, autant vaut-il écouter une histoire, si insignifiante qu'elle soit, que regarder, à travers la croisée, les pavés de la grande route. Songez, d'ailleurs, que je parle pour moi plutôt que pour vous ; c'est un service que je vous demande, et non un plaisir que je crois vous faire. Nous avons encore pour une heure de route d'ici à Meulan, et encore faut-il l'employer à quelque chose.

Il y avait dans son langage tant de bonhomie et de laisser-aller, que je me repentis de mon fol amour-propre ; en ayant l'air de deviner son énigme, je lui avais ôté le plaisir de m'en

dire le mot, et je me reprochais cela comme un crime de lèze-compagnonage.

— Pardonnez-moi, monsieur, de vous avoir interrompu, et continuez, s'il vous plaît, votre récit. Que devint cette jeune fille? En quoi sa destinée se trouva-t-elle mêlée à la vôtre? Est-ce elle qui maintenant prend un intérêt si vif à votre santé, et qui, par l'entremise du conducteur, vous a témoigné une bienveillance si familière? Je vous assure que votre histoire m'intéresse au plus haut point, et qu'il n'y a pas de paysage au monde qui la vaille.

Je mentais, et pourtant j'étais heureux de mon mensonge. Il est quelquefois bien doux d'autoriser les faiblesses d'un brave homme, et de paraître sympathiser avec ses chimères. C'est pour cela, peut-être, que les vieillards aiment tant à jouer avec les enfans; en général, il n'y a que les sots pour prendre en dédain les misères du cœur; j'avais été sot tout

à l'heure, et je tenais à ne plus l'être.

Il reprit ainsi :

— Cette fille que vous avez faite vous-même si belle et si blonde, était mademoiselle de Malaquois; jamais je n'en avais entendu parler. Pendant sa vie, le vieux gentilhomme la tenait enfermée avec une opiniâtreté de tous les instans. De ce moment, je m'en occupai malgré moi; les grosses paysannes que j'avais tant fêtées autrefois ne me paraissaient plus aussi franchement jolies; au-delà de leurs charmes, j'apercevais des charmes plus doux et d'une nature plus délicate. Les mots me manquaient pour exprimer ce que je sentais; j'étais étourdi et presque ivre; jamais l'eau-de-vie n'avait produit sur moi cet effet-là.

Encore une fois je l'interrompis, et avec un grand sérieux :

— Oh! monsieur, prenez garde, je vais vous soupçonner d'être un littérateur déguisé,

ou, pour le moins, d'avoir lu un de nos livres en vogue. Vous vous livrez à l'analyse de vos sentimens avec une facilité véritablement merveilleuse, et aussi bien que le pourrait faire un jeune poète élevé à l'école allemande. Voulez-vous que j'achève votre pensée, et que je supplée aux mots qui vous manquent? Une révolution venait de s'opérer en vous! Le type de la beauté se révélait à vos yeux sous une nouvelle forme; l'amour se transfigurait, l'âme prenait la place des sens!

En m'écoutant, le brave homme joignit les mains d'un air d'étonnement plaintif et de résignation suppliante. Mon jargon l'épouvantait, et il me demandait grâce. A ce moment aussi, il me vint une révélation; c'est que j'étais absurde de parler à un nourrisseur de bestiaux comme à un faiseur de saynetes; l'idée était juste; seulement, pour mon honneur, elle aurait dû me venir plus tôt.

Lorsqu'il fut un peu remis de la stupeur où l'avait jeté mon discours cabalistique, il poussa un profond soupir, à la manière d'un homme qui sort d'un mauvais rêve. Au fait, mes transfigurations, mes types et toute ma fantasmagorie d'idéalisme analytique avaient très bien pu passer pour les figures fantastiques d'un cauchemar.

— Pendant quelque temps, continua-t-il, je cherchai vainement à voir mademoiselle de Malaquois; pendant le jour, je n'osais guère suivre mes penchans, dans la crainte d'éveiller les soupçons; mais, le soir, au clair de la lune, je rôdais autour de sa demeure comme un braconnier à l'affût; j'épiais le moindre son que le vent m'apportait, et je m'amusais à contempler, pendant des heures entières, la petite lumière qui brillait à la croisée de sa chambre. Me voyant si changé, les métayers des environs se moquaient de

moi, et les demoiselles me faisaient la nique d'un air de dédain. Je souffrais de tout cela, et n'en continuais pas moins mes promenades nocturnes. On a bien raison de dire, monsieur, qu'on est bête quand on est amoureux. Ne pouvant voir mademoiselle de Malaquois, je voulus au moins entendre parler d'elle; j'allai trouver le curé, qui, durant la vie du père, allait quelquefois lui faire la partie, et je lui contai mon cas d'un air si piteux, qu'il en eut compassion. Un jour, obsédé de mes instances, il m'emmena au château avec lui, et je vis mademoiselle de Malaquois pour la seconde fois.

Ici, mon homme fit encore une pause, et je le sentis prêt à se noyer de nouveau dans un déluge de détails intimes et de réminiscences amoureuses. Pour couper court à son récit, qui commençait à me paraître long, malgré mon parti pris de complaisance, je tirai de

ma poche une petite gourde en osier qui m'accompagne dans toutes mes excursions, et la lui présentant :

— Vous devez être fatigué, lui dis-je ; buvez ; ceci est un cordial qui vous ranimera.

Il but, et, un instant encore, il garda le silence.

— N'ayez pas peur, reprit-il avec un admirable bon sens ; cette fois, je ne veux pas vous décrire notre seconde entrevue, car, après tout, la seconde entrevue ressemble assez à la première. Le cœur vous bat, la main vous tremble : c'est toujours la même histoire ; on voudrait parler, et l'on ne sait que dire ; on voudrait rester, et pourtant on aspire à fuir.

Décidément, mon opinion était faite sur mon compagnon de voyage. Cet homme avait eu le tort d'avoir un peu plus d'imagination qu'il n'en faut. Ses idées avaient dû le jeter

dans un monde qui n'était pas fait pour lui. Son malheur, quel qu'il pût être, ne devait plus m'étonner.

La fin de son récit fut évidemment abrégée dans un but de bienveillance dont je lui sus gré.

— Après la visite d'introduction, dit-il, je retournai quelquefois au château, d'abord avec le curé, puis seul. Mademoiselle de Malaquois était bonne et me recevait bien; j'avais pour elle toutes sortes de reconnaissances, et elle les reconnaissait grandement en en profitant. Elle aimait à monter à cheval, et j'avais un petit bidet d'allure qui lui convenait à merveille. Bref, nous devînmes bientôt bons amis et presque familiers. Pendant son année de deuil, notre connaissance alla ainsi, devenant, de jour en jour, plus affectueuse. Un mois après l'expiration de son deuil, nous étions...

— Eh bien? lui dis-je, voyant qu'il s'arrêtait.

— Mariés, dit-il.

— Et nous voilà à Meulan, ajoutai-je en penchant ma tête à la fenêtre.

La diligence venait de s'arrêter à la poste.

III

On sait avec quelle précipitation les diligences relayent sur la route de Normandie. M. Blanchard avait donc à peine le temps d'éclaircir ses doutes devenus les miens. Il ne fut pas question, cette fois, du petit verre obligé qui avait formé et cimenté notre liaison. En remontant en voiture, il me pressa vivement la main, et me dit seulement ces mots :

— C'est elle ! je l'ai reconnue.

Je cherchais vainement à rattacher dans mon

esprit ce dénouement prévu au récit que je venais d'entendre. Il y avait, dans tout cela, une lacune que je ne pouvais combler.

— C'est mademoiselle de Malaquois, ajouta-t-il; c'est ma femme.

Restait à savoir comment le mari se trouvait près de sa femme sans le savoir; comment entre lui et elle s'était rompue cette communauté d'affection et d'intérêt, cette raison sociale qu'on nomme un ménage, et pourquoi madame Blanchard n'avait conservé de son mari qu'un souvenir d'ironie et de pitié. Je me rappelais plus que jamais la recommandation du conducteur : « Ne le faites pas tant boire; l'eau-de-vie lui fait mal. » Quoiqu'il essayât de dissimuler son émotion sous une apparence de tranquillité et de sang-froid, M. Blanchard était devenu pensif; il y avait là un mystère que l'imagination d'un avoué eût facilement débrouillé par un seul mot: «Séparation;» mais qui, pour moi,

peu habitué aux détours de la chicane, était véritablement impénétrable. Je ne m'expliquai pas qu'un homme et une femme, après avoir lié leurs destinées et dormi sous le même toit, pussent se rencontrer, par hasard, en voyage, sans se saluer même de la tête, ainsi que deux voyageurs emportés sur les rails d'un chemin de fer, qui se rencontrent à un point donné dans l'espace, et ont à peine le temps de se reconnaître en passant.

L'ancien éleveur de bestiaux tenait la tête enfoncée dans ses épaules, comme un homme absorbé dans ses pensées et ses souvenirs. Je n'osais pas l'interrompre, et ma curiosité avait fait place à une sorte d'intérêt affectueux qui me rendait discret et taciturne. Mon compagnon de route rompit encore le silence; peut-être ses premières confidences nécessitaient-elles un aveu franc et complet, peut-être était-il persuadé que mieux valait me livrer sa confession tout entière que me laisser sous le coup d'une réticence.

— Jeune homme, dit-il, pardonnez-moi d'être ému et de ne pouvoir cacher mon émotion. Voilà seize ans, aujourd'hui, que je ne l'ai vue; seize ans, et pourtant, elle est ma femme! Et vous, qui connaissez maintenant ma vie, vous devez savoir si je l'ai sincèrement aimée!

Pour écouter de pareilles explications, ma figure s'était faite grave et composée; j'avais pris l'expression d'attention religieuse qui conviendrait à un magistrat ou à un prêtre. J'entrevoyais quelques-unes de ces grandes catastrophes conjugales qui défrayent la presse, et servent d'appât à la curiosité des lecteurs.

—Monsieur, lui dis-je, jusqu'à présent, vous ne me connaissez que sous des rapports assez légers, et je ne voudrais pas que vous compromissiez pour moi un secret qui paraît sérieux. Restez-en-là, s'il vous plaît, de vos confidences; je vous remercie de ce que vous m'avez dit, et ne désire pas apprendre ce que

vous auriez encore à me dire. Notre liaison n'est, après tout, qu'une liaison de voyage, qui doit finir à notre arrivée; et, pour supporter le fardeau d'un secret tel que paraît le vôtre, il faudrait une amitié plus éprouvée que la mienne.

J'étais très satisfait de cette précaution oratoire qui mettait ma délicatesse à l'abri. Mais au fond, je n'en désirais pas moins que monsieur Blanchard continuât son récit. Mon désir fut pleinement satisfait.

— Monsieur, me dit-il, je soupçonne que vous vous faites une fausse idée des choses; il n'y a ici ni mystère, ni catastrophe ; mon histoire est toute simple, et je pourrais presque vous la dire en deux mots : seulement, si je ne vous ennuie pas trop, vous me permettrez d'évoquer devant vous tous mes souvenirs, et de m'en rappeler les détails. Mademoiselle de Malaquois était sans fortune, mais elle avait

gardé quelque chose de la raideur et de la fierté de son père. Si elle m'avait épousé, ce n'était pas par amour. Il n'était guère possible qu'une jeune fille bien élevée, quoique dans la retraite, s'éprît tout à coup d'un homme qui avait passé toute sa vie au milieu d'un d'un monde grossier et sans éducation : c'était le curé, dont je vous ai parlé, qui l'avait décidée à m'accepter pour mari ; il lui avait représenté qu'elle était pauvre et qu'elle ne pouvait espérer d'obtenir naturellement et par elle-même la position qui lui était due. Sans doute, il lui parla aussi de ma bonté bien connue, de ma complaisance et de mon amour, qui, certes, ne pouvait être douteux. Quoiqu'élevée jusque-là dans la gêne, mademoiselle de Malaquois, ma femme, si vous le voulez, avait des goûts de grande dame ; son père lui avait répété tant de fois qu'elle descendait d'une race illustre,

et que son sang était le sang d'une noble famille, que ses idées d'orgueil lui étaient montées à la tête; elle eût rougi de se compromettre en des occupations laborieuses et des soins domestiques. A la maison, elle commandait volontiers, mais rien de plus; et, quand, par hasard, il m'arrivait de lui parler de mes spéculations commerciales et de mes chances de gain ou de perte, elle hochait ironiquement la tête, et me tournait le dos sans en attendre davantage. Un jour que, poussé par un mauvais génie, je revenais plus obstinément que de coutume sur ce sujet :

— Allons, monsieur, me dit-elle, je vois bien qu'il faudra joindre une tête de bœuf aux armoiries que m'a laissées mon père.

Je devins rouge de dépit. Jamais je n'avais senti si cruellement les dangers d'une mésalliance, et je pensais, malgré moi, que les armoiries de son père eussent bien pu se rouil-

ler, si je n'avais pas mis mes sacoches d'argent à sa disposition pour les revernir. De ce moment, la guerre fut déclarée entre nous, guerre sourde et comprimée, qui ne se trahissait que rarement par des éclats, mais qui n'en creusait pas moins sous mes pieds l'abîme qui, tôt ou tard, devait engloutir mon bonheur. Ma femme me parlait avec douceur et sans emportement; mais, au fond de cette douceur, il y avait quelque chose de sec et d'impérieux, comme la parole d'un seigneur à son vassal. En ayant l'air de me soumettre sa volonté, elle m'imposait la sienne; en priant, elle commandait. J'étais moins son mari que son premier domestique. Quand, par hasard, je résistais à ses ordres, au lieu de se mettre en colère comme je l'eusse espéré, elle se renfermait dans une indifférence parfaite, et se contentait de sourire d'un air de dédain qui m'affligeait plus que les plus cruelles in-

jures. Jamais elle n'avait avec moi de ces épanchemens qui maintiennent l'harmonie dans un ménage. Elle se tenait, pour ainsi dire, à distance, et ne me permettait dans aucun cas de franchir les limites que sa fierté avait placées entre nous.

Lorsque je recevais à ma table quelques-uns de mes anciens amis, les métayers voisins, elle leur faisait un accueil poli, mais glacé. Rien ne manquait au dîner qui leur était servi, mais il y avait en tout un air guindé, une allure peu naturelle qui me contrariaient vivement. Quand venait la fin du dîner, et que la gaîté commençait à prendre son essor, ma femme se levait, et faisant aux convives une révérence bien calculée, disparaissait pour ne plus revenir. Le soir, quand mes amis étaient partis, et que je me trouvais seul avec elle, elle ne me faisait ni objection, ni reproche ; seulement, sa figure était plus froide qu'à l'ordinaire, et,

quand je voulais l'embrasser, elle me disait :

— Vous sentez le vin, monsieur !

Tous ces détails ne sont que des misères sans doute ; mais en ménage, on n'est malheureux que par les détails.

Les grands événemens, qui bouleversent d'un coup toute une existence, n'arrivent que dans les romans. Mais les petites tracasseries, les tourmens de chaque instant, les coups d'épingles conjugaux, voilà ce qui fait les trois quarts des mauvais ménages ; mieux vaudrait un bon coup de canif une fois pour toutes.

La froideur et le dédain de ma femme augmentèrent peu à peu ; elle ne me parla bientôt plus que par monosyllabes et du bout des lèvres. Elle fit si bien, que ma maison me devint insupportable, et tous les soirs je la quittais pour aller me désennuyer au cabaret.

Un an après mon mariage, ma femme me donna une petite fille. Et soit caprice, soit

qu'elle crût par là avoir un nouveau titre à mon obéissance, de dédaigneuse qu'elle était, elle devint exigeante et activement tracassière. Ce n'était plus assez de me reprocher, par son silence, mes goûts et mon humeur, elle entra en opposition directe avec moi, ou, pour parler son langage, elle entreprit mon éducation. Mes actions les plus indifférentes, elle les censurait toujours avec hauteur, quelquefois avec violence. Quand je saluais, elle me reprenait pour me montrer comment on doit saluer dans la bonne compagnie. Si je mettais mes coudes sur la table, c'était une querelle interminable, et tout ceci, monsieur, est à la lettre, je n'exagère rien. Il est probable, au contraire, que je laisse échapper certains détails si minutieux, que les mots me manqueraient maintenant pour les reproduire. Vous concevrez qu'un pareil intérieur ne devait guère me plaire; aussi, comme je veux avouer franchement mes

torts, je dois vous dire que je m'absentais beaucoup plus souvent que mes affaires ne l'exigaient.

Voici surtout quelle était la principale raison de ces absences : avant mon mariage, j'avais pris l'habitude de fumer ; dans les premiers temps, je craignis d'indisposer ma femme, et je m'en abstins ; mais peu à peu, comme le besoin de distractions se faisait de plus en plus sentir, je repris mon ancienne habitude. Et, un soir, après dîner, je tirai tranquillement de ma poche une pipe en terre, vieux souvenir de ma vie de garçon. Ma femme, comme il était juste, fit la moue. Il eût fallu se disputer ; j'aimai mieux céder le terrain, et je m'en allai. Depuis ce temps-là, quand j'avais envie de fumer, j'allais dans la prairie, je m'asseyais sous un pommier ; et là, seul, loin de ma femme, je regardais avec délices les bouffées de tabac s'envoler librement vers le ciel.

J'avais encore une autre habitude : après dîner, boire la goutte était une nécessité pour moi ; j'avais même toujours dans ma cave un petit baril de cognac, que j'entretenais soigneusement, et que je vidais en moins de six mois avec l'aide de quelques amis. Ma femme allégua que l'odeur de l'eau-de-vie (c'était cependant du cognac première qualité) lui attaquait les nerfs, et je fus obligé d'aller, tous les soirs, au cabaret, boire de l'eau-de-vie de cidre qui me faisait mal.

Une pareille vie n'était pas tenable ; et, sans ma petite fille, qui grandissait et me retenait encore à la maison, je l'aurais quittée bien plus tôt que je ne l'ai fait. Mais, malgré cette considération, le dénouement était inévitable, et devenait plus imminent de jour en jour. La lutte, long-temps contenue, se produisait, à des intervalles rapprochés, par un échange de paroles aigres-douces et de répar-

ties malveillantes ; mes amis les moins clairvoyans s'apercevaient de mes tiraillemens intérieurs, et ceux qui ne s'en affligeaient pas s'en moquaient. Dans les réunions, au marché, on faisait toute espèce de plaisanterie sur mon compte, et j'entendis une fois une femme dire à mon oreille :

— Ce pauvre Blanchard, c'est lui qui porte la cornette, et sa femme porte la culotte.

Cela ne pouvait pas durer ainsi ; ma position devenait intolérable. Un dimanche, que j'avais bu plus que de coutume, et que les plaisanteries de mes camarades m'avaient monté la tête, je rentrai au logis avec la détermination bien arrêtée de secouer le joug qui m'était imposé, et de reprendre mon indépendance. Bien des fois déjà j'avais formé une semblable résolution, mais toujours ma volonté avait échoué devant le sang-froid de ma femme, qu'après tout j'aimais encore comme aux premiers jours de

notre union. Elle était assise à une petite table à ouvrage, et occupée à broder; quand j'entrai, elle ne leva même pas la tête, et un accueil aussi glacial me parut offensant :

— Anna, lui dis-je, vous auriez mieux fait de vous coucher sans m'attendre! Aussi bien, je prétends, désormais, rentrer à mes heures, ne donner à personne le droit de contrôle sur ma conduite.

Elle leva les yeux sur moi d'un air étonné, à la façon d'un roi absolu, réveillé au milieu de ses plus beaux songes par une première tentative de révolte. Elle ne comprenait pas qu'un homme qui s'était montré jusque-là si obéissant et si flexible, osât, pour la première fois, la regarder en face et s'exposer à sa colère. Aussi ne répondit-elle pas. Peut-être espérait-elle que cette tentative d'insurrection se briserait comme les autres contre son rempart d'indifférence et de fermeté négative. Il

n'en fut pas ainsi. Son sang-froid irritait d'autant plus ma colère, que j'aurais mieux aimé une riposte vive qu'un silence dédaigneux et une attitude insolemment tranquille.

— Entendez-vous? madame, repris-je avec une fureur qui se contenait mal ; je veux être maître de mes actions, rentrer et sortir à l'heure qui me plaira ! boire quand j'ai soif, jouer quand je veux ! Si vous trouvez que mon haleine sente l'eau-de-vie, je renoncerai à vous embrasser ; mais, avant tout, il me faut ma liberté : il ne sera pas dit que Pierre Blanchard est un mari comme l'on en voit tant, et les bonnes femmes du pays ne riront pas plus long-temps à mes dépens.

Elle me regarda de nouveau avec un sourire, et me dit :

— Vous êtes malade, monsieur.

Cette réponse me mit hors de moi-même ; j'étais confus de me voir traiter avec une pa-

reille légèreté, et comme un enfant mutin qui s'avise de transgresser les ordres de son professeur, elle continua :

— Ne voyez-vous donc pas, monsieur, que tous mes conseils et toutes mes actions sont dans vos intérêts ; le tabac que vous fumez, et les mauvaises liqueurs que vous buvez au cabaret, vous troublent la tête et ruinent votre santé! Dans votre état naturel, vous êtes doux, bon, honnête, et vous ne vous permettriez pas de parler d'un ton aussi inconvenant à une femme.....

— Qui est la mienne! m'écriai-je en l'interrompant, que j'ai enrichie et élevée jusqu'à moi.

La réponse était un peu brutale, j'en conviens; mais, si vous connaissiez ma femme, vous en seriez moins étonné. Sans rien dire, elle avait l'air si insultant et si supérieur! sa figure exprimait si bien la pitié! ses gestes

avaient quelque chose de si élégamment moqueur, sa personne, enfin, était si bien faite pour agacer les nerfs, qu'un homme comme moi ne pouvait pas y tenir.

— Il ne vous manquait plus, monsieur, me dit-elle avec son sang-froid ordinaire, que de me reprocher ma pauvreté, et la fortune que vous m'avez faite ; ceci me donne la mesure exacte de votre délicatesse, et je n'attendais pas moins de vous.

Cette observation, au lieu de me faire rentrer en moi-même, troubla ma raison. Je m'avançai violemment vers elle, et je crois, Dieu me pardonne, que je la frappai. Sans doute, monsieur, c'est une lâcheté de frapper une femme faible et sans défense ; mais, si vous vous mariez un jour, peut-être vous apprendrez alors comment le calme ironique d'une femme pèut vous pousser aux dernières violences, et qu'il vaut mieux être écrasé par

une main de fer qu'égratigné par un ongle rose et poli.

Elle ne me répondit pas, et demeura tranquille comme avant. Je me retirai dans ma chambre, et je m'y renfermai ; elle n'essaya pas de m'y relancer. Le lendemain, quand je m'éveillai, j'avais la tête lourde et le cerveau embarrassé ; la scène de la veille se représentait à mon esprit comme un songe à moitié effacé. La vue de ma femme me rejeta dans la réalité. Elle était occupée, dans la salle à manger, à remplir une malle de ses effets ; en me voyant, elle ne montra ni émotion, ni colère. Pour moi, je ressentais de la honte et presque du remords.

— Que faites-vous ? lui demandai-je après un instant d'hésitation ; pourquoi ces apprêts, cette malle ? voulez-vous voyager ? et où allez-vous ?

— Où je vais, dit-elle, je ne le sais pas

encore ; tout ce que je sais, c'est que je quitte cette maison, et que je renonce à la communauté de cette fortune dont vous êtes si fier.

Sa voix était plus émue et plus douce que de coutume. Son émotion me gagna ; je sentais des larmes couler dans mes yeux, et je m'efforçais de les cacher entre mes doigts.

— Est-ce un parti pris? une résolution définitivement arrêtée?

— Rien au monde ne me fera changer d'avis.

A cela, il n'y avait rien à répondre. D'ailleurs, je connaissais assez ma femme pour savoir que ses idées ne changeaient pas facilement, et qu'une fois sa résolution prise, elle la mettrait à exécution.

— Et vous comptez sans doute emmener avec vous notre enfant?

— Si c'était un garçon, je vous le laisserais ;

mais, comme c'est une fille, elle appartient à sa mère.

Cela était juste, et je sentis au cœur comme un coup de marteau qui m'étourdit. Mes larmes, que j'avais renfoncées, sortirent avec violence, et les sentimens tendres que j'avais refoulés se firent jour tous à la fois. Voir partir sa femme, son enfant, et rester seul dans une maison long-temps habitée par des êtres chéris, c'est là une triste nécessité, et qui brisait mon âme. Il se fit un moment de silence, pendant lequel j'essayai de mettre de l'ordre dans mes idées, et de trouver un moyen de conciliation. Il ne s'en présenta pas. Je pris alors un parti désespéré.

— Madame, lui dis-je, vous ne partirez pas.

Elle releva la tête d'un air de dignité blessée.

— Voulez-vous, dit-elle, m'ôter aussi la liberté de l'exil?

— Vous me comprenez mal. Cette maison

est la vôtre et celle de mon enfant. Restez-y donc : c'est moi qui partirai.

Je n'ai jamais su si mes paroles avaient fait sur elle un effet d'attendrissement, mais rien ne parut sur sa figure : elle demeura insensible et froide. En un instant, j'eus fait tous mes paquets ; je repris ma valise de garçon, qui tant de fois m'avait suivi à de joyeuses parties, et j'ordonnai au domestique de seller mon bidet. Quand ce fut fait, je retournai auprès de ma femme, dans la salle à manger, et, du ton le plus calme que je pus prendre :

— Madame, lui dis-je, je viens vous faire mes adieux.

Elle ne me demanda pas où j'allais. Je restais devant elle, promenant des regards inquiets autour de moi, et hésitant à partir. A la fin, je me décidai.

— Avant de m'exiler, me sera-t-il permis d'embrasser mon enfant ?

Elle se leva sans mot dire, et revint, quelques instans après, tenant dans ses bras une petite fille rose et blonde, qui détourna la tête en me voyant, comme si ma figure lui eût fait peur. Je l'embrassai précipitamment, et je partis.

Mon compagnon de voyage s'arrêta après ces mots. J'étais presque honteux de l'intérêt que j'avais pris à son histoire, et je m'étonnais, moi, vieilli dans les émotions du théâtre et de la littérature, de me sentir si profondément touché pour une simple histoire de séparation conjugale, qu'un clerc d'avoué n'eût pas trouvée assez compliquée pour en faire une requête en vingt rôles. Je crus cependant qu'il était de mon devoir de répondre par quelques paroles, si insignifiantes qu'elles pussent être, à la confiance sans bornes qu'on venait de m'accorder. Pierre Blanchard ne m'en donna pas le temps.

— Voilà seize ans, reprit-il, que ces événemens se sont passés, et, depuis seize ans, je n'ai pas revu, une seule fois, ma femme. Ma fille s'est faite grande, et, depuis le baiser d'adieu que je lui ai donné, je ne l'ai jamais embrassée. Tenez, monsieur, je me croyais bien fort et bien sûr de moi-même; mais tout à l'heure, quand, à travers les carreaux du coupé, j'ai vu se dessiner vaguement deux figures de femmes, quand je me suis dit que de ces deux-là une est ma fille, ma fille qui ne connaît pas son père, et qui ne soupçonne pas que, dans ce moment, elle n'est séparée de lui que par une mince cloison de bois, oh! alors, j'ai senti une insurmontable tristesse et un dégoût profond de la vie! Avant de mourir, monsieur, je voudrais encore une fois l'embrasser.

Le brave homme, en parlant, cachait sa figure dans ses mains; et, à travers ses doigts

écartés, je voyais briller une larme. J'essayai des consolations banales, que la rhétorique met à la disposition de tous ceux qui ont des douleurs à consoler. Il ne fallait pas s'abandonner au désespoir; peut-être lui serait-il donné de voir sa fille à loisir, et de reprendre sur elle ses droits de père!

Pour toute réponse, il baissa la tête d'un air de découragement, et dit :

— Ma femme ne le souffrira jamais!

Que répondre à une pareille fin de non-recevoir? Le silence était la seule ressource qui me restât; je pris le parti de garder le silence.

Lorsque nous arrivâmes à Mantes, il descendit précipitamment de voiture, et je le vis qui s'approchait furtivement du coupé, comme pour saisir à la dérobée un trait fugitif de cette fille tant regrettée.

— Allons, lui dis-je en lui prenant le bras,

pas d'enfantillage. Avez-vous oublié cette consolatrice des affligés que vous me vantiez au commencement de la route? Venez avec moi, et buvons à l'oubli de vos douleurs.

Il se laissa faire, et je le conduisis à l'hôtel du Grand-Cerf; mais sa bonne humeur était passée sans retour. Et ce fut avec un dégoût marqué qu'il porta à ses lèvres le petit-verre que je lui présentai. Son courage était à bout; à la vue de sa fille, son échauffement factice s'était dissipé. Il me regarda quelque temps en silence d'un air d'hésitation et de crainte. A la fin, me prenant la main :

— Monsieur, me dit-il, vous êtes bon, et je suis sûr que vous compâtissez à ma douleur. Voulez-vous me rendre un service?

— Volontiers.

— Mais peut-être ce que j'ai à vous demander vous paraîtra-t-il bien bizarre, bien ridicule! peut-être reculerez-vous devant une

mission qui, à mes yeux même, paraît puérile et pénible à la fois.

Le brave homme avait dit cela d'un ton d'humilité profonde, et comme un écolier qui tremble à l'idée d'avouer ses fautes à un professeur sévère.

— Parlez toujours, lui dis-je en serrant sa main qui tenait la mienne. Tout ce qu'il est possible de faire, je le ferai, et la crainte du ridicule ne m'arrêtera pas.

— Oseriez-vous, dit-il en hésitant, aller demander pour moi la permission d'embrasser ma fille? Personne ne nous verra, je ne la compromettrai pas.

Au fait, et comme il m'en avait prévenu, la proposition était assez bizarre. Un moment, je fus retenu par cette fausse honte qu'on nomme le respect humain; mais je dois le dire à ma louange, cette mauvaise retenue fut de courte durée. J'allai droit au coupé et

m'en fis ouvrir la portière avec assurance. La plus âgée des deux dames fit, à mon aspect, un mouvement de surprise et presque de crainte ; c'était, autant que j'en pus juger à la clarté douteuse du réverbère, une femme maigre et pâle ; sa figure évidée projetait en avant l'ombre des pommettes, et ses yeux apparaissaient à peine sous la double saillie du front.

— Madame, lui dis-je, je suis chargé, de la part d'un père, de vous demander l'autorisation d'embrasser sa fille.

A ces mots la jeune personne assise à côté de sa mère, et qui jusque-là m'avait regardé d'un air d'indifférence mélancolique, secoua légèrement la tête en signe de surprise.

— Nous verrons cela à Bonnières, dit madame Blanchard.

Ma mission était remplie, et je me retirai.

A Bonnières, la porte du coupé s'ouvrit, et

une jeune fille, enveloppée dans un manteau, en sortit. Pierre Blanchard se glissa auprès d'elle, et disparut un instant dans l'ombre de la route. Quand il revint à moi, ses yeux étaient humides, il avait pleuré.

— Eh bien? lui dis-je.

— Merci, me répondit-il ; je ne mourrai pas sans l'avoir embrassée encore une fois.

Le reste du voyage se passa sans événement. Quand on s'arrêta à Lisieux pour déjeuner, Pierre Blanchard me dit qu'il n'irait pas plus loin, qu'il était forcé de prendre une autre route; je crus le comprendre, et je le plaignis. En nous quittant, il me saisit encore la main avec effusion.

— Adieu, me dit-il; vous êtes un brave jeune homme.

JOACHIM.

I

L'armée française était à Smolensk. A la suite d'une série de combats glorieux, l'étendard français s'était présenté devant cette ville, lorsque les généraux russes Barklay de Tolli et Bragation le croyaient encore sur la rive droite du Borysthène ; en vain, à la nouvelle de cette marche, aussi rapide qu'imprévue, ils avaient fait avancer leurs corps d'armée pour défendre Smolensk menacé : la valeur française effrayait tout, soldats et habitans. Malgré une

défense vigoureuse, les faubourgs de Smolensk furent enlevés en un instant; les canonniers russes égorgés sur leurs pièces, et la ville enfin, mitraillée de toutes parts, fut obligée de se rendre après une inutile résistance.

Au spectacle effrayant d'une lutte acharnée avait succédé, dans la ville, cet enivrement d'une part, cet abattement de l'autre qui suivent toujours une prise d'assaut. Pendant que les Russes se cachaient dans leurs habitations, et renfonçaient au fond de leurs cœurs des imprécations et des menaces, les Français se laissaient aller, avec leur insouciance ordinaire, au bonheur du repos après la fatigue, de la victoire après le combat. Sur toutes les places, dans toutes les rues, vous eussiez vu des bandes de soldats, polissant leurs armes en chantant, apprêtant leurs buffleteries, réparant comme des petits-maîtres le désordre

de leur toilette, contemplant dans les eaux du Borysthène leurs visages hâlés et leurs moustaches poudreuses. Tout le mouvement et toute la vie de Smolensk était en dehors. Sur le seuil des maisons, sauf quelques auberges tenues par des juifs, sorte de gens qui ne voient dans les péripéties de la guerre que de l'argent à placer à gros intérêts, à peine s'il apparaissait de temps en temps quelque femme curieuse qui regardait obliquement tous ces costumes si divers, écoutait avec effroi tout ce bruit de trompettes et d'armes retentissantes, de chevaux piaffans, de fanfares, de cris de victoire et de joie. Parmi cette foule de soldats jeunes et vieux, qui étaient entrés à Smolensk à la suite de Ney, de Davoust, de Poniatowski, de Murat, de Napoléon enfin, peut-être n'en était-il pas un qui songeât à autre chose qu'à un avenir infaillible de victoire, tant la confiance

en Napoléon était aveugle, tant on croyait à son étoile, tant les prodiges du passé garantissaient les prodiges de l'avenir! A Smolensk, on ne prévoyait pas encore un ennemi plus cruel que Barklay de Tolli, Bagration et Kutusow. A travers les lourds nuages du ciel russe perçaient de temps en temps quelques pâles rayons de soleil qui réchauffaient nos soldats, et les faisaient songer au soleil de France; la terre n'était point encore cachée sous un manteau de neige et de frimas; les fleuves coulaient librement, les pins étaient verts, et l'empereur, l'œil tourné en avant, avait déjà désigné du doigt la ville sainte des Russes, Moscou.

Que si quelque nécromancien juif, profondément instruit dans les sciences cabalistiques par la lecture assidue du Thalmud, fût venu dire à ces soldats enthousiastes : « Ce pays où » vous entrez maintenant victorieux et avides

» de gloire, vous le traverserez dans trois » mois, mornes, abattus, sans habits et sans » pain; vous, qui vous proclamez les vain- » queurs de la terre, la neige et le froid vous » vaincront, et des trois cent vingt-cinq mille » hommes qui ont franchi la Bérésina, trente » mille à peine la franchiront au retour, entre » une double barrière de glaces et de cada- » vres. » Certes, à celui qui aurait parlé ainsi, nos soldats auraient fait un mauvais parti, s'ils ne s'étaient contentés de rire. Et comment croire que le ciel pût être en désaccord avec l'empereur, et se permît de contrarier ses projets? les Français d'ailleurs n'avaient-ils pas triomphé sous tous les cieux, dans tous les climats? A Moscou même, Napoléon devait retrouver son soleil d'Austerlitz.

La campagne de Russie s'était ouverte sous les auspices les plus favorables; l'armée française avait marché avec une rapidité qui tenait du

prodige; pendant que Napoléon entrait à Smolensk, Oudinot battait le corps d'armée du général russe Witgenstein, et lui tuait 40 mille hommes en trois jours ; rien ne pouvait s'opposer à la marche triomphale de nos troupes, et la prise de Smolensk avait porté au comble l'enthousiasme ordinaire des soldats français. Sauf quelques excès, suite inséparable d'un mouvement belliqueux, les habitans de Smolensk n'avaient pas à se plaindre de la cruauté de leurs vainqueurs ; les maisons, pour la plupart, avaient été épargnées. On entourait d'un respect religieux les temples et les popes, ministres du culte religieux russe. L'empereur enfin faisait soigner également, et avec le même zèle, les blessés russes qu'on avait trouvés dans les hôpitaux, et les blessés français qu'on y transportait à chaque instant.

La nuit s'abaissait sur la ville, et envelop-

pait de ses nuages les murailles épaisses de dix-huit pieds qui en formaient l'enceinte, et les grosses tours placées de distance en distance qui en défendaient les abords. Un long roulement de tambours avait donné le premier signal de la retraite, et de temps en temps, sur le fond uniforme de la mesure, se détachaient les sons aigus de la trompette et les accens du clairon. La ville se faisait calme; et n'eût été le cliquetis des armes, qui se mêlait de temps en temps comme une rumeur lointaine aux bruissemens prolongés du vent et au murmure des flots, vous n'auriez pas dit que l'armée française avait envahi le matin la ville russe; Smolensk s'endormait, comme à l'ordinaire, à l'heure du couvre-feu. Oh! si, pendant cette soirée calme, l'empereur parcourut les rues de la ville nouvellement conquise, que de pensées ne durent pas assaillir son esprit à la vue d'un camp tout entier enseveli dans le

repos, d'une armée française dormant d'un profond sommeil à six cents lieues de la patrie. Sur les deux rives du Borysthène, étaient étendus pêle-mêle, avec leurs chevaux, des régimens entiers de cavalerie; appendus aux troncs de quelques maigres sapins du nord, les casques et les cuirasses projetaient par place de faibles clartés, et, à chaque effort de la brise, semblaient rendre un son plaintif. Ici, c'étaient les grenadiers à cheval que Napoléon distinguait tant dans les jours de bataille; là, les lanciers polonais avec leurs plumets flottans; plus loin, les guides qui, plus d'une fois, avaient accompagné Murat dans ses aventureuses excursions; et tous ces hommes reposaient paisiblement, sans souvenir de la veille, sans souci du lendemain, entre une bataille à peine finie, et une bataille prête à recommencer. Quel spectacle, mon Dieu, que celui-là! spectacle glorieux ou affligeant;

qui pourrait décider cela? Hélas! et nous aussi, nous avons vu les troupes étrangères campées sur notre sol natal! Aux portes de Paris, nous avons vu une armée entière de Prussiens, d'Allemands et de Russes, dormir aussi paisiblement sur les rives de la Seine, que les Français avaient dormi autrefois sur les rives du Borysthène et de la Dwina. Chances de la guerre! hasards des batailles! les vainqueurs d'hier seront les vaincus de demain; aujourd'hui, c'est Paris qui déborde sur Moscou; plus tard, Moscou débordera sur Paris.

Il était dix heures du soir; c'était l'heure où les officiers, toujours moins fatigués ou plus âpres au plaisir que les soldats, aiment à prolonger la veille et à porter leurs regards en arrière comme pour marquer l'espace qui sépare les jours évanouis des jours à venir, et où les jeunes gens, novices encore dans le

métier de la guerre, recueillent de la bouche de leurs vieux compagnons d'armes ces longs récits des luttes passées et des triomphes fabuleux; c'était l'heure où toute cette jeunesse de Paris, dépaysée sous un ciel étranger, se plaisait en temps de guerre à s'entretenir des douceurs de la patrie, des charmes enivrans de la gloire, et de ces mille choses si chères au cœur de l'homme, l'honneur, l'amour, le plaisir. Dans une auberge située à une centaine de pas du Borysthène, une lumière, tamisée à travers les carreaux jaunis d'un jour de souffrance pratiqué au-dessus d'une porte en chêne massif, attestait que le repos n'avait pas encore pénétré dans cette demeure, et que là, au moins, quelques Français préféraient les douceurs d'une veille animée et remplie au bonheur négatif d'un sommeil lourd et oublieux; de temps en temps, sur l'espèce de panneau éclairé qui se détachait seul au milieu

de l'obscurité, ondulaient des ombres mobiles, semblables à ces ombres magiques qu'évoque à nos yeux la chambre obscure d'un panorama; de temps en temps aussi des exclamations aiguës s'échappaient par bouffées, et accentuaient plus distinctement le murmure confus qui se faisait entendre dans l'auberge; c'étaient des rires, des cris joyeux, des interpellations directes, et parfois le frémissement d'un sabre traînant sur un parquet de dalles ou de granit. Que si la porte se fût tout d'un coup ouverte, l'œil eût été frappé et comme ébloui à la vue des brillans uniformes qui projetaient leurs reflets chatoyans sur le fond brun de la salle d'auberge, et faisaient courir sur chaque pilier enfumé des myriades d'étincelles; autour d'une table fermée de quatre ais de sapin vermoulu, et éclairée par deux ou trois maigres chandelles, se pressaient douze officiers de hussards, jeunes et mâles

figures pour la plupart, que les fatigues de la guerre, plus que les ravages du temps, avaient déjà hâlées; c'étaient des jeunes gens vigoureux et alertes, aussi intrépides au combat, qu'amoureux du plaisir, et affectant volontiers ces manières demi-théâtrales, demi-chevaleresques que le roi de Naples avait mises à la mode. Leur costume se prêtait d'ailleurs singulièrement à cette prédisposition quelque peu fanfaronne; avec leurs pantalons collans rouges, qui dessinaient exactement les formes de la jambe, et leurs bottes taillées en cœur au-dessus du genou, avec leurs dolmans chamarrés d'argent qui reluisaient au soleil, et leurs pelisses légères voltigeant au vent comme la crinière d'un cheval lancé au galop, avec tout cela, dis-je, quand on les voyait le matin défiler la parade par une belle journée, tous les regards se portaient sur eux, on admirait tant de grâce, tant de jeunesse, tant de beauté,

tant d'éclat, et les femmes les suivaient encore de l'œil après que leurs chevaux s'étaient perdus dans un nuage de poussière. O vous, qui êtes nés avant l'époque impériale, et avez assisté aux solennités militaires qui en ont marqué les différentes périodes, comme autant de jalons lumineux, sans doute il vous souvient d'avoir rencontré quelqu'un de ces jeunes gens tout fiers de porter un uniforme brillant, et d'avoir fait une première campagne ; sans doute vous vous rappelez avec quel ton d'enthousiasme chacun d'eux, aux différentes questions qui lui étaient adressées, répondait par ce mot solennel : hussard de la garde ! C'est que la gloire de l'empereur rejaillissait sur toute son armée, ou plutôt, c'est que chaque rayon de ce corps éclatant qu'on a nommé l'empire, formait en se réunissant, un immense faisceau de lumières qui entourait la tête de l'empereur comme d'une auréole d'immortalité.

Au milieu de la table occupée par les officiers se dressaient trois ou quatre pots d'étain remplis d'une liqueur capiteuse, composée à l'aide du jus contenu dans l'écorce des jeunes bouleaux; boisson âcre et fermentée où les Russes cherchent un réconfortant contre la froide température de leur pays, liqueur de fer pour des hommes de fer. Adossé contre un des piliers qui soutenaient le plafond, un vieux juif se tenait immobile et raide comme un contraste frappant, comme une de ces figures obscures que Rembrandt relègue dans les angles de ses tableaux; sur son front ridé et jauni tombaient des cheveux en désordre, qui se confondaient presque avec les poils hérissés d'une longue barbe descendant jusqu'à la ceinture. Au milieu de cette jeunesse si enthousiaste et si désintéressée, on l'eût pris pour le représentant de l'égoïsme étroit et sec, de l'intérêt sordide et vénal;

plus loin, attentif aux moindres ordres des officiers, courait de côté et d'autre une jeune fille à la peau blanche et mate, qu'à son costume il était facile de reconnaître pour une paysanne livonienne ; pauvre fille habituée à souffrir les insolens caprices des paysans russes, et qui, d'un air mêlé d'admiration et de terreur, contemplait l'étrange et brillant spectacle offert à sa vue.

— A boire ! crièrent en ce moment deux ou trois voix enrouées par la chaleur et la poudre ; oh ! hé ! la fille, les pots sont vides.

En même temps, secoués par des mains vigoureuses, les pots d'étain faisaient trembler sous leur choc la table et les vitres de la demeure. Le vieux ne bougea pas ; seulement, un clin d'œil presque imperceptible attesta la part directe qu'il prenait à cette scène ; la servante d'auberge s'empressa d'en-

lever les pots vides et d'en rapporter de nouveaux.

Tous les officiers qui composaient cette réunion nocturne n'avaient encore que des grades subalternes. Quelques capitaines en formaient l'élite.

— Pouah ! dit un jeune lieutenant imberbe, qui peut-être avait quitté pour la première fois les délices de la capitale pour suivre les aigles infatigables de l'empire, la détestable eau-de-vie que voilà ! quoi ! pas seulement un verre de Cognac dans ce pays de malheur?

Les auditeurs accueillirent cette boutade par un éclat de rire universel.

— Fais bien attention, mon petit, observa l'un d'eux, que deux années de plus, c'est-à-dire deux campagnes avaient vieilli et formé, fais attention que nous ne sommes pas ici au café de Foi ou à Frascati, mais à Smolensk!

et cette eau-de-vie de bouleau, toute mauvaise qu'elle est, vaut encore mieux que du givre ou de la neige fondue.

— Ou que les oranges gâtées que nous mangions en Espagne, repartit un autre.

— Ou que l'eau limoneuse du Nil, dit un troisième, que nous étions forcés de boire quand les chameaux eux-mêmes n'en voulaient pas.

Celui qui avait fait cette dernière observation était un homme d'environ quarante ans, qui en paraissait bien cinquante, tant sa figure était brunie, et pour ainsi dire lézardée par de nombreuses cicatrices. La conversation dura quelque temps ainsi ; on parla à peu près de tous les pays et de tous les climats, de l'est à l'ouest, du nord au sud. On cita des noms de bataille comme font les soldats d'ordinaire, Wagram, Austerlitz, Iéna, les Pyramides ; on s'occupa beaucoup du passé, peu du présent,

point de l'avenir. Admirable philosophie rétrospective, qui sait d'instinct combien le lendemain d'un militaire est chose incertaine, et ne compte jamais comme stable que l'heure écoulée!

Au milieu de ces propos décousus, où la mémoire et le cœur ont plus de part que l'imagination et la raison, un seul homme gardait le silence. Sa figure, belle et régulière, coupée au-dessus du nez par la ligne noire que formait une épaisse moustache, semblait empreinte d'une préoccupation involontaire; ses grands yeux noirs, bien fendus vers les angles, conservaient cette sorte de fixité qui participe à la fois de l'insouciance et de l'extase, de la réflexion et de l'oubli. Une jeunesse ardente et vigoureuse se reproduisait dans tous ses traits; son front était élevé et lisse, quoiqu'un peu bazané; son nez aquilin traçait une ligne correcte entre deux joues

légèrement caves ; sa bouche enfin avait cette expression de hauteur dédaigneuse qu'on remarque assez habituellement dans les hommes rompus de bonne heure au commandement. Le capitaine Joachim était proclamé l'un des plus beaux hommes de l'armée ; à cheval surtout, lorsque sa taille élancée et svelte dominait la crinière de son cheval, il avait, disait-on, une allure de cavalier si remarquable, une assurance si fière, des ondulations de corps si impérieuses à la fois et si molles, qu'excepté Murat, on ne trouvait personne à lui comparer. Sa réputation de militaire était d'ailleurs aussi brillante que sa réputation de cavalier. Parmi toute une nation de braves, on le proclamait un des plus braves. A vingt-cinq ans, on lui avait accordé le grade de capitaine dans les hussards de la garde, et en le voyant passer, ses soldats disaient : « En voici un qui ira loin ! »

Il eût été difficile de ne pas remarquer ce soir-là l'air de préoccupation songeuse gravée sur la figure du capitaine Joachim. On l'avait vu porter machinalement son gobelet à sa bouche, comme si, pendant qu'il se livrait extérieurement aux mêmes démonstrations que ses compagnons d'armes, son esprit se fût égaré dans des espaces imaginaires. Plus d'une fois déjà cette étrange anomalie avait frappé les regards des assistans, lorsque le même etourdi, qui déjà avait pris la parole pour anathématiser la Russie et ses liqueurs spiritueuses, se tourna vers le capitaine Joachim, et d'un ton moitié respectueux, moitié goguenard :

— Capitaine ! demanda-t-il, qu'avez-vous donc aujourd'hui? vous êtes triste, et vous ne dites rien? Il m'est avis pourtant que les Russes se sont assez bien défendus devant Smolensk pour que vous ne soyez pas mécontent de la

partie; et tenez, capitaine, je parie que depuis Smolensk jusqu'à Moscou, nous aurons un assez bon nombre de coups de sabre à donner.

Le capitaine ne répondit pas. Le loquace jeune homme continua de la sorte :

— Tenez, capitaine, je sais à peu près ce que vous avez; vous aurez aperçu à quelque fenêtre de Smolensk quelque jeune comtesse (je souhaite que les comtesses russes valent mieux que l'eau-de-vie), et comme dans notre état nous n'avons pas de temps à perdre, je gage que vous en êtes déjà éperduement amoureux.

Le capitaine Joachim avait tressailli. Il n'était pas homme, du reste, à prendre la peine de dissimuler.

— Vous avez deviné, dit-il, et parbleu, puisque nous sommes ici tous ensemble, je veux vous raconter la chose, et vous demander des avis ou des consolations.

Tous les auditeurs, à ces mots du capitaine Joachim, s'étaient resserrés autour de lui comme de grands enfans qui s'apprêtent à écouter un conte de leur nourrice.

— N'espérez pourtant rien de trop romanesque, dit le capitaine, la chose est toute simple; le plus qui puisse arriver, c'est de la trouver drôle; allons, je commence.

A peine le capitaine Joachim avait-il achevé ces mots, que la porte de l'auberge s'ouvrit, et tous les officiers se levèrent à l'aspect du colonel du régiment. Le colonel tenait dans sa main une missive cachetée, il l'ouvrit, et lut ce qui suit :

« Colonel, dans les occasions périlleuses, j'ai toujours compté sur votre régiment, l'ennemi a reparu sur les hauteurs de Valontina; pour enlever sa position, le seul passage qui nous soit ouvert, est un petit pont

balayé de tous les côtés par des batteries russes ; demain, vous enlèverez le passage du pont ; une partie de votre régiment y restera, mais vous aurez ouvert un chemin à ceux qui vous suivront.

« Signé, le maréchal com-
« mandant la division,

« NÉY. »

— Messieurs les capitaines, ajouta froidement le colonel, porteront cette lettre ce soir même à l'ordre du jour.

Cette lecture avait été écoutée dans un religieux silence. Les deux ou trois capitaines qui se trouvaient dans l'assemblée, se dirigèrent vers la porte de sortie pour aller exécuter l'ordre de leur chef. Les autres officiers se r'assirent.

—Capitaine! dit le jeune lieutenant au capi-

taine Joachim qui s'éloignait, nous attendrons votre retour ; il faut absolument que vous nous racontiez votre histoire aujourd'hui; demain, il n'y aurait plus assez d'oreilles pour l'entendre.

II

L'auditoire était au complet. Les quelques officiers que la nature de leurs fonctions avait pour un instant éloignés de l'auberge, y étaient revenus avec empressement, soit que la promesse du capitaine Joachim eût piqué leur curiosité, soit qu'ils aimassent mieux attendre le lendemain en des causeries animées qu'en un sommeil oublieux, et profiter au moins des derniers instans que le sort devait leur accorder peut-être. Etrange exis-

tence que celle de ces hommes qui, marchant toujours sur un sol mouvant, ne pouvaient compter sur l'heure prochaine, et semblaient pour ainsi dire suspendus entre la vie et la mort. Quel jeu terrible que celui-là ! risquer sa vie au premier commandement d'un chef, se précipiter sous le feu ou sous le fer ennemi, sans hésitation, sans effroi, avec la certitude même de ne pas échapper ! Aussi, chez ces hommes, l'énergie vitale était-elle portée à son comble : le développement de leurs facultés allait presque jusqu'à la fièvre ; leurs sensations les plus douces devenaient violentes comme leur existence, leurs plaisirs étaient des orgies, leur amour du délire. La table était encore chargée de pots d'étain remplis de schnik, et le capitaine Joachim, au milieu de ses compagnons d'armes, semblait prêt à prendre la parole, lorsqu'un officier l'arrêta par ces mots :

— Avant que le capitaine Joachim commence son récit, dit-il, je propose de boire à la gloire de nos armes ; si demain, frères, nous devons tous rester sur le champ de bataille, et fermer les yeux à la même heure, qu'au moins nous ne mourions pas sans avoir fait un dernier acte de fraternité.

Ces paroles furent accueillies par un long vivat d'enthousiasme ; tous les assistans se levèrent, et cette première santé fut bientôt suivie d'une autre.

— *Vive l'empereur* ! crièrent-ils tous à la fois, et comme par un mouvement électrique. C'étaient là leurs adieux à la vie ; au nom de l'empereur, ils se résignaient au destin qui les attendait, et, prêts à mourir, ils bénissaient encore son nom , tant, dans ces temps de vertige et d'ivresse, la gloire avait fanatisé toutes les ames, tant le prestige des trophées mili-

taires jetait un voile éclatant sur toutes les douleurs, sur tous les sacrifices.

A la suite de ce mouvement spontané, les préoccupations des jeunes officiers avaient changé de cours ; on oublia un instant le capitaine Joachim, pour s'occuper des événemens probables du lendemain ; les uns affectaient des espérances que peut-être au fond du cœur ils démentaient malgré eux ; les autres exprimaient, en plaisantant, des regrets. Oh ! quitter la vie ! ne plus revoir Paris ! dire adieu à tous les plaisirs ! et les amours ! les maîtresses ! la gloire dans le lointain ! Quel horizon voilé ! quel avenir perdu !

Ainsi parlaient les plus jeunes de la troupe, et la mort, dans leurs propos, prenait cet aspect de mélancolie gracieuse et d'insouciante gaîté qui suit toujours les Français jusque dans leurs résolutions les plus terribles, et leurs plus sublimes dévouemens. En France,

on meurt comme à Sparte, mais on meurt plus gaîment. Parmi cette jeunesse folle et babillarde, ceux-là seulement se taisaient, qui avaient un plus long usage de la guerre, et ne voyaient déjà plus dans leur pénible métier qu'un devoir sacré à remplir ; hommes de fer qui n'allaient jamais plus loin qu'on ne leur disait d'aller, mais qui jamais ne reculaient d'un pas, et ne faiblissaient un seul moment ; également éloignés de la fougue imprudente des jeunes soldats français et de l'impassibilité stupide des soldats russes, type complet du courage militaire parvenu au plus haut degré de maturité, et qu'on trouvait en foule dans les rangs glorieux de la vieille armée.

— Silence ! jeunes gens, dit un de ceux-ci en entendant les exclamations diverses de ses jeunes camarades ; il ne faut pas rire ainsi devant le canon ; le *brutal* n'aime pas qu'on

le plaisante, et vous êtes trop familiers avec lui. Prenez garde! cela vous portera malheur!

Le silence s'était rétabli. Ce rappel à des idées plus graves avait-il produit son effet? je ne sais; mais pendant quelques instans, les figures furent plus soucieuses, les paroles moins dégagées. Etait-ce l'effroi de la mort qui déjà glaçait ces esprits si étourdis et si mobiles? peut-être à quelques-uns de ces héros l'idée venait-elle en ce moment qu'en France ils avaient laissé une mère?

— Voyons, messieurs, dit le capitaine Joachim qui remarquait cette impression de tristesse et de froid, voulez-vous maintenant que je vous conte mon histoire? elle vous distraira sans doute, et vous fera rire à mes dépens; mais j'y consens, et je me dévoue au ridicule. Hier, en entrant dans Smolensk, j'étais comme vous tous, messieurs; j'avais du bruit dans les oreilles, du feu dans les yeux,

et mon cheval, que l'odeur de la poudre irritait, m'emportait à travers les débris des palissades et les trouées des redoutes si vigoureusement enlevées par nos soldats; vous savez tous comment on est à la suite d'une bataille, quand le canon a grondé pendant une journée entière, quand on a humé de ses narines l'odeur du sang et de la poudre, quand on n'a dans ses poumons que de la poussière et de l'eau-de-vie; on est aveugle, sourd, ivre; tous les objets semblent tourbillonner et danser devant vous; toutes les teintes s'effacent, toutes les lignes se confondent, et, poussé par un instinct machinal, on avance sans embrasser d'autre perspective qu'une étendue obscure et terne, et une surface sans horizon et sans fin. Ainsi étais-je hier. Ma compagnie n'était plus derrière moi; j'essayai en vain d'arrêter mon cheval, lorsque, d'une des maisons que je longeais à ma droite, j'entendis

sortir des cris de femme, aigus et déchirans, et je distinguai ces mots à moitié étouffés : Grâce ! pitié ! au secours !

Le capitaine Joachim s'était arrêté pour prendre haleine.

— Voilà qui n'est pas neuf, observa un officier en riant. Je ne connais pas un pousse-caillou qui ne fût capable d'en raconter autant; et je suis sûr que, dans les vaudevilles qu'on joue à présent à Paris, il en est peu où l'on ne fasse un pareil récit.

— Le fait est, dit un autre, que dans une ville prise d'assaut, il serait étonnant qu'on n'entendît pas une femme crier au secours.

— Capitaine Joachim, dit le plus ancien capitaine de la réunion, tu nous contes là un roman bien commun; j'en prévois la suite; c'est le début de tous les élèves de Saint-Cyr en arrivant à l'armée.

— Je ne vous ai pas promis, dit le capi-

taine Joachim, un conte de fée, mais une histoire de soldat. Est-ce ma faute si tous les accidens de la vie militaire se ressemblent? Je continue; m'écoute qui voudra. J'avais mis pied à terre, et laissant les rênes flotter sur le cou de mon cheval : Attends-moi! lui dis-je; comme si le pauvre animal eût été capable de me comprendre. En même temps, mettant le sabre à la main, je me précipitai dans la maison, dans un petit salon du rez-de-chaussée, dont les meubles en désordre attestaient une scène de violence; quatre ou cinq Italiens du corps de Murat, avinés et furieux, menaçaient de la bouche et du geste une femme échevelée et tremblante, qui, à genoux devant eux, et les larmes aux yeux, les suppliait de lui faire grâce. — Bas les armes! coquins! criai-je d'une voix tonnante; insulter une femme, n'est-ce pas déshonorer l'uniforme que vous portez? encore une fois, bas les armes!

A la vue d'un officier de l'armée, qui gourmandait leur lâcheté, les Italiens s'arrêtèrent surpris et déconcertés. A peine l'un d'eux balbutia-t-il quelques excuses, et tous se retirèrent en me faisant respectueusement le salut militaire. Alors, seulement, il me fut donné de voir celle que je venais de protéger contre la fureur soldatesque; toujours agenouillée, elle tournait vers moi des regards pleins à la fois de reconnaissance et d'effroi. A la fin, elle se releva, et tendant vers moi sa main blanche :

— Merci, monsieur, me dit-elle en français et avec un accent de douceur pénétrante.

C'était une jeune femme, mince et svelte encore, malgré les épaisses étoffes qui enveloppaient sa taille et tombaient à ses pieds. Dans tous ses mouvemens, dont la terreur sans doute avait altéré la régularité, je remarquais un abandon plein de charme, un laisser-aller plus délicieux mille fois que les plus sa-

vantes promesses de la coquetterie; le désordre même où je la voyais semblait lui prêter un nouvel éclat; le collier de fourrure qui s'enroulait autour de son cou s'était détaché, et la naissance d'une poitrine, que la terreur agitait encore, apparaissait blanche comme la neige avec des reflets roses qui attestaient l'émotion des nerfs et l'affluence du sang. Je la contemplais en silence, et comme un homme qui, au sortir d'un cauchemar pénible, se trouverait transporté dans quelque région enchantée; je me laissais aller à l'enivrement de mes pensées.

— Bravo! capitaine Joachim, s'écria en ce moment un des auditeurs, sans pitié pour l'espèce d'émotion que semblait éprouver le narrateur; M. Baour-Lormian ne dirait pas mieux, et pourtant, c'est le poète chéri de l'empereur.

— Silence! dirent les autres officiers; pas

de mauvaises plaisanteries; laissez parler.

—Peu à peu, continua le capitaine Joachim, je reprenais mes sens; de vagues qu'elles étaient, mes idées devinrent claires et lucides. La nature militaire prit le dessus sur la nature poétique; je me souvins que j'étais capitaine de hussards, et que les belles dames de Paris avaient eu pour moi des regards indulgens: Bah! me dis-je, les femmes ne sont peut-être pas plus cruelles en Russie qu'en France; essayons.

Le capitaine Joachim avait prononcé ces derniers mots avec cette sorte de fatuité et de crânerie assez ordinaire aux officiers de l'époque impériale, et qu'on leur pardonnait volontiers, parce que, sous cette apparence fanfaronne, on apercevait au fond des dangers réels, des luttes glorieuses, de la bravoure et de la franchise.

— A la bonne heure! dirent d'une voix unanime tous les auditeurs; voilà parler.

— La jeune femme, dit le capitaine, m'avait offert un siége auprès d'elle; nous causions déjà ; elle m'avait appris que son mari avait été récemment envoyé en mission auprès de la cour d'Autriche par l'empereur de Russie. Bon, me dis-je, la femme d'un ambassadeur, c'est presque une veuve. Je lui glissais donc quelques-unes de ces galanteries qui germent sur le sol français comme sur leur sol natal ; elle m'écoutait sans trop de colère, et je croyais même lire dans ses yeux je ne sais quel secret plaisir que mon imagination abusée doublait sans doute. Je voulus brusquer l'aventure, et lui passant doucement le bras autour de la taille, j'essayai de l'embrasser ; ce n'était pas une insulte.

Elle se leva alors, et me toisant des pieds à la tête d'un air de dignité outragée et de froid mépris :

— Monsieur, me dit-elle, entre un officier et un soldat, quelle différence faites-vous, si

des deux parts les procédés sont les mêmes?

Je restai muet, interdit; le mot de bégueule me vint bien sur les lèvres, mais la contenance de la jeune femme était si grave et si sévère, que, malgré moi, un respect involontaire, s'était emparé de mon âme.

— Madame! lui dis-je, vos paroles m'ont ramené au sentiment des convenances; je me retire; permettez-moi seulement d'achever la tâche que j'ai commencée. Vous êtes sous ma sauve-garde, madame, et je placerai à votre porte deux hommes de ma compagnie, pour vous défendre désormais contre les insultes des soldats... et des officiers.

— Et que répondit-elle? demanda un des auditeurs.

— Rien, dit le capitaine Joachim.

— Et vous vous êtes retiré sans insister?

— Sans insister.

Des sourires erraient sur toutes les bouches,

tous les yeux s'entreregardaient avec la même expression de gaîté discrète et de malice contenue. Un pareil exemple de continence passait presque, aux yeux de ces jeunes militaires, habitués aux succès de toute nature, pour de la niaiserie. A la fin, cette prédisposition tacite à la raillerie éclata en paroles ; les observations se succédèrent avec rapidité, et plus d'une épigramme fut décochée contre le capitaine Joachim, qui s'y résigna de bonne grâce.

— A-t-on jamais vu, dit l'un, lever le siége d'une place après une seule sommation ?

— Comme si les femmes n'avaient pas l'habitude de refuser, à une première demande, ce qu'elles brûlent d'accorder à une seconde ?

— Si vous aviez entendu Elleviou à l'Opéra-Comique, vous sauriez, mon cher capitaine Joachim, ajouta un troisième interlocuteur, qu'il faut chercher ce qu'une femme pense dans ce qu'elle ne dit pas.

— Je gage, dit le jeune lieutenant qui s'était déjà fait remarquer par son babil étourdi, que la noble dame est maintenant occupée à rire de la respectueuse retraite du capitaine; nous ne nous serions pas emparés des redoutes russes, si nous nous étions conduits devant elles avec la même discrétion.

Un rire d'approbation accueillit cette sortie du jeune officier. Pour le capitaine Joachim, il reprit gravement :

— Sans doute, messieurs, vos plaisanteries vous semblent justes; quant à moi, je les trouve innocentes. Si vous eussiez été à ma place, peut-être chacun de vous aurait-il fait comme moi; cette femme, qui exerce déjà votre imagination caustique, n'est point une de ces coquettes parisiennes qui disent oui de l'œil en murmurant non de la bouche. En me repoussant comme elle l'a fait, il y avait tant de dignité dans son attitude, tant de froideur

convaincue et sérieuse dans toute sa figure, tant de franchise dédaigneuse dans le pli de ses lèvres et dans l'accent de sa voix, que tout le monde s'y serait mépris ainsi que moi, s'il y a méprise. Ainsi, messieurs, avant de rire, vous auriez dû m'écouter, et ne pas accuser légèrement un homme qui a fait ses preuves.

En prononçant ces mots, le capitaine Joachim avait relevé sa belle tête éclairée par un sourire qui se reflétait dans tous les plis de sa face, et jusque dans les angles de ses yeux. A tout autre qu'à lui, on n'eût pas pardonné cette bouffée de fatuité si franche qu'elle en paraissait enfantine; mais de fait, sa figure, en ce moment, était si belle et si splendide, son visage était si brillamment illuminé par un feu intérieur et plein de pensées contenues que vivifiait son récit, qu'à moins d'être injuste, on ne pouvait blâmer en lui cette

bonne opinion de lui-même, qu'il n'avait pas pris la peine de cacher.

— Vous verrez, dit un des auditeurs, que c'est quelque grande dame de la cour moscowite qui a entendu parler de l'indiscrétion proverbiale des Français, et qui a peur de laisser sa réputation dans le naufrage de sa vertu.

— Son mari est en mission à la cour d'Autriche; ne vous ai-je pas appris cela? dit le capitaine Joachim, qui n'était pas fâché de trouver des explications à ses doutes.

— C'est cela même, dit un autre; réserve diplomatique. Oh! ces femmes de diplomates sont terribles quand il s'agit des convenances; je gage que celle-là n'aurait pas été si cruelle, si le capitaine Joachim l'avait assurée de son silence.

La conversation dura quelque temps encore sur un pareil ton. Dans ce temps de

galanterie équivoque, où la vertu était généralement niée, on ne peut guère s'étonner de voir des officiers français, livrant à toutes sortes de commentaires, pour l'expliquer, un acte de défense légitime, et qui, dans toute autre circonstance, eût passé pour ordinaire.

— Je donnerais, dit le capitaine Joachim devenu songeur, ma part de la gloire que nous recueillerons demain, pour revoir cette femme encore une fois, une fois seulement.

—Que n'y allez-vous? dirent les officiers en masse.

— Silence! interrompit une voix, n'entendez-vous pas minuit qui sonne à la cathédrale de Smolensk?

— Il est trop tard, dit le capitaine Joachim en laissant tomber sa tête; c'est une affaire finie; je ne la verrai plus.

A peine le capitaine Joachim avait-il

prononcé ces mots, que la porte de l'auberge s'ouvrit encore sur la rue, et un simple cavalier se présenta au milieu de l'assemblée d'un air intrépide. C'était une de ces figures mâles et ouvertes, comme on en rencontrait tant sous les guerres de l'empire. Nattés avec soin et tombant en cadenettes, des cheveux noirs encadraient son front, et lui donnaient cet air de coquetterie militaire qui n'est pas sans charmes; seulement, le bout du nez rouge, et le feu insolite qui brillait dans ses yeux, attestait un essai de gaîté récente, ou, comme disent les soldats, *une ribotte*.

— Que me veux-tu, Duriveau, demanda le capitaine Joachim, qui avait reconnu en cet homme un soldat de sa compagnie? Pourquoi as-tu quitté ton poste, et qui t'a donné à boire?

— Quant à ce qui est de la boisson, dit le cavalier d'une voix avinée, c'est cette brave

jeune dame chez laquelle vous nous avez mis en faction...

— Comment! c'est elle qui t'a fait boire? dit le capitaine Joachim avec étonnement.

— Oui, capitaine, et du *chenu*! du vin de France, du champagne, du *tonnerre de Dieu*! Et quelle voix flûttée elle vous a! et que de questions elle me faisait! Vous partez demain, n'est-ce pas? Vous ne reviendrez pas à Smolensk? Pas probable, lui disais-je; car là où il nous envoie, il y a à parier que nous laisserons notre peau...

— Auras-tu bientôt fini, dit le capitaine Joachim, que ce récit entremêlé de hoquets et de notes sifflantes commençait à fatiguer? Au fait, que me veux-tu? parle, ou demain je te mets en serre-file à la queue du régiment.

— Voilà, dit le cavalier en prenant dans sa sabredache un petit billet ployé avec soin.

— Donne donc! dit le capitaine avec impatience.

— Capitaine, observa un des assistans d'une voix grave, vous nous devez communication de cette lettre.

— Soit! je vais la mettre à l'ordre du jour.

Et il lut ces mots tracés par une écriture de femme presque illisible : « Je vous attends. » Et c'est la dame elle-même qui te l'a remise? demanda-t-il à son cavalier.

— Oui, capitaine; aussi vrai que c'est elle qui m'a fait boire du Champagne.

Le capitaine Joachim s'était levé; tous les yeux étaient fixés sur lui. Lorsqu'il fut prêt à sortir :

— Bonne chance! lui crièrent ses camarades.

— Merci, dit-il en s'éloignant.

III

Il est chez les femmes des péripéties soudaines, des reviremens imprévus, qu'on ne saurait analyser, et qui nous étonnent par fois par leur singularité. Semblables à certains jeux de la nature, à ces mille accidens produits tantôt par la mobilité du ciel, tantôt par les fantaisies d'un sol inconstant, leurs caprices font l'effet de ces aspects des Alpes dont parle Rousseau, de ces plateaux où la verdure se mêle aux frimas, le printemps à

l'hiver, et où l'œil du voyageur découvre en même temps les productions de tous les climats, les fruits de toutes les saisons. O femmes ! qui pourra jamais nous dévoiler les mystères de votre organisation décevante ? qui pourra jamais décomposer les trésors de passion subtile, de timidité enfantine, et d'audace plus que virile que votre cœur enferme à la fois ? qui nous expliquera cette pudeur souffrante qui se cache et rougit sous le feu d'un regard, et cette ardeur aveugle qui vous brûle le sang, et vous pousse aux résolutions extrêmes ? Oh ! celui-là qui aura calculé tous les battemens de vos cœurs, sondé jusque dans leurs plus obscures profondeurs ces émotions fugitives qui ne laissent aucune trace sur vos frais visages, celui-là croira avoir rempli une tâche difficile, élevé un monument durable : monument bâti sur les flots de la mer et qu'il faudra refaire demain.

Telles étaient à peu près les pensées qui occupaient le capitaine Joachim pendant qu'il s'avançait dans les rues désertes de Smolensk, assourdissant son pas, et répondant brièvement au qui vive des sentinelles. La nuit était blanche et diaphane comme les belles nuits du Nord ; le ciel étendait au-dessus des maisons, et des tours de la ville, son grand manteau d'une teinte uniforme parsemé çà et là d'étoiles étincelantes. De temps en temps, sous le reflet d'une clarté mystérieuse, les eaux du Borysthène semblaient étinceler aussi, et renvoyer vers le ciel des vagues lamées d'argent. Sauf le murmure confus d'une grande foule ensevelie dans le repos, et le bruissement des armes qui ressemble au frémissement des feuilles agitées par la brise, on n'entendait rien. En jetant les yeux sur le silencieux tableau qui se déroulait autour de lui, le capitaine Joachim se sentit pris d'un involon-

taire mouvement d'orgueil; au milieu de cette foule inerte, sans vie, sans pensée, lui seul conservait le sentiment de son existence, il était comme le roi de cette ville et de cette nature endormie. Seulement, à l'une des croisées de l'ancien Hôtel-de-Ville, il vit briller une petite lumière qui se détachait sur les masses sombres de l'édifice : il veille aussi, dit-il, lui! l'empereur!

Le capitaine Joachim était un de ces hommes moins amoureux du plaisir en lui-même que de ses accessoires et des circonstances qui en rehaussent le prix. L'homme, d'ailleurs, est ainsi fait, qu'une fois sa curiosité satisfaite, son ardeur diminue de moitié, et que les choses connues d'avance perdent pour lui toute leur saveur. Le capitaine cherchait vainement le mot d'une énigme qui l'enchantait par son obscurité même. — Je vous attends ce soir. Quelle détermination pouvait

être la cause d'une si étrange missive? Comment cette femme, si hautaine naguère, et si dédaigneuse, s'était-elle si facilement pliée à faire une invitation semblable? Etait-ce donc une vaine coquetterie que cette défense froide et superbe qu'elle lui avait opposée? s'était-elle trompée en comptant trop sur l'audace d'un officier, et en croyant qu'un seul obstacle de cette nature ne suffirait pas à arrêter ses entreprises? Tandis que ces diverses pensées occupaient successivement le capitaine Joachim, il se prit à sourire. Peut-être ce sourire venait-il de cette réflexion que, malgré son expérience, il s'était laissé tromper comme un enfant, et qu'à peine les plus instruits sont capables d'épeler dans ce livre hiéroglyphique qu'on nomme le cœur féminin.

Au détour d'une petite rue irrégulière et obscure, qui tourne par-delà le Borysthène, et gagne par des plis sinueux la gorge d'un fau-

bourg, le capitaine Joachim pressa le pas comme un homme près d'arriver au terme de ses désirs, et qui veut en finir avec les incertitudes de son esprit. A dix pas de distance d'un enfoncement qui faisait brèche sur l'alignement général, il s'arrêta un instant comme pour reprendre haleine ; le hochement de sa tête voulait dire : C'est là ! La maison, construite au fond du défilé que nous venons de signaler, était petite, étroite, avec des ouvertures de croisées rentrantes et couvertes par des encadremens en saillies ; à voir les poutres noircies qui se dessinaient régulièrement sur le fond blanchâtre de l'édifice, on eût dit de quelque squelette de bois cimenté par des fragmens de glace. A une petite fenêtre du premier étage, derrière d'épais rideaux damassés à franges d'or, vous auriez vu luire une clarté immobile et raide comme la clarté d'un cierge. Dans cet appartement si bien préparé, pas

un souffle ne se faisait sentir; sur les rideaux immobiles se dessinait une ombre immobile.

Le capitaine Joachim considérait en silence ce spectacle. On m'attend, pensa-t-il; et alors, par un de ces mouvemens inexplicables qui transportent l'imagination sur des ailes rapides, et lui font en un instant franchir l'espace, il oublia tout d'un coup et Smolensk et le ciel du Nord, si froid et si morbide, pour se placer sous le ciel chaud et brillant de l'Espagne; il revit Saragosse, Pampelune, Cadix, et la merveille des merveilles, Séville. Il est arrivé plus d'une fois, disait-il, qu'une Espagnole jeune et belle ait attiré quelque imprudent officier français dans un piége mortel. Il n'alla pas plus loin. Bah! ajouta-t-il, une Moscovite n'est pas une Castillane; il n'y a que les femmes qui ont des éclairs dans les yeux pour avoir des poignards à leur ceinture.

— Qui vive! demanda la sentinelle au bruit

du mouvement que fit en ce moment le capitaine Joachim.

— Ronde d'amoureux, imbécile, murmura celui-ci en se glissant le long de la muraille.

— Bien ! bien ! dit le soldat ; montez au premier, la porte à droite.

— On t'a donc donné une consigne?

— Oui, capitaine ; j'ai reçu les ordres du commandant de place.

Le capitaine Joachim n'écoutait plus : il avait déjà franchi le petit escalier en spirale, garni de fourrure, qui conduisait au premier étage, et s'était arrêté devant une porte basse et cintrée, à peine assez large pour laisser un libre passage à l'air du dehors. A la légère pression du capitaine, la porte céda comme d'elle-même, et, par un mouvement rapide, se referma. Il porta ses regards autour de lui : personne. « Voilà qui est bizarre ! murmura-t-il ; ne suis-je pas ici comme dans une ville

saccagée par l'ennemi ? » En même temps, il se laissa tomber sur un fauteuil garni d'un triple coussin, en ajoutant : Allons jusqu'au bout. La pièce où il se trouvait était un petit salon très bas de plafond, et comme étouffé entre quatre cloisons rapprochées l'une de l'autre; une énorme cheminée en occupait presque la moitié, et montrait lourdement ses chambranles et son dessus de marbre circassien; un double tapis couvrait le parquet de ses arabesques brillantes, et semblait absorber tous les bruits ; les murs étaient couverts d'une marqueterie en tapisserie, dont les différens compartimens étaient si bien ajustés, que l'œil le plus investigateur n'eût pu y découvrir la plus menue solution de continuité ; il n'y avait place, dans cette demeure, ni pour l'air ni pour le son ; par la coquetterie de son ameublement, cette pièce tenait du boudoir, et, par ses dispositions frileuses, de la

serre chaude. Sur la cheminée, vous eussiez remarqué deux vases d'albâtre couronnés d'une double auréole de perce-neiges fraîchement épanouis, riante image de cette Flore hyperboréenne que les habitans du Midi peuvent trouver sans éclat, mais qui n'est pas sans charmes. Enfin, pour compléter cet ensemble empreint à la fois d'une prétention voluptueuse et d'une mélancolie automnale, au pied d'une causeuse, dont la couverture brune tranchait sur un encadrement de citronnier, apparaissaient deux chancelières fourrées de martre, et bordées d'une blanche garniture d'hermine. Le capitaine Joachim avait analysé tous ces détails, un à un, avec la sagacité curieuse d'un homme qui cherche, dans la contemplation des objets extérieurs, à découvrir le sens d'un mystère; mais ce qui l'avait surtout frappé, nous allons le dire: auprès du foyer embrasé, qui projetait sur les tapisseries

et les fourrures ses reflets luisans, était dressée une petite table coquette et attrayante sous le linge qui la couvrait; sous les assiettes en porcelaine de Saxe qui en garnissaient les deux côtés; il y avait, dans ce couvert nocturne, une apparence de préméditation si visible, l'argenterie ciselée était si brillante, le cristal des verres si net et si poli, tout enfin respirait un air de bon goût si parfait, de prévenance si exquise, que le capitaine Joachim ne put s'empêcher d'accompagner d'un sourire d'espérance et de satisfaction cette exclamation intérieure : nous souperons!

Il en était là de ses réflexions, lorsqu'à un léger bruit, semblable à celui que fait une goutte d'eau en glissant sur une feuille de rose, il détourna vivement la tête; devant lui était une femme parée et belle qui le regardait d'un air mystérieusement affable, et semblait jouir de son étonnement.

— Comtesse ! dit le capitaine en se levant, et en achevant par un salut respectueux, l'explication de sa pensée.

— Merci, capitaine, dit celle-ci ; vous êtes fidèle aux rendez-vous qu'on vous donne.

Il y avait, dans l'aspect de la comtesse, quelque chose d'étrangement séduisant, et, qu'on nous permette de le dire, bien qu'une semblable expression soit peut-être un anachronisme, de singulièrement fantastique ; sa figure, empreinte d'un éclat cristallin, semblait limpide et rayonnante, comme ces têtes de jeunes filles, dont le pinceau de Lawrence a si bien réalisé le type ; ses cheveux blonds retombaient de chaque côté des joues, ainsi que deux touffes de neige avec des reflets d'un or pâle ; un tissu de mousseline légère ondoyait autour de sa taille souple et flexible comme le buste gracieux d'un oiseau de paradis ; sous la double échancrure de son cor-

sage, la naissance d'une gorge mobile apparaissait blanche et satinée ; les manches de cette tunique grecque dont madame Tallien avait, sous le Directoire, donné le voluptueux modèle, s'arrêtaient au-dessus de l'avant-bras, et permettaient de contempler dans la perfection idéale de leurs formes, deux bras ronds et lustrés comme du marbre avec des filets bleus qui en découpaient légèrement l'éblouissante blancheur. Dans sa pose, dans ses attitudes, dans l'enroulement de ses cheveux, dans chaque sinuosité de sa robe, un observateur intelligent aurait découvert une profondeur d'étude, une hauteur d'intention ineffable; un artiste aurait admiré, en cette femme, l'expression la plus complète des plus ravissantes harmonies de la beauté ; un jeune homme aurait eu peur.

Le capitaine Joachim était ébloui. Egarée dans des pensées féeriques, son imagination

devenait impuissante à lier ses idées, à formuler ses désirs.

— Capitaine ! dit la comtesse, vous soupez avec moi, n'est-il pas vrai ?

Le capitaine Joachim balbutia comme un enfant, qui, à son début dans le monde, se sent écrasé par la pompe du spectacle qui se déroule à ses yeux, et la timidité invincible qui l'obsède. Par un mouvement instinctif et machinal, il tournait les yeux de tous côtés, comme pour chercher un appui où se prendre. Il se sentait petit et faible devant cette femme si imposante et si orientalement belle, qu'on l'eût prise pour quelque création aérienne des *Mille et une Nuits.*

—Me refuserez-vous cela? ajouta la comtesse d'une voix insidieusement pénétrante, et parcourant dans ce peu de mots toutes les modulations d'une gamme enchanteresse.

Le capitaine Joachim s'était assis devant la

petite table ; sa langue se refusait à exprimer les émotions tumultueuses qui se combattaient dans son âme ; semblable à un homme qui succomberait sous une pluie de roses, il se sentait affaibli, vaincu, annihilé à force de volupté et de jouissances. Comme il arrive à des yeux saturés d'une trop vive lumière, ses yeux se brouillaient, et un voile de clartés éblouissantes les enveloppait de ses mille replis.

— Ne craignez rien, dit la comtesse avec un remarquable aplomb ; je n'ai point oublié que vous êtes Français, et vous trouverez ici des souvenirs de la patrie. J'ai du Champagne, capitaine,

Le capitaine Joachim se taisait toujours.

—Allons, capitaine, dit la comtesse de ce ton de sollicitation enjouée qui ne souffre pas de réplique : faites-moi raison, je bois à la France! Comme Russe, si je dois détester les oppres-

seurs de mon pays, comme femme, je ne puis oublier que je dois à un Français l'honneur, et peut-être la vie.

Il y avait dans le regard de la comtesse cette espèce de clignottement qui semble indiquer ou des avances secrètes, ou de secrètes embûches. Sa voix était pleine de ces demi-tons que Mozart a prodigués dans les accompagnemens gracieux de ses chants de danses et de séduction.

Le capitaine Joachim vida d'un trait le verre de Champagne qu'on lui présentait, mais ne répondit pas. Perdu dans une de ces extâses indéfinissables dont certaines âmes ont seules le secret, il était absorbé et comme anéanti ; à force de contempler les perfections de la créature qui s'emparait de toutes ses pensées, son œil avait perdu de sa lucidité et de sa puissance visuelle; ses regards diffus d'abord et désordonnés, convergeaient vers un point

unique, au-delà duquel sa vue ne pouvait plus s'étendre ; au-dessous du contour qui marque les limites du visage, il avait remarqué un petit signe brun, faisant tache sur la surface lactée du cou, et tranchant sur ce beau lac de blancheur, ainsi que les ailes d'une mouette sur l'horizon de la terre et des cieux. Peu à peu, ce signe avait exercé sur lui un inconcevable pouvoir fascinateur ; chaque fois que la comtesse, par une ondulation involontaire, se rapprochait de lui et frôlait son épaule, un frémissement nerveux, plein de voluptés inconnues, le faisait tressaillir, et sa bouche, par une aspiration subite, semblait vouloir attirer à elle le petit signe brun. Explique qui pourra un pareil phénomène de magnétisme, mais qu'on n'essaie pas de le nier ; il est dans l'organisation humaine certains secrets de volupté qu'on sent et qu'on ne définit pas, dont

on peut affirmer l'existence sans en pouvoir déterminer les causes.

— Vous voyez, capitaine, dit la comtesse, que le sentiment de ma dignité ne m'empêche pas d'être reconnaissante. Si je n'ai pas oublié vos torts, je n'ai pas oublié non plus votre dévouement. Causons un peu, capitaine. Avouez que j'ai bien fait de vous rappeler au respect qu'on doit aux femmes. Il vous eût été bien doux, n'est-ce pas, en rentrant à Paris, de pouvoir dire dans un salon, au milieu de cette société parisienne si spirituelle et si bavarde: Connaissez-vous la comtesse Alexina Dolbrowski, la femme d'un ambassadeur de l'empereur de Russie? eh bien! cette femme, cette noble comtesse, je l'ai conquise en une heure; en moins que cela, comme un faubourg de Smolensk, comme une maison ruinée et sans défense. Mon nom perdu, ma

réputation tachée et flétrie! avez-vous songé à cela, capitaine?

— Ne croyez-vous pas à la discrétion? murmura le capitaine Joachim.

— J'ai le malheur de ne pas croire à la discrétion des officiers français, dit la comtesse.

— Vous n'aviez pourtant rien à craindre, dit celui-ci, car si les hommes peuvent parler, les tombeaux ne parlent jamais.

— Que voulez-vous dire? demanda la comtesse.

— Je veux dire que demain, tout le régiment dont je fais partie sera broyé sous le canon des Russes.

En prononçant ces mots, le capitaine Joachim avait fixé pour la première fois ses regards sur la comtesse, comme pour chercher dans les signes mobiles de sa physionomie l'éclaircissement d'un vague soupçon.

— Ne le saviez-vous pas? ajouta-t-il en accentuant profondément son interrogation.

— Je ne sais rien, dit la comtesse; et c'est demain, ô mon Dieu!...

— C'est aujourd'hui, madame; c'est dans quelques heures, peut-être.

Il se fit un instant de silence. On eût dit que les deux acteurs de cette scène cherchaient par une transition habile, à détourner le cours d'une conversation affligeante.

— Capitaine! reprit la comtesse d'un ton grave, je voudrais pourtant vous laisser un gage de ma reconnaissance. Que voulez-vous de moi?

— Rien, dit le capitaine; ce que je voulais, ne me l'avez-vous pas refusé?

La comtesse ne répondit pas; sa poitrine était émue, et le capitaine Joachim pouvait, dans le silence, distinguer les battemens de son cœur.

Il se pencha vers elle et l'embrassa sur le cou à l'endroit du signe.

Quelques momens après, une fanfare de trompette se fit entendre. — Adieu, madame, dit le capitaine; voici l'heure.

— Adieu! dit la comtesse rouge et frémissante; (elle hésita...) Et que mon baiser, ajouta-t-elle enfin, vous porte bonheur.

Épilogue.

Le canon ne tonnait plus qu'à des intervalles éloignés sur les hauteurs de Valontina; on s'était battu pendant quarante-huit heures, et le champ de bataille restait enfin aux Français. Un officier s'arrêta, haletant et poudreux, devant la maison de la comtesse Alexina Dolbrowski; c'était le capitaine Joachim. D'un bond, il eut bientôt franchi l'escalier, et entra dans le boudoir de la com-

tesse. Personne ne s'y trouvait. Il avait attendu quelque temps, dévorant son impatience, lorsqu'enfin la porte latérale s'ouvrit, et la comtesse Alexina parut devant lui.

A son aspect, elle demeura interdite et troublée.

— Comment! c'est vous, monsieur! balbutia-t-elle.

— C'est moi, dit le capitaine, qui vient d'échapper à une mort certaine, et qui brûlais de vous revoir.

— Me revoir, y pensez-vous?

— Votre mari est-il donc de retour? demanda le capitaine.

— Non, dit en s'enfuyant la comtesse; mais vous ne me reverrez jamais.

Le capitaine Joachim demeura quelque temps immobile et comme stupide. A la fin, hochant

la tête d'un air de résignation et de certitude douloureuse :

— Allons! dit-il, elle me punit de n'être pas mort.

EUGÈNE DE H...

I

1788.

A quatre lieues de Caen et une demi-lieue de la Délivrande, sur le bord de la mer, il y avait, en 1788, une maison mystérieuse et isolée. Cettemaison, assise sur une butte, à dix pieds de la vague en marée haute, alimentait le commérage de toutes les vieilles femmes d'alentour : c'était une œuvre de satan, disaient-elles; elle avait été bâtieau bruit de l'ouragan et à la lumière de la foudre; elle portait malheur à la contrée, et on ne pêchait

plus un seul poisson en vue de son toit maudit. L'opinion qu'en avait le pays n'était pas éloignée de celle des vieilles femmes. Tous les habitans de ce rivage de Normandie, superstitieux de leur nature, se répétaient l'origine suivante : un matin, après une tempête de huit jours, comme quelques pêcheurs de Saint-Aubin rôdaient le long de la côte, un d'eux avait aperçu une ombre épaisse sur le sable; en s'approchant, il reconnut avec effroi que cette ombre était celle d'une maison à deux étages avec quatre fenêtres de face et pignon. Alors il avait hélé ses compagnons : on était accouru, et la stupéfaction fut générale, lorsqu'on examina cette demeure inconnue. Les murs étaient de pierres de taille ; au rez-de-chaussée, la porte était de fer ; les fenêtres paraissaient garnies de doubles volets de chêne, et tout était fermé hermétiquement et verrouillé. Les pêcheurs tournèrent autour

de cette maison ; elle leur parut très étroite pour sa longueur. Il n'y avait donc ni cour ni dépendance. Le derrière du bâtiment qui donnait sur les plaines, n'avait que deux mansardes ; la façade se tournait du côté de la mer. Il suffisait de la moindre houle pour inonder les appartemens. Etrange choix d'habitation, demeure bizarre et terrible qui ne pouvait convenir qu'à des êtres malfaisans! Les pêcheurs frappèrent à coups redoublés à la porte de fer, et appelèrent mainte fois ; personne ne répondit.

A leur retour au village, ce fut un étonnement universel ; chacun donna son explication, chacun interprêta différemment la solitude et l'étrangeté de cette maison. Les uns certifiaient avoir entendu pendant la tempête une explosion effroyable comme si la terre s'entrouvrait ; ce devait être à l'aide de ce phénomène affreux que la maison était sortie de terre.

D'autres racontaient avoir vu, au milieu des ténèbres, des torches courir, et des sortes de démons qui hurlaient épouvantablement, se rassembler à l'endroit où la maison avait été aperçue. Telles étaient les conjectures des hommes crédules et de la plupart des femmes; les esprits forts, au contraire, prétendaient que c'était un refuge de contrebandiers; mais on leur demandait d'expliquer comment des contrebandiers pouvaient être assez mal avisés pour débarquer leurs marchandises sur un rivage aussi près d'une grande ville, et par conséquent en danger de tomber à tout instant entre les mains de la gendarmerie. A cette objection assez grave, les esprits forts hochaient la tête et ricanaient, et ce ricanement voulait dire sans doute que la police et les seigneurs du voisinage étaient de moitié dans le gain des contrebandiers : on se moqua des esprits forts, car le plus grand nombre

voulait absolument une intervention infernale.

Ainsi, cette maison était l'effroi de toute la contrée ; le jour, si quelque curieux passait auprès d'elle, il la voyait exactement fermée; la nuit, on fut long-temps sans la visiter. Cependant, voici les différens rapports qu'en firent les pêcheurs entre eux. Les uns, en revenant de la grande mer, à minuit, avaient vu un navire d'une forme bizarre cingler, avec deux voiles d'une hauteur prodigieuse, vers le point où se trouvait la maison ; puis, tout à coup, le vaisseau inconnu sombrait, sans qu'il y eût un cri ou une explosion entendue ; seulement, au bout d'une heure environ, on remarquait des lumières rouges, vertes, jaunes, oranges, aux huit fenêtres de la maison. D'autres s'étaient approchés davantage vers le matin, et ils avaient aperçu des débris étranges : c'étaient des os d'animaux mal rongés, des quartiers de chairs faisandées,

des arêtes de poissons monstrueux, puis des tronçons de bouteilles longues et étroites, et quelques lambeaux de vêtemens dorés. Les conjectures ne tarissaient pas sur les habitans de cette demeure infernale; car, maintenant, on savait que des démons s'y donnaient rendez-vous après le coucher du soleil, et que toutes les nuits ils y festoyaient horriblement. Chaque jour apportait un nouveau détail plus effrayant que le précédent : on disait avoir entendu des rires et même des chansons affreuses. On avait vu, lorsque les fenêtres du premier étaient ouvertes, des démons se disputer une sorte d'être habillé de blanc et qui ressemblait assez à une femme; puis tout disparaissait, les lumières s'éteignaient, et une grande flamme bleue s'étendait à la place où devaient s'être engouffrés les démons.

Enfin, au bout de trois mois, on résolut à Saint-Aubin d'aller raconter toutes ces horreurs

à M. le comte de H... maire de la commune. Une députation fut choisie parmi ceux qui avaient à donner les détails les plus effrayans. Cette députation fut très bien reçue par le comte de H... vieillard plein d'aménité et qu'on chérissait dans le pays. Il écouta patiemment toutes les contradictions qu'on lui débita, et quand le dernier eut parlé, il répondit :

— Tranquillisez-vous, mes enfans, je sais ce que c'est que cette maison ; et puisqu'elle n'est habitée que pendant la nuit, ne vous inquiétez pas, il n'y a aucun danger pour vous.

Ces paroles calmèrent les terreurs générales, et comme aucun accident n'était arrivé, qu'aucune disparition n'avait désolé le pays, il n'y eut bientôt plus que les vieilles bavardes qui s'entretinrent de la maison isolée.

Cependant, toutes les nuits, quand la mer n'était pas trop mauvaise, ceux qui revenaient des rochers du Calvados distinguaient la même illumination fantastique ; et d'un autre côté,

ceux qui traversaient les champs à minuit étaient frappés des mêmes cris confus d'orgie et d'exclamations bachiques. Mais on sh'abitua à ce phénomène, de même que ceux qui, habitant auprès d'un voleur, ne s'occupent point de ses irruptions quotidiennes. Plus tard, on classa la maison isolée parmi les divers écueils de la côte, et cette idée s'enracina tellement dans l'esprit des pêcheurs, qu'ils comparaient le tumulte qui se faisait la nuit, autour de la maison isolée, au clapotement des flots contre les falaises. On alla même jusqu'à donner un nom à ce nouvel écueil, celui de *Petit-Enfer*, et les mères disaient à leurs enfans : « Surtout ne manque pas, quand tu apercevras la cheminée rouge du *Petit-Enfer*, de te signer et de recommander ton âme à Notre-Dame de Délivrance.

Il fallait donc quelqu'événement nouveau, survenu au *Petit-Enfer*, pour émouvoir le pays!

II

1792.

Le ciel était pur, la mer calme, et les étoiles scintillaient au fond de la voûte immense. C'est toujours un beau spectacle qu'une soirée d'été en face de l'Océan. Quoi qu'aient fait les poètes descriptifs pour en diminuer le charme et en gâter l'effet, il y a toujours une volupté indéfinissable à s'associer, vers la fin d'un beau jour, au calme et au recueillement de la nature, à suivre de l'œil les nuages légers qui filent à l'horizon comme des

bandes d'oiseaux, à écouter les bruits mélodieux de la vague qui glisse légèrement sur le sable du rivage, et à respirer les parfums que la brise vous apporte. Comme on se sent alors le cœur pris d'une émotion secrète, en se voyant au milieu du silence et de la nuit! comme alors la mémoire se dégage, comme l'imagination s'élève nette et brillante, comme les pensées viennent à l'esprit plus claires et plus rapides!

Au moment où nous parlons, un jeune homme, aux vêtemens de marin, se promenait le long de la côte, auprès de la maison isolée; son allure était celle d'un homme tranquille et rêveur; rien n'annonçait dans ses gestes une préoccupation pénible, ou une réflexion grave. Il allait du pas nonchalant de ces promeneurs qu'aucune idée n'inquiète, qu'aucun but ne dirige; et cependant, si vous aviez aperçu la fatigue gravée sur tous ses traits,

le tourment intérieur écrit sur son front, et les ternes éclairs de ses yeux, vous auriez pensé que cet homme avait déjà bien souffert, et qu'il s'apprêtait à souffrir encore; et puis, cet état de souffrance, si profondément empreint sur sa belle figure, ne ressemblait pas au chagrin accidentel du pêcheur malheureux, à cette douleur éclatante et démonstrative de l'homme du peuple; c'étaient des tortures secrètes qui ne se manifestaient au dehors que par la prostration des forces du corps et l'altération sensible du visage. Ce jeune homme, si triste, était d'une taille élevée et élégante; son œil noir et grand, son front haut, ses dents blanches, son cou délicat et fin annonçaient un habitant des villes; mais le délabrement de son costume, ses mains grossies par un travail matériel déroutaient les conjectures qu'on aurait pu faire sur lui. Il eût fallu un bien habile observateur pour distinguer une

noblesse native dans sa démarche, un esprit penseur derrière l'enveloppe grossière qu'il s'était imposée.

A peine avait-il commencé sa mélancolique promenade, qu'il fut interrompu par l'arrivée d'une femme. Or, quiconque aurait rencontré cette femme, eût été frappé, au premier abord, de la délicatesse de ses traits, de la vivacité et de l'élégance de ses mouvemens. Quoiqu'en elle on ne pût rien admirer exclusivement, ni son front limpide, et d'une moyenne grandeur, ni sa bouche régulièrement gracieuse, mais peu conforme peut-être aux strictes exigences du dessin ; pourtant, on était charmé de cet ensemble harmonieux et doux, où la beauté résidait partout sans qu'on pût la découvrir quelque part, et en expliquer le secret. La mise de cette femme offrait aussi, comme sa beauté, des caractères particuliers. Elle avait remplacé le bonnet, démesurément haut,

des paysannes, par un bonnet élégant, comme on n'en porte qu'aux environs de la capitale; sa robe blanche, quoique fort simple d'ailleurs, annonçait dans sa façon du goût et de la grâce; chose remarquable enfin, ses mains étaient admirablement blanches, et couvertes parfois de gants, ce qui est un luxe bien rare sur les côtes de Normandie. Quelque chose, en cette femme, rappelait donc à la fois, et la grisette et la grande dame. Cependant, sa figure était si douce, sa voix si mélodieuse, ses manières si attrayantes, qu'il fallait la proclamer charmante, quelle que fût d'ailleurs sa condition.

A l'approche de cette femme, notre rêveur solitaire avait rappelé sur ses traits une sérénité factice qui eût trompé les plus clairvoyans; il s'était redressé; son allure était devenue moins pesante et moins inégale, et lui-même eût été un mystère inexplicable pour

un étranger assistant à la scène que nous allons rapporter.

Quand la jeune femme eut accosté celui qu'elle s'était hâtée d'aller retrouver, elle lui présenta son front pour qu'il y déposât un baiser; puis, continuant une conversation qui, sans doute, les avait déjà long-temps occupés :

— Quelle triste résolution as-tu donc prise, mon Eugène?

— Il le fallait, nous étions déjà un objet de suspicion pour le pays; bientôt, on nous eût dénoncés.

— Mais n'y avait-il pas un autre moyen de nous mettre à l'abri des méchantes paroles et des perfides dénonciations, que de faire cause commune avec les gens grossiers de ces côtes?

— Non, mon pauvre ange, la fatalité nous poursuit; nous devons expier notre amour si

pur, et si exceptionnel à l'époque de délire où nous sommes, par des souffrances et des humiliations de toutes sortes.

— Cependant, mon bien-aimé, nous aurions pu, peut-être, éviter le contact de ces paysans que je déteste autant que les gens de la ville. Comment pourrais-je déguiser mes paroles, ma démarche? comment pourrais-je entendre leur langage trivial et y répondre sans rougir?

— Tu demanderas de la force à Dieu; et il t'en faut beaucoup, car voici ce que nous devons faire : pour avoir une semaine de solitude, il nous faut sacrifier un jour tout entier; je convierai, le dimanche, tous les jeunes garçons des alentours, et la maison qui nous sert d'asile deviendra un cabaret où ils se donneront rendez-vous pour rire, boire et chanter; moi, je les servirai, et si tu m'es

dévouée, tu m'aideras de ta présence et de tes muets encouragemens.

— Hélas! qu'exiges-tu de moi? à quel degré sommes-nous donc tombés?

Les deux amans se turent quelques instans; puis, comme si tout avait été résolu dans leur cœur, la jeune femme reprit :

— Oui, restons ici; rien n'est beau comme la mer immense que nous avons devant les yeux, si ce n'est la pensée de Dieu, si ce n'est notre amour; car notre amour me semble une communion perpétuelle de nos deux âmes avec Dieu!

— Oui, habitons toujours ces magnifiques rivages de l'océan! Nous sommes si heureux ainsi! il y a tant d'analogie entre ce bruit incessant, ce mouvement éternel des vagues, et les mille idées d'amour qui se succèdent sans interruption dans nos cœurs; oh! prends courage, et restons.

La conversation se rompit encore, mais ce fut, cette fois, pour donner cours à des larmes d'exaltation et de tendresse; et les deux amans, appuyés l'un sur l'autre, rentrèrent à la maison.

La brise fraîchissait, la mer moutonnait à l'horizon, et des vagues, de plus en plus grosses et écumantes, s'alongeaient sur le rivage.

Ainsi se passa la première semaine pour nos deux amans : la seconde, quelques gens, qui allaient de Courceulles à Lyon-sur-Mer, s'arrêtèrent à la porte où une branche de buis leur annonçait qu'un nouvel hôte s'apprêtait à les recevoir. Ils avaient fait halte simultanément devant cet étrange bouchon, où la curiosité, autant que la soif, les invitait à entrer. Cependant, ils hésitèrent long-temps sur le seuil de fer.

— Eh quoi! Jean-Pierre, si tu as quel-

ques écus de reste dans ton escarcelle, crains-tu de les perdre à l'heure où le diable n'a plus qu'à nous brûler vifs dans ce four où il attire ses ouailles?

— Oh non, parbleu! mais avant de jouer mon éternité pile ou face, je puis bien barguigner un peu, répondit Jean-Pierre en se tournant vers le gros Jérôme.

—Bah! cria un troisième, c'est aujourd'hui mardi, plus rien à boire, plus de filles à faire sauter à la danse; sans le sou, rien, sans pêche, plus le sou, et la pêche ne va plus, l'hiver vient; autant nous chauffer chez l'autre.

Et les trois vigoureux gaillards se précipitèrent presque à la fois dans une des salles basses de la maison isolée. Mais, quel ne fut pas leur étonnement, quand ils ne virent dans la salle que des bancs et des tables de bois blanc, des gobelets d'étain sur les tables, et au fond de la pièce une belle et jolie femme

auprès d'un jeune homme, à la figure hâlée et virile, et qui semblait son mari. Alors, ils s'accoudèrent sur l'une des tables, demandèrent bruyamment du cidre et des pipes, et se mirent à causer entre eux. A leurs gestes expressifs, à la fréquence de leurs libations, à leurs paroles mystérieuses, il était facile de reconnaître qu'une émotion inaccoutumée les arrachait à leur insouciance de tous les jours. De temps en temps, une voix plus haute et plus accentuée dominait toutes les autres et quelques juremens énergiques couvraient le tumulte d'une conversation confuse, assez semblable au brisement des flots sur la grève. Vouloir analyser toutes les parties de ce sombre trio, c'eût été presque impossible; et le rôle d'observateur, qu'avait choisi le maître du lieu, se bornait à recueillir quelques mots épars, quelques imprécations divulgatrices. Rien, néanmoins, ne lui avait paru positif,

si ce n'est une joûte maritime ayant eu lieu entre les gens de Courceulles et ceux de Lyon-sur-Mer; et ceux de Courceulles, alors réunis chez lui, ayant été vaincus, déclamaient et vociféraient contre leurs orgueilleux vainqueurs. Tout à coup, comme il était dix heures de nuit, et que la lune venait de se lever, un rappel fut entendu, et les trois marins sortirent ensemble, et se dirigèrent en courant vers l'endroit d'où les cris avaient été poussés.

La marée était basse, et la vague déjà houleuse se retirait avec fracas.

III

1793.

Le jour tombait, et de vastes nuages amoncelés dans le ciel, une brume épaisse et humide contribuaient à répandre de précoces ténèbres sur la plage déserte. La mer était haute, et sa lame venait expirer au pied de la maison isolée, dont les deux habitans, assis auprès d'une fenêtre au rez-de-chaussée, regardaient à travers les carreaux si quelque barque lointaine n'apparaissait point sur la cime des vagues irritées. D'horribles préoccu-

pations les agitaient ; parfois, la jeune femme se tournait vers son compagnon, en affectant une espérance qu'elle n'osait concevoir, et laissait tomber ces paroles :

— Voilà une marée terrible !... Peut-être ne voudront-ils pas tenter le passage sur leurs frêles embarcations !... Je pense qu'ils ne viendront pas !

— Qu'y gagnerons-nous ? mon Dieu ! S'ils ne peuvent se rencontrer cette nuit, ils ne manqueront pas la prochaine. Et d'ailleurs, j'aime mieux les voir s'égorger tout à l'heure, que de recevoir seulement les hommes de Lyon-sur-Mer, ou bien ceux de Courceulles. Lorsque ces marins féroces n'ont pas quelque ennemi à dévorer, ils déploient leur rage sur nous... Il en arrivera quelque malheur, hélas! mais je ne souffrirai pas que ces monstres te touchent, comme ils commençaient l'autre

nuit.... Heureusement que les *sans-culottes* sont arrivés à temps.

— Eh ! malheureux ! que veux-tu faire ? ils te tueraient sans pitié.

Cette exclamation fut suivie d'un torrent de larmes. La pauvre femme se rappelait avec une horreur indicible les violences que le parti chouan commettait sur elle pour passer le temps ; le sentiment de l'abandon où elle était plongée, et l'affection qu'elle portait au seul homme qui pût, en bravant une mort certaine, la défendre contre ces persécutions brutales, l'avaient obligée dès long-temps de renfermer en elle le secret de mille douleurs. Elle n'osait révéler à son protecteur impuissant les nombreuses insultes que sa beauté lui attirait ; mais bien des fois, humiliée d'un baiser dégoûtant ou d'une caresse ignoble, elle avait couru vers la mer, autant de fois l'avait retenue le souvenir de son amant.

Ces deux jeunes infortunés étaient devenus les victimes de leurs bonnes résolutions. Afin d'éviter les on dit et l'animadversion des habitans, ils avaient dans leur maisonnette ouvert un cabaret que son éloignement de toute habitation rendait perpétuellement désert, excepté quelques jours de fête. C'était là-dessus qu'avaient compté nos malheureux amans : bientôt, leur cabaret abandonné fut le théâtre d'épouvantables rendez-vous. Situé sur la côte, entre Lyon-sur-Mer d'une part, Langrune et Courceulles de l'autre, à deux ou trois lieues de ces trois villages, il formait une ligne de démarcation politique. On saitqu'une petite chouanerie s'organisa dans le Calvados, en 1792 ; Courceulles, Langrune, la Délivrande en étaient les foyers. Au contraire, les *sans-culottes*, prenaient beaucoup d'empire à Caen, ils régnaient sans partage à Lyon-sur-Mer, et avec une férocité digne de Paris, accrue encore ou

rendue plus hideuse par la brutalité, la violence et le jargon marin qui leur appartenaient.

Souvent, lorsque la marée haute avait lieu, vers le soir, les mariniers de Lyon, ceux de Langrune et de Courceulles, faisant de part et d'autre la moitié du chemin, venaient se rencontrer au cabaret désert. Ils affectionnaient cet endroit, parce que la plage y descend par une pente si douce que le reflux en découvre une lieue environ. C'était un beau champ de bataille : on s'y battait pendant trois heures dans les plus épaisses ténèbres, et puis on reprenait ses barques, on retournait chez soi ; la mer, en s'élevant, nettoyait la plage sanglante et balayait les morts. En ce lieu, où jadis les bons habitans s'effrayaient de trouver quelquefois des restes de festin, on heurtait maintenant des débris de cadavres, des os humains et des dépouilles rejetées par les on-

des. Et avant le combat, on allait boire au cabaret, et après le combat, on y transportait les blessés : voilà quelle était l'existence de ces deux amans qui cherchaient le bonheur dans l'oubli, l'amour dans la nature et toute la société en eux-mêmes! Tombés de chute en chute à ce dernier degré de misère, ils supportaient les ordres, les plaintes, les injures des brigands; ils servaient leurs orgies et assistaient à leurs batailles.

La pénible conversation qui s'était établie entre eux, comme nous l'avons dit plus haut, fut tout à coup interrompue par le bruit du marteau de fer de la porte; les deux aubergistes étonnés se levèrent, ils n'avaient aperçu aucune embarcation; cependant, le jeune homme alla ouvrir, et fit entrer un *sans-culotte*, un ancien habitué, dont la jeune hôtesse avait depuis quelque temps remarqué les absences avec joie; car ce personnage hideux

la poursuivait de son amour et de ses propos infâmes.

— Citoyen, dit le sans-culotte après avoir vidé quelques verres d'eau-de-vie de cidre, il s'est fait bien du changement depuis que je ne t'ai vu. Regarde, mon costume est bien simple, je suis vêtu comme un Spartiate, et tel que me voilà, j'occupe une place importante dans la glorieuse république!... Oui, je suis un homme influent!

En achevant ces mots, il vida de nouveau son verre, puis, toisant l'aubergiste :

— Es-tu bon républicain, camarade?

— Sans aucun doute.

— Cependant, il se réunit chez toi des gens plus que suspects.

— Mon Dieu! vous savez bien s'il est en mon pouvoir de leur fermer ma porte; vous-même, bien des fois, n'êtes-vous pas venu dans l'intention de les trouver?

— Oui ; c'étaient de rudes batailles, et telle fut l'origine de ma fortune. Mais, vois-tu, les bons patriotes se ruinent en petites escarmouches. Je veux t'associer à mes projets, et si tu me secondes, tes affaires vont aller bon train.

— Mais de quoi s'agit-il ?

— D'anéantir en un seul coup les ennemis de la république ! Morbleu ! fais-moi raison, continua-t-il en versant de l'eau-de-vie dans un second verre, à l'*une et indivisible* !

L'aubergiste n'osa refuser, et le sans-culotte reprit :

— Ce sont de braves gens que les marins de Lyon, mais ils ne savent point ruser. J'ai trente hommes de Caen qui n'attendent que mon signal ; avec eux, l'eau-de-vie et les poignards qu'ils portent, et enfin ta coopération, je veux détruire, avant trois jours, tous les chouans de Langrune, de Courceulles et des

environs ; je leur ferai tenir pour demain une provocation très hautaine ; nous arriverons les premiers, et tu nous cacheras dans ta baraque ; pendant le jour, je t'enverrai des provisions de Cognac ; lorsque les bandits seront venus, tu leur diras de notre part que c'est chose remise, tu les feras bien boire, et puis enfin...

— Enfin?...

— La république ou la mort! il n'en reviendra pas un seul à Langrune ni à Courceulles.

— Un massacre, grand Dieu!

— Tu es un arriéré, camarade ; viens seulement un jour au club, et tu comprendras les devoirs d'un bon républicain.

— Retire-toi.

— Tu me repousses?

— Lâchetés et assassinats, voilà ce que je repousse.

En achevant cette réponse, l'aubergiste sortit sans écouter aucune des menaces que le républicain grommelait à demi-voix. Celui-ci restait seul avec la jeune femme ; il alla s'asseoir auprès d'elle, et malgré ses efforts, il lui saisit les mains.

— Ecoute-moi patiemment, dit-il, et tâche de me faire une réponse favorable, car c'est la dernière fois que je consens à te demander par prière ce que j'obtiendrais par force, s tel était mon bon plaisir. Tu sais bien que je t'aime, tu le sais, méchante femme ; mais ce que tu ignores, le voici : je viens d'être nommé juge au tribunal révolutionnaire ; je suis puissant, et j'ai de l'or ; quitte ta misérable tanière, et viens partager ma fortune. Réponds-moi donc, j'ai hâte de t'arracher à cette misère ; avec moi les parures, les délices et toutes les félicités du monde seront accumulés sur toi.

— Je n'en veux pas ! je n'en veux pas ! reprit la jeune femme à qui ces idées de grandeurs n'étaient pas aussi étrangères que l'avait pu penser le grossier séducteur.

— Mais tu seras aimée comme ne t'a jamais aimé ton stupide mari ! ajouta-t-il en l'attirant entre ses bras avec une ardeur effrénée.

— Misérable ! s'écria-t-elle en se redressant tout-à-coup, éloigne-toi tout de suite, ou je vais appeler, et tu es seul ici.

Le juge intimidé la laissa fuir ; mais il prononça ces paroles avant de s'en aller :

— Pour la dernière fois, je te propose de conjurer un grand malheur en t'abandonnant à mes vœux. Je te jure, par l'Eternel, que si tu me laisses partir sans aucune promesse, demain tu te repentiras de m'avoir résisté.

L'hôtesse, sans s'émouvoir, avait repris sa chaise : il y eut un moment de silence.

— Insensée ! dit encore le juge ; demain tu

me supplieras à genoux; tu voudras acheter ma pitié au prix de toutes tes faveurs... Mais tu es aveugle : à demain, donc ! et c'est toi qui viendras me trouver demain à Caen ! je m'y promets une journée d'amour!

Il se précipita dehors en lui jetant un regard terrible. Tant de fois on avait voulu l'effrayer par de vaines menaces, qu'elle fut insensible à celles-ci, n'en parla pas à son amant, et ne demeura point frappée de leur caractère sinistre. Habituée dès sa jeunesse à regarder comme étroite la puissance d'un juge, et ne comprenant guère tout ce qu'elle pouvait devenir en des temps de révolution, la pauvre femme se laissa tout entière absorber par le sentiment de la crainte et des maux présens; la troupe de Lyon-sur-Mer effectuait son débarquement, et l'on apercevait de loin les embarcations ennemies.

La Carmagnole d'une part, des cantiques

de l'autre, partout des poignards aiguisés, des visages affreux, des juremens ou des blasphêmes, des liqueurs et cette ivresse furieuse qui prépare au combat, qui noie la pitié, qui ranime les forces brutales, qui communique à l'homme les principales qualités de la bête féroce : tel était le spectacle qu'offrait la grève, où se répandaient çà et là des groupes de buveurs, éclairés par des torches, et tout prêts à passer des fureurs de l'orgie aux fureurs de la guerre. Dans la grande salle, et aux abords du cabaret, les *sans-culottes* gisaient entassés pèle-mêle, et des jattes de punch promenaient sur cette foule atroce leurs bleuâtres clartés. Parfois, leur hôte, dirigeant au hasard ses yeux ternes et abattus, se prenait à considérer la fête avec un sourire si amer, que l'image d'un bonheur passé devait nécessairement alors se faire jour dans son âme ; le souvenir d'une prospérité anéantie pouvait

seul arracher à ses traits cette expression du désespoir. Peut-être que l'aspect de ces sales festins rappelait au jeune homme des orgies voluptueuses? peut-être avait-il célébré de joyeuses débauches sur cette plage maintenant souillée? peut-être avait-il entendu des paroles d'amour là où retentissait d'une voix rauque la joie sanguinaire du peuple? qui sait combien de rêves de bonheur il avait enfouis dans cette demeure mystérieuse? et combien il lui en coûtait de la voir transformée en tabagie infâme, souillée en même temps par l'ivrogne et par l'assassin?

Les *sans-culottes* occupaient le cabaret et ses abords; sur la plage, à quelque distance, les marins de Langrune et de Courceulles étaient éparpillés en groupes, et le jeune homme rôdait principalement de ce côté pour satisfaire à leurs demandes diverses. Tout à coup, son attention fut fixée par des

hourras qui s'élevaient dans la maison. Etait-ce la ripaille avec ses joies, était-ce une lutte?.. Bientôt cette dernière opinion lui parut la plus vraisemblable, car une agitation subite s'était manifestée dans toutes les ombres que la lumière projetait sur les fenêtres de la salle; puis il crut distinguer des cris de femme; il devint pâle, et sa main tremblante agita le manche d'un couteau fourré dans sa ceinture. Enfin, la porte de fer fut brusquement ouverte, et quelqu'un s'élança dehors. Dans le court intervalle que cette vision mit à passer dans la lumière de la porte, il vit nettement une robe, des épaules à demi nues sous un vêtement déchiré, de longs cheveux épars, puis deux ou trois hommes chancelans d'ivresse et de passion brutale s'élancèrent sur les traces de la fugitive; lui-même n'avait pas attendu cette dernière apparition pour voler au devant de sa femme, écumant de fureur et

brandissant son coutelas. L'attente de cette lutte ranima dans tous les esprits une soif sanglante ; les chouans se relevèrent en grand nombre, et suivirent de loin l'aubergiste. Il y avait un si long espace sur cette fatale grève entre les deux partis, que, malgré l'énergie des coureurs, une distance assez grande les séparait encore, lorsque la pauvre femme heurta du pied contre une pierre et tomba. Le plus alerte de ses persécuteurs, égaré à la fois par le vin et la passion, ne songea point à autre chose qu'à profiter de son avantage, et l'atteignant au moment même où elle se relevait, l'enlaça dans ses bras puissans, et roula dans le sable avec elle. Au bruit de ses baisers furieux, des cris et des efforts de celle qui allait être sa victime, des éclats de rire s'élevèrent du milieu des sans-culottes ; mais bientôt il leur fut répondu par un râle terrible ; avec trois coups de poignard, le cabaretier avait

déchiré la poitrine de son ennemi, et il emportait entre ses bras sa femme évanouie vers la ligne des chouans. De leur côté, les sans-culottes se précipitaient en armes pour venger leur compagnon mort. Les deux partis se rencontrèrent donc, échauffés par l'aspect d'un meurtre, par le souvenir de leur haine et la présence de leurs armes; il ne leur en fallait pas tant pour devancer un peu l'époque de la collision.

Bientôt, les torches qui brillaient encore s'éteignirent sous les cadavres, et d'horribles ténèbres enveloppèrent l'horrible mêlée. Alors, aux cris de mort se mêlaient çà et là d'énergiques cris de ralliement; le poignard à la gorge, on se demandait le mot d'ordre. Combien de fois la hache, combien de fois le pistolet furent dirigés au hasard, et combien de misérables périrent par la main des leurs!

Aucun homme ne l'a pu dire, aucun œil ici-

bas ne l'a vu. Cependant, ces flots rugissans et sanglans étendaient ou rétrécissaient leurs plis; par la violence de leur choc, les sans-culottes avaient transporté le champ de bataille bien loin de la maison, de sorte qu'après un détour immense, le pauvre cabaretier rentra chargé de son fardeau, s'alla cacher dans une chambre et en barricada la porte.

Il était trois heures du matin, lorsqu'accoudés tous deux sur leur fenêtre ouverte, les déplorables habitans de la maison regardaient au loin les barques qui fendaient la pleine mer; celles-ci dirigées vers le port de Courceulles et celles-là vers Lyon; les vagues grondaient à leurs pieds, broyant et entraînant à la fois tout ce qui restait sur la plage; le silence des deux amans était solennel et triste comme celui qui précède les résolutions décisives, et ce fut le jeune homme qui le rompit d'abord :

— Cette vie n'est plus supportable! il nous faudra partir.

A ces mots, sa compagne se jeta dans ses bras, parce qu'il avait deviné le plus ardent désir qu'elle eût au fond de son cœur.

— Oui! mais que deviendrons-nous, continua-t-il tristement?

— Dieu y pourvoira! reprit-elle.

Il y pourvoyait en effet.

Le soleil se levait à peine, lorsque le marteau de fer retentit encore une fois; la jeune femme regarda à la fenêtre; mais quelle ne fut pas sa terreur! un détachement de bleus entourait la maison.

— Ouvrez, lui dit un homme de justice, ouvrez au nom de la loi!

Au moment où il achevait cette sommation, le cabaretier faisait rouler la lourde porte sur ses gonds. La maison fut fouillée depuis le haut jusqu'en bas, et les deux habitans, placés

au milieu de l'escorte, s'aperçurent bientôt qu'on les menait à Caen; alors, aussi, la jeune femme se rappela les menaces du juge.

IV

Vers huit heures du matin, la population *sans-culotte*, et les commères de Caen, s'amassaient devant la porte d'une maison assez étroite, de chétive apparence, et sans rôle politique jusqu'au milieu de 93, mais qui avait arboré subitement le drapeau national à l'une de ses fenêtres, et était devenue le centre des cancans, des patrouilles, des curieux et des mouchards ; depuis qu'un juge d'instruction y avait élu domicile, escortés de soldats

et de peuple, deux prévenus entraient dans la fatale demeure. L'un, jeune homme de vingt-cinq à trente ans, si l'on consultait sa figure, et vêtu en marin, excitait fortement l'attention publique. Tout le monde s'écriait en le voyant passer : Mais voilà le fils du vieux H.... ! c'est le fils de l'émigré; se peut-il ? bon Dieu !... Depuis longues années qu'il avait disparu, les uns l'avaient tué d'une manière et les autres d'une autre, mais tous avaient mis fin à leur incertitude, en abrégeant sa destinée par quelque conte romanesque. Grâce à l'étonnement causé par son compagnon de malheur, le second prévenu passait comme inaperçu dans la foule, et pourtant, son aspect n'eût pas produit moins de surprise ni soulevé moins de cancans; mais, c'était une femme enveloppée dans un énorme manteau de bure, et qui se dérobait à d'anciens souvenirs en voilant soigneusement

ses traits sous son capuchon rabattu.

Les deux accusés arrivèrent dans une salle de dépôt contiguë au cabinet même où siégeait le magistrat chargé de les interroger. Plusieurs fois la porte en fut ouverte et refermée devant eux, pour laisser passer des témoins, des espions et souvent des dénonciateurs bénévoles. Quelques mots prononcés un peu plus vivement venaient parfois à leurs oreilles. Le jeune homme remarquait que son nom de famille n'était pas prononcé ; personne, espérait-il, n'avait voulu livrer au tribunal de sang le dangereux secret de sa naissance ; lorsqu'après deux heures d'attente, un valet, tenant lieu d'huissier, poussa la porte avec fracas, avança la tête dans la salle, et dit en ricanant : Faites entrer monsieur de H..... C'était un arrêt de mort. Le fils de l'émigré laissa tomber sa tête sur sa poitrine ; il essaya trois fois de se lever ; il fallut presque le traîner

dans le cabinet du juge. Celui-ci se tenait dans une encoignure un peu sombre de l'appartement. Un jeune clerc penché sur son bureau couvert de paperasses, semblait là pour écrire les questions et les réponses; quelques grossiers agens de la police patriote causaient auprès d'une croisée. Le magistrat n'avait pu retenir un mouvement imperceptible de satisfaction. A l'entrée de son captif, il avait tâché cependant de conserver le plus grand calme; ses yeux ne s'étaient pas levés sur le nouveau venu, son attitude n'avait pas souffert la moindre altération, seulement ses narines légèrement gonflées, ses lèvres contractées, le sombre feu de ses regards annonçaient à la fois une haine jalouse, et l'ivresse d'une vengeance toute prête à s'accomplir. Quand le prévenu s'efforçant de trouver quelque part une dernière chance de salut, hasarda un coup-d'œil sur la figure de son juge,

il reconnut le misérable, le traître infâme dont la veille il avait repoussé les propositions! mais cette dernière surprise, au lieu de l'abattre encore plus, releva son courage; il était suffoqué par l'indignation, et murmurait entre ses dents :

— Qu'ai-je fait à ce bandit pour qu'il s'acharne après moi?

Cependant, l'interrogatoire commença tout d'un coup, et fut conduit jusqu'à sa fin avec une effrayante célérité.

— Citoyen, tu es accusé du crime de haute trahison envers la république.

— Je le nie hautement.

— Tu reçois de l'argent de Pitt et de Cobourg.

— Je ne reconnais pas ces personnes.

Les mouchards accueillirent cette naïveté par un éclat de rire, et l'instruction se poursuivit.

— De qui tiens-tu ta maison sur les bords de la mer ?

— C'est moi-même qui l'ai fait bâtir.

— Dans quel but ?

— Pour en faire ce qu'on appelait alors une petite maison.

— Il ose l'avouer ! s'écria le républicain en élevant ses bras au ciel.

Le jeune secrétaire laissa tomber sa plume, et les agens de police parurent scandalisés. Le jeune homme, irrité de cette comédie qui devait aboutir à son arrêt de mort, ajouta ces paroles :

— Calmez-vous toutefois, jamais petites maisons, pas même celles de la cour, n'ont vu tant d'horreurs que vous autres n'en avez commis dans mon cabaret !

— Silence ! interrompit le juge d'une voix altérée et tonnante ; renferme-toi dans ta défense, car tu as fort à faire pour éviter la guillotine.... Et ses agens sourirent.

— On t'accuse d'attentats et de manèges superstitieux au temps où ta maison n'était point encore publique ; on a vu des navires sombrer en sa présence, on l'a vue éclairée par d'étranges lumières, on a vu.....

— Mon Dieu ! tout ce qu'on a voulu. Les lumières étranges, c'étaient des verres de couleurs que nous allumions dans nos fêtes, et notre voile latine, qui s'abaissait subitement lorsque nous débarquions, aura souvent passé pour un sinistre.

— Ah !.... ah ! quelles réponses ! Au moment de la révolution, ton père émigra ; toi-même tu disparus complètement, et tu changeas bientôt ta maison en cabaret ; tu entretins des relations avec les traîtres de Courceulles, de Langrune, avec les émigrés, avec les étrangers.

— Quand mon père émigra, j'ouvris ce cabaret pour vivre.

— C'était l'or de Cobourg qui te nourrissait, misérable ! car la consommation que l'on faisait chez toi ne pouvait pas suffire à deux personnes.

— Je pêchais.

— Allons donc !

— Je vivais de ma pêche, et n'ai tenu cabaret que pour me dérober à la curiosité.

— Ta conduite était donc coupable !

— Non ; mais.....

— En voici trop ! faites sortir ce brave homme ! On guillotinerait dix personnes avec les seules charges qui s'élèvent contre lui !

Cette atroce conclusion souleva le gros rire des agens de police, et le jeune homme atterré s'alla heurter contre la porte ; il s'essuyait les tempes et le front chargés d'une froide sueur, et lorsqu'il repassa dans la salle d'attente, ayant aperçu sa compagne, il se précipita vers elle en s'écriant : Je suis

perdu ! Les agens qui le conduisaient firent quelques efforts pour les arrêter l'un et l'autre, mais cette explosion de douleur, d'amour, de désespoir avait été trop vive. Dans le long et dernier embrassement qui les réunit de la sorte, la figure de la jeune femme fut découverte un seul instant; et si court qu'il pût être, cet instant-là suffit pour que deux assistans reconnussent en elle la fille de M. de ***, émigré depuis très long-temps, mais rentré, disait-on, sous un nom supposé, afin d'organiser la contre-révolution dans le département du Calvados ; ainsi, par sa naissance, elle touchait encore l'échafaud de plus près que son amant. Après qu'on les eut séparés, elle s'enveloppa de nouveau le visage, mais il était trop tard ; l'un des deux hommes qui venait de reconnaître en elle l'ancienne dame de Caen, s'élança d'un seul bond dans le cabinet du juge, et l'autre, espèce de portefaix aux cheveux gri-

sonnans, s'approcha d'elle avec précaution et murmura tout bas son nom ; celle-ci tressaillant, lui tendit ses mains suppliantes, et se laissa tomber à genoux, sans pouvoir balbutier un mot. Ils étaient seuls dans cette chambre ; un soldat seulement faisait sentinelle à la porte. Le portefaix lui dit : — Vous êtes dénoncée déjà, le camarade Pierre est entré là-dedans sitôt qu'il vous a vue. Mais quoi! ma pauvre dame, pourquoi donc avez-vous quitté votre honnête mari, vous n'en seriez point là. Vous me direz que l'amour..... baste! il s'agit bien de cela maintenant! j'espère vous sauver, moyennant toutefois que votre père me paiera bien.

— Mon père !....

— Sachez donc qu'il habite la Délivrande!

— Mon père ?

— Oui, votre père, quoiqu'il se cache, son

influence est grande ; donnez-moi votre signature, j'irai la lui porter, et ce sera ma faute s'il ne rend pas réponse avant que le tribunal ne vous fasse monter à la guillotine.

Ces mots achevés, le portefaix ramassa par terre un papier, tira de sa poche un crayon, et la prévenue écrivit : — O mon père ! mon père ! votre pauvre fille prête à passer devant le tribunal révolutionnaire ! ce 21 novembre 1793.

Au moment même où le commissionnaire s'échappait avec son papier, la porte du cabinet s'ouvrit, et le juge tout seul s'avançait dans la chambre. Cet aspect fut un coup terrible pour sa malheureuse victime. Tant d'accidens épouvantables, tant de secousses imprévues qui l'avaient accablée sans qu'elle y pût rien comprendre, cette catastrophe inopinée, ce revers dont la source lui paraissait si mystérieuse, s'expliquaient donc enfin ; son effroyable amant avait tenu parole. Exas-

pérée par ce trait de lumière, ou raffermie peut-être depuis qu'elle se sentait appuyée sur le bras de son père, elle marcha vers le juge avec une sérénité parfaite, et s'arrêtant devant lui jusqu'à ce qu'il eût baissé les yeux: — Je suis prête à mourir, dit-elle.

— Doucement, doucement, madame, puisque vous êtes une *dame*, et voire même une *grande dame*, convenez que j'avais bon goût en déterrant vos charmes sous une toilette assez peu digne de votre première fortune; que cette considération plaide donc auprès de vous la cause de mon amour..... car il faut bien le dire, j'ai d'autres avocats d'une éloquence un peu plus mâle....... Vous ne répondez point? Madame, je vous dirai donc qu'il est en mon pouvoir de vous faire passer devant un tribunal sans pitié.

— Ne vous l'ai-je pas dit, je suis prête à mourir!

— Bon ! mais s'il s'agissait de sauver votre amant !

— Crois-tu donc m'abuser ? son interrogatoire est fait.

—Sans doute, belle dame, mais j'en peux, s'il me plaît, recommencer un autre pour éclairer ma conscience, et le faire aussi blanc que je l'ai rendu noir..... Écoutez. Cette nuit je veillerai dans la petite salle que vous voyez en bas, et qui donne sur le jardin ; trois coups frappés à cette porte par une jolie main, me feront ouvrir sur-le-champ ; quant à la porte du jardin, voilà sa clé !....

Comme il la présentait, elle s'en saisit avec fureur, et commença le geste de la lancer par la fenêtre.

Ce n'est, pensa le juge, qu'un premier mouvement, il faut laisser agir le temps et la douleur : — Madame, lui dit-il, en arrêtant son bras, gardez seulement cette clé, que vous

vous en serviez ou non; maîtrisez un peu vos transports. Si vous gardez ma clésans céder à mes voeux, je reconnaîtrai vos égards en vous laissant voir mon rival une dernière fois, demain matin, avant sa mort.

— Oh! je la garde donc!

— Oui, gardez-la, madame, et songez qu'avec elle vous tenez les jours de votre amant. Ce qui vous arrive aujourd'hui, vous fait assez connaître comment je remplis mes promesses. Adieu donc, madame, à ce soir ou demain, je vous salue.

. . . . Onze heures du soir allaient sonner, et le plus profond calme régnait dans la demeure où nous avons montré le matin même de si odieux tableaux. Dans sa chambre du rez-de-chaussée, le juge se promenait, tantôt agité et vivement, tantôt lentement et comme frappé d'une pensée décourageante. — Elle doit venir! se disait-il, oh! oui! quand

se sera calmée la première fureur, et elle doit l'être maintenant ; quand cette longue liberté dont je l'ai laissée jouir se sera consumée en souvenirs de son amant, en regrets du passé ; sans doute qu'elle sera vaincue !.. Si pourtant elle ne venait pas ! oh ! je la perdrais alors irrévocablement : elle ne fera point pour elle plus qu'elle ne peut faire pour lui..... D'un autre côté, que cette intrigue demeure bien secrète , car si son père le savait !.. Malheureux que je suis ! combien de temps encore dois-je expier mon imprudence ? combien de temps encore ces fatales propositions que je faisais jadis aux chefs des émigrés m'enchaîneront-elles comme un esclave à toutes leurs exigences..... On frappe ! ! ! ce n'est pas elle ! c'est à la porte de l'antichambre.... Entrez !

Le domestique ou l'huissier dont nous avons parlé plus haut se présenta d'un air discret :

—Un paysan, dit-il, demande à vous parler.

— Eh! qu'il aille au diable! c'est bien l'heure maintenant!

— Il m'a chargé de vous dire qu'il s'appelait Emmanuel.

— Ah ciel! es-tu bien sûr? Emmanuel, grand Dieu! qu'il entre. Fais entrer vite.

Emmanuel portait un habit de paysan; mais son visage, ses mains attestaient bien plutôt un noble; quelques cheveux assez blancs, assez rares, encadraient sa physionomie sévère, hautaine et fatiguée.

— Maître Jacques! murmura-t-il, tu ne t'attendais guères à me voir!

Le juge répondit à voix basse, et toute leur conversation se continua ainsi. — Emmanuel, qu'avez-vous fait? ne m'aviez-vous pas juré un secret inviolable; et la première fois, lorsque je vous fis évader, ne promîtes-vous point de ne pas revenir à Caen?

— Je l'ai promis, c'est vrai; mais une cir-

constance imprévue, étrangère à la politique, m'amène cette fois ; et tu le sais bien, Jacques, ma fille n'est-elle pas livrée à ton tribunal exécrable?

— Mauvais renseignemens! Ne pouviez-vous point vous reposer sur moi? je l'ai interrogée, je l'ai renvoyée libre. Elle est libre, vous dis-je.

— Ne pouvais-tu me l'envoyer?

— Ne peut-elle aller elle-même? faut-il que je me perde afin de vous servir? le conducteur que j'aurais pris pouvait parler, trahir mes liaisons avec vous.....

— Et maintenant que me voici, fais qu'elle vienne au moins. Je suis un conducteur qui ne trahira pas.

—Oh! non, fuyez bien vite, j'aime mieux vous l'envoyer; si demain on vous voit, si l'on sait la visite que vous m'avez rendue!..

— C'est pourquoi, maître Jacques, il faut

que je l'emmène non pas demain, mais cette nuit. Elle était ce matin sous la prévention : tes limiers, sans doute, ne l'ont pas perdue de vue.

— Mon Dieu ! c'est inutile ! ces gens ne savent rien ; demain matin venez la prendre.

— Et si tu peux la faire venir demain matin ici, pourquoi donc t'opposer à me la rendre ce soir?

— Diantre ! que vous importe !

— Jacques, mon ami Jacques, ta conduite est bien louche !....

L'émigré s'arrêta soudain, et porta les yeux sur le juge ; trois coups légèrement frappés venaient de retentir contre la porte du jardin, il était minuit..... Les sentimens les plus extrêmes se peignaient à la fois sur la figure du magistrat. Un bonheur inouï dilatait à peine son visage, que le sentiment de la crainte venait s'y peindre tout à coup : tantôt il paraissait hors de lui-même, tantôt embarrassé,

tour à tour rouge et pâle, prêt à s'élancer vers la porte, et n'osant faire un pas.

— Qui frappe ainsi! dit l'émigré.

— Je ne sais trop... c'est-à-dire... si, je le sais bien... mais que vous importe après tout... ce n'est pas un espion, allez..... c'est une femme, ainsi retirez-vous; demain, demain matin, je vous rends votre fille.

— Je veux voir cette femme!

—Ah! doutez-vous de moi! parlez-lui, vous verrez si c'est la voix d'une femme!

— Je veux la voir! vous dis-je, s'écria l'émigré en courant sur la porte.

— Vous ne la verrez point, cria le juge, et il éteignit la lumière, mais trop tard; la porte s'était ouverte assez tôt pour que les rayons vacillans se reposassent sur la figure pâle et défaite, sur les yeux baissés d'une jeune femme admirablement belle; un cri sortant de la poitrine du vieillard annonça

hautement qu'il avait reconnu sa fille !.... Le plus profond silence régna dans cette enceinte obscure. La fille près de son père sans le connaître, et près du monstre auquel elle venait se livrer, ne comprenant rien à cette scène étrange, s'appuya sur une chaise, et posa sa tête dans ses mains comme pour recueillir quelques idées. Le père s'approcha du juge, et le saisissant à la gorge : — Infâme brigand ! lui dit-il d'une voix si basse que le souffle n'en parvenait pas même aux oreilles de sa fille ; infâme brigand ! je suis forcé de tenir ma promesse, je ne te trahirai pas, mais tâche de ne me rencontrer jamais, lorsque j'aurai un pistolet ou un poignard entre les mains. Je savais que l'indigne fille avait déshonoré mon nom : ce que je n'aurais pu croire, quand on me l'eût juré sur l'évangile, c'est qu'elle descendît jusqu'à toi !.. Sans me faire connaître, préviens-la tout de suite qu'elle ait à suivre

mes pas, et que je la conduise chez son père.

Le juge éleva la voix en s'adressant à celle qu'il déshonorait sans fruit ; désappointé, déçu dans l'instant même où toutes ses combinaisons allaient réussir, il cherchait à cacher sa rage sous des paroles calmes et graves. — Madame, lui dit-il, je vous avais bien dit que vous viendriez aujourd'hui solliciter la grâce de votre amant, et, ce que j'étais loin de prévoir, je dois rejeter votre prière ; vous allez quitter cette ville à l'instant même, ce paysan vous conduira dans les bras de votre père.

Cette nouvelle surprise confondit davantage encore la malheureuse sans cesse ballottée entre la crainte et l'espérance : il lui semblait si prodigieux que son persécuteur contribuât lui-même à son évasion, qu'elle suivit le guide sans aucune confiance, et croyant plus volon-

tiers qu'il allait la conduire dans quelque cachot de la ville.....

Vous me demanderez comment se dénoua ce drame, vous me demanderez ce que devinrent les personnages malheureux que nous vous avons présentés. Le jeune de H... fut exécuté publiquement sur la place de Caen après arrêt du tribunal, et sa mort fit époque dans la mémoire des habitans; c'était un des premiers nobles qu'ils eussent vu guillotiner; son amante fut enfermée le reste de ses jours dans un couvent d'Espagne par son sévère libérateur.

Quant à la maison du rivage, vous la verrez encore, passablement défigurée, parée de nouvelles fenêtres, flanquée d'une maison nouvelle, mais conservant toujours sa vieille porte de fer. Quatre cents habitations à peu près se sont élevées autour d'elle en forme

d'amphithéâtre, et constituent un beau village que l'on appelle Luc; leur doyenne, devenue auberge, conserve encore dans le pays une renommée traditionnelle. Un marin vous racontera l'histoire que vous venez de lire, et sur la porte vous verrez cette enseigne faisant allusion aux premières destinées du lieu : *hôtel du Petit-Enfer.*

JEAN B...

LE CONTREBANDIER.

1834.

J'ai quelquefois, à mon lever, la visite d'un honnête contrebandier, dont le tabac me coûte un peu moins cher, et me paraît meilleur que celui des manufactures royales. Ce brave homme, que j'appellerai tout simplement Jean, de peur que la régie ne cherche à l'inquiéter, a fait bien des métiers pour vivre. Aujourd'hui, vieux et cassé, c'est à force de ruse et d'adresse qu'il échappe aux nombreux ennemis que l'ordre légal oppose à son petit

commerce. Mais il est vraiment curieux de voir ses yeux éteints reprendre leur éclat et leur vivacité au récit de quelque aventure de jeunesse, et son humilité mercantile s'effacer au souvenir de ces belles journées où l'homme, quel qu'il soit, s'ennoblit de tous les périls qu'il affronte, de tous les dangers qu'il court. Jean est né dans un petit port du midi, à Saint-Jean-de-Luz, je crois. La conscription en fit un marin de la garde, et le sort des armes un prisonnier de guerre. Combien j'aime à lui faire raconter son évasion de l'île de Cabrera et sa vie agitée en Espagne, où la tempête le rejeta, seul de 28 Français échappés avec lui ! Jean parle mieux l'espagnol que sa langue maternelle ; grâce à son habitude de l'idiôme biscayen, il ne lui fut pas difficile de passer, en Espagne même, pour un homme du pays. Au reste, le temps de se perfectionner ne lui manqua pas. Tour à tour barbier

valencien, armurier catalan, chaudronnier andaloux, il parcourut tous les royaumes d'Espagne, et mit quatre ou cinq ans à se rapprocher de la frontière. Chose bizarre! son pays lui offrit moins de ressources pour vivre que la terre ennemie. A Sarc, où il se retira, la misère vint le trouver, et il eût sans doute commencé à cette époque le métier de contrebandier, si, après de nombreuses démarches et d'interminables sollicitations, le gouvernement n'eût pris en considération ses services passés, son habitude du langage espagnol, sa connaissance parfaite de la frontière, son dévouement, son courage, et son besoin de manger; en sorte que le gouvernement l'embrigada dans la douane.

L'histoire de Jean s'arrêtait là pour moi. Comment de la douane avait-il passé aux contrebandiers, c'est ce qu'il n'avait jamais pensé à me dire. Son affectation à clore ainsi sa bio-

graphie au moment le plus dramatique de son existence, me faisait bien soupçonner quelque grande douleur, quelque souvenir pénible; mais toute ma curiosité tombait devant le sang-froid de cet homme, lorsqu'il s'interrompait pour me dire :

— Allons, Monsieur, voici d'excellens cigares d'Alicante. Il faut m'en prendre, pour l'amour des huit cents femmes qui gagnent honorablement leur vie à les faire.

Un de ces jours derniers, Jean entra dans ma chambre, avec sa mystérieuse boîte de cigares. J'étais encore au lit, méditant de toutes mes forces sur je ne sais quel mouvement stratégique de Rodil et de don Carlos.

— Jean, lui dis-je, connaissez-vous le Val de Moya?

J'étais bien aise d'avoir des notions précises sur la position respective des christinos et de Zumalacarreguy. Grâce à Jean, qui m'expli-

quait patiemment leurs marches et leurs contre-marches, je prenais un certain plaisir à cette guerre de montagnes : souvent même je me faisais honneur des renseignemens que m'avait donnés le marchand de cigares, et peut-être Jean n'est-il pas tout-à-fait étranger aux judicieuses observations qu'on a publiées sur ce sujet. C'est pourquoi, à son arrivée, je l'accueillis par cette question :

— Jean, connaissez-vous le Val de Moya ?

Mon homme recula d'effroi, comme s'il eût marché sur un serpent. Son visage devint pâle et hagard, et ses mains tremblantes semblaient trop faibles pour soutenir le poids de la petite boîte qu'il portait.

— Mon Dieu, lui dis-je, qu'avez-vous donc?

— Le Val de Moya ! reprit-il d'une voix basse et gutturale, n'avez-vous pas dit le Val de Moya? Ah ! monsieur, il s'est passé là de terribles choses !

Puis, après un moment de silence :

— Oui, je le connais, et, pour mon malheur, je ne puis pas l'oublier.

— N'en parlons plus, Jean, si cela vous chagrine.

— N'importe ; il faut que j'en parle à quelqu'un ; une fois avant de mourir.

Et, s'accoudant avec force sur une table, il continua avec ce calme qui naît d'une résolution désespérée :

— Avant qu'on n'eût fait de moi un douanier, j'avais eu le temps de reprendre mes habitudes de jeunesse. Je recommençai à courir les montagnes, à franchir les précipices, et bientôt je devins le meilleur guide et le plus habile chasseur d'izards qui fût à dix lieues à la ronde. Un jour, surpris par un de ces orages si violens dans les montagnes, je m'étais abrité, tant bien qne mal, dans le creux d'un rocher, lorsqu'au milieu du bruit de la

tempête, je distinguai la détonnation d'un coup de fusil, puis encore un autre coup. J'essayai de sortir de ma retraite, mais l'orage qui redoublait me força d'attendre un bon quart-d'heure avant de satisfaire ma curiosité. Enfin, je pus reprendre ma route, ce qui n'était pas facile, je vous le jure, après un pareil dégât. Tout-à-coup, au détour d'un passage assez dangereux, j'aperçois deux hommes, soutenant par la bride un mulet pesamment chargé, et, en apparence, fort embarrassés du chemin qu'ils devaient suivre. Je les pris à leur costume pour deux marchands navarrois, et je m'avançai sans crainte à leur rencontre : mais à ma vue, les deux marchands armèrent leurs carabines, et l'un d'eux alla même jusqu'à me coucher en joue. Le moindre mouvement d'hésitation pouvait me perdre : je continuai bravement à marcher sur eux, le fusil sur l'épaule, et en affectant la

plus grande indifférence pour ces démonstrations menaçantes. Le jeu me réussit : la carabine se seleva, et dès qu'on me reconnut pour un chasseur d'izards, on me demanda pardon de m'avoir pris pour un voleur.

Alors les deux marchands m'expliquèrent comment le Val de Moya était devenu impraticable, depuis quelques heures ; ils me dirent que forcés de retourner sur leurs pas, ils s'étaient absolument désorientés ; qu'ils désiraient vivement passer la frontière avant la nuit, et enfin qu'ils me récompenseraient bien, si je pouvais leur indiquer un passage sûr. Nous nous mîmes en marche, et chemin faisant, je remarquai que la platine de leurs fusils était noircie par la poudre.

— Camarades, leur dis-je, n'est-ce pas vous qui avez tiré tout-à-l'heure deux coups de carabine?

— C'était pour appeler du secours, répondit le plus âgé des voyageurs.

Cette explication s'accordait mal avec la crainte qu'ils avaient manifestée à mon approche. Cependant, je m'en contentai, et je ne fis plus d'observations. Deux heures après, nous avions franchi les défilés de la frontière, et nous marchions en sûreté sur le sol français.

A quelques jours de là, je rencontrai de nouveau sur la montagne le plus âgé des deux Navarrois. Mais il était seul et costumé, comme moi, en chasseur d'izards. Figurez-vous un homme d'une cinquantaine d'années: l'air hautain, l'œil noir et perçant, un visage basanné et barbu, le véritable type espagnol. Il revint sur le service que je lui avais rendu, et ajouta que je lui avais sauvé la fortune et peut-être la vie. Enfin, il m'engagea à le venir voir dans sa demeure, à Espeletta, où il tenait

une auberge. Mais peut-être mon histoire vous ennuie-t-elle ? interrompit Jean.

— Ce n'est pas une question à faire, lui répondis-je ; j'attends la fin.

— Ah ! Monsieur, c'est que j'arrive au plus difficile. Vous saurez donc que je me rendis à l'invitation d'Ortiz, l'aubergiste, qui me prit en affection, et me combla de bons traitemens. Par malheur il avait une fille...

— Ah ! dis-je, nous y voici, Jean.

— Monsieur, je n'essaierai pas de vous la dépeindre. Seulement, au bout de huit jours j'étais éperdument amoureux d'elle. Mes visites à Espeletta devinrent plus fréquentes, et enfin la belle Manoêla m'aimait aussi, avant que son père ne s'en fût aperçu, ou qu'il n'eût voulu l'apercevoir. C'est alors que je reçus ma commission de sergent dans les douanes. Ortiz, à cette nouvelle, se prit à rire d'une manière étrange, et sa fille pleura

d'une façon plus étrange encore. Cependant mon service ne m'empêchait pas de la venir voir ; mais je trouvais plus rarement Ortiz chez lui, et sa fille ne manquait jamais de me retenir jusqu'à son retour. Ce manège dura près de six mois, après quoi je reçus brutalement ma destitution. J'étais accusé de guider les contrebandiers dans les montagnes, d'avoir avec eux de fréquentes entrevues, d'abandonner mon poste pour leur livrer passage. Que sais-je encore ! On ne manque jamais de bonnes raisons pour se défaire des gens. Bref, je fus cassé, et je me retirai en Espagne, chez Ortiz lui-même, à qui je racontai ce qui venait de m'arriver.

— Eh bien, Jean, me dit Ortiz, je suis sûr que tu accuses les hommes d'injustice à ton égard.

— A moins que vous ne soyez vous-même un contrebandier, lui répondis-je, je ne vois

pas comment on a pu m'accuser d'avoir eu quelques relations avec ceux que j'étais chargé de surveiller.

Ortiz éclata de rire.

— Enfin, reprit-il, ce n'est pas malheureux! Comment, Jean, tu n'as pas eu l'esprit de voir qui j'étais! Crois-tu que cette misérable auberge puisse me faire vivre? Mon beau sergent des douanes, tu vas être maintenant des nôtres; c'est moi qui ai donné à tes chefs les renseignemens nécessaires pour te faire destituer. Je veux que tu m'en remercies. Tu es jeune, actif; tu connais parfaitement la frontière. J'ai mieux aimé t'avoir pour ami que pour ennemi. Voyons, causons d'affaires.

Alors Ortiz me dit franchemet que les deux coups de fusil que j'avais entendus à notre première rencontre lui avaient servi à se débarrasser de deux douaniers qui le serraient

de trop près ; et il ajouta qu'il aurait été fâché de me traiter de même dans l'occasion. Puis il s'interrompit pour me dire :

— Jean, tu aimes ma fille ?

Il fallait bien dire oui. Ortiz m'aurait peut-être fait horreur, s'il n'avait été le père de Manoêla ; mais outre que le métier de contrebandier n'inspire pas, grâce au ciel, autant de dégoût que celui que j'abandonnais, je ne pouvais détester cet homme à cause de sa fille. Je ne lui cachai pas combien j'aimais Manoêla, et il en parut satisfait.

— Maintenant, mon camarade, dit-il, voici ce que je te propose. Si tu veux m'aider ce soir à jouer un tour à ceux qui n'ont pas su te garder, ma fortune est faite, la tienne aussi, et Manoêla est à toi.

Je ne pouvais pas hésiter. L'espoir du gain et de la vengeance, l'amour surtout ne me permettaient pas de réfléchir un instant.

Nos conventions furent bientôt faites. Ortiz me dit que c'était là son va-tout, et qu'il ne rentrerait jamais en Espagne, si nous réussissions. En effet, toutes ses précautions étaient prises d'avance. Son auberge, vendue, ses meubles, vendus, ses mules, vendues aussi. Il n'en avait conservé que deux. L'une devait porter un ballot de cachemires, Manoêla montait l'autre. Nous partîmes donc, seuls, mais bien armés. La nuit tombait, lorsque nous entrâmes dans le val de Moya. Cependant, avant de nous engager dans le défilé, Ortiz m'ordonna de pousser une reconnaissance jusqu'au poste ordinaire des douaniers. Ils étaient quatre, avec un sergent. Il fallut attendre que la nuit fut noire. Alors Ortiz s'avança à son tour, et parvint à tourner le poste. Puis, lorsqu'il fût à quelque distance de la sentinelle, il se laissa découvrir, et commença à fuir du côté opposé. Le douanier

lâche son coup de fusil, et court après Ortiz. Réveillés par la détonation, les autres s'élancent aussi à la poursuite du fuyard, et la route est libre. En ce moment je lance les mules au grand trot. La ligne des douanes est bientôt dépassée, et ce n'est qu'au bout d'une demi-heure de marche que je cède aux prières de Manoëla, et que nous nous arrêtons pour attendre son père.

Ortiz arriva bientôt. Mais un diable de douanier l'avait aperçu, et le serrait de près. Heureusement, le reste de la bande était dérouté.

— Eh bien! mon garçon tout va pour le mieux, si nous pouvons donner le change à cet homme. Pas de coups de fusil : que ce soit ta dernière ressource. Cours, et je t'attendrai à mon tour au bout de la vallée.

Je partis, et le douanier s'enfonça à ma poursuite dans les sentiers les plus épouvan-

tables. C'était un vigoureux gaillard : malgré mon expérience des montagnes et mon agilité j'avais de la peine à le tenir à distance. Souvent, à la clarté de la lune qui venait de se lever, je vis briller en s'abaissant le canon de son fusil; mais il n'osait pas perdre sa poudre, et recommençait à courir. Malheureusement, je ne connaissais plus les chemins ; le sentier qui m'avait guidé jusqu'alors disparaissait dans un précipice. Au lieu de le suivre, j'escaladai au hasard quelques rochers. Mon ennemi s'y trompa, et du haut de ma retraite, je le vis s'enfoncer à ma recherche dans le chemin que je n'avais pas pris. Tout à coup le terrain s'éboula sous ses pieds, et un énorme quartier de roc se détacha et roula dans la vallée. Je me croyais délivré, et je cherchais à reprendre ma route, lorsqu'une balle vint s'aplatir à quelques pouces au-dessus de moi. Le douanier avait échappé à l'é-

boulement; mais, placé au fond de son précipice, il ne pouvait se rapprocher de moi. Le sentier avait disparu, et je voyais mon ennemi à cent pieds à pic au-dessous du rocher qui me servait d'asile. C'est de là que cet homme commença son feu contre moi. Le moindre mouvement de ma part me découvrait tout entier, tandis que lui-même, abrité par la saillie du rocher, pouvait charger son fusil tout à son aise. Je n'apercevais jamais que ses yeux et le bout de son fusil. Il m'envoya ainsi plus de vingt balles, auxquelles je ne pouvais pas répondre. Alors, je m'avisai de faire le mort. Je poussai un graud cri, comme s'il m'eût frappé, et je le vis, comme je m'y attendais, quitter sa position. Un coup de fusil m'en délivra.

Il fallait alors rejoindre Ortiz et Manoëla. J'entendais dans lavallée le bruit d'une autre fusillade, et j'en devais conclure que les

douaniers avaient retrouvé la bonne piste. Cependant je ne voulais pas abandonner Manoëla et son père. Je courus à leur secours. Tout à coup au détour du sentier que je suivais, j'aperçois Ortiz, soutenant Manoêla blessée, et chargé en outre d'un ballot assez volumineux.

— Tout est perdu, me dit-il, si tu ne sais pas où nous cacher.

Il n'y avait pas de temps à perdre. Je songeas aux rochers qui venaient de s'ébouler; cette circonstance pouvait nous sauver, et en peu de temps, Ortiz, chargé de son ballot, et moi, portant dans mes bras ma chère Manoêla, nous parvenons à l'endroit où j'avais tué le douanier. Cachés derrière les rochers, nous entendions au loin la voix de nos ennemis; mais notre retraite était sûre, et Ortiz se félicitait d'avoir pu la rencontrer. Pour moi, je ne songeai qu'à Ma-

noëla, dangereusement blessée. Elle souffrait, la pauvre enfant! mais le moindre bruit nous eût trahis : son père étouffait ses plaintes en la pressant dans ses bras.

— Silence, Manoëla, disait le malheureux Ortiz : j'ai vu briller une baïonnette sur le sentier.

En effet, un de nos persécuteurs s'était avancé jusque-là.

— Oh! mon père! mon père! tuez-moi plutôt. Jean, par pitié, tuez-moi. Si vous saviez combien je souffre..... et ne pas pouvoir crier!...

Enfin, la douleur l'emporta. Manoëla poussa un gémissement sourd que je ne pus étouffer de mes baisers.

Le douanier n'avait rien entendu; mais Ortiz était furieux.

— Tais-toi, dit-il à sa fille; la vie de ton père, la tienne en dépendent.

Puis, prenant un ton de caresse :

— Ma bien-aimée, reprit-il, tâche de ne pas crier, je t'en prie ; viens, appuie ta tête contre mon sein..... un peu de patience, ma pauvre fille, les voilà qui s'en vont.

Manoêla luttait courageusement contre la douleur. Ses dents serrées craquaient horriblement, ses membres, raidis par la convulsion, semblaient près de se briser. Mais encore une fois vaincue par la douleur, elle cria..... et ce fut la dernière fois ! Son père, d'un seul coup de couteau, avait mis fin à ces déchirantes et mortelles tortures.

— Ils n'ont rien entendu, ajouta-t-il.

En effet, les douaniers retournaient sur leurs pas. Ortiz en profita pour se sauver avec son ballot. Pour moi, je ne voulus pas le suivre, et je ne l'ai jamais revu. Je suis venu ici, parce que je ne puis souffrir la vue d'une

montagne, et j'ai continué la contrebande, parce qu'il faut vivre.

— Allons, monsieur, voici d'excellent tabac d'Alicante.

FIN DU TOME SECOND ET DERNIER.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE TOME SECOND.

